

Université de Montréal

**Le soutien social dans les trajectoires de désengagement de l'extrémisme :
Parcours et points de vue d'anciens membres de groupes d'extrême droite au Canada**

Par

Roxane Martel-Perron

École de criminologie

Faculté des arts et science

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures en vue de l'obtention

Du grade de Maître ès Sciences (M. Sc.) en criminologie

Avril 2020

© Roxane Martel-Perron, 2020

Résumé

Au cours des dernières années, les groupes d'extrême droite ont gagné une visibilité grandissante dans l'espace public au Canada comme ailleurs. Alors que chercheurs comme journalistes tentent de mieux comprendre cette mouvance diverse et évolutive, la littérature scientifique disponible demeure avant tout axé sur les groupes et les tendances plus que les mécanismes et les trajectoires individuelles. Ainsi peu de recherches sont venues s'intéresser aux processus dynamiques qui amènent les individus à rejoindre ou à quitter ces groupes. La présente recherche appréhende les trajectoires de désengagement de treize anciens membres de groupes extrémistes de droite canadiens et met en lumière leur point de vue sur ce vécu. À partir d'une méthodologie de récits de vie, nous mettons en perspective l'engagement et le désengagement de ces individus hors de différents groupes d'extrême droite et explorons le rôle du soutien social dans leurs parcours.

Alors que les chercheurs tentent de comprendre le désengagement de l'extrémisme en puisant dans les connaissances sur les thématiques de désistance et désaffiliation de groupes criminels, ou encore le désengagement de groupes marginaux, les thèmes abordés par nos sondés nous ont amenés à prendre un pas de côté et mobiliser plutôt la littérature sur le soutien social l'autodéveloppement (*mutual aid and self-help*). Développée autour des groupes d'entraide entre pairs de type Alcoolique Anonymes (AA), cette littérature nous permet de toucher du doigt des éléments jusqu'à présent peu explorés des trajectoires de désengagement, c'est-à-dire les différentes composantes du soutien social : le soutien affectif, l'intégration sociale (ou le soutien du réseau), le soutien à l'estime de soi, l'aide tangible, le soutien informatif et l'opportunité d'aider les autres (Cutrona & Russel, 1990).

Bien que largement idiosyncrasiques, les résultats de cette recherche démontrent que les trajectoires de sorties de l'extrémisme de droite sont parsemées de points de convergence. L'importance du soutien apporté par les proches (parents, conjointes, ami-e-s), la mise en valeur du savoir expérientiel via l'utilisation du modelage et l'opportunité d'aider les autres comme une façon de s'aider soi-même, sont quelques facteurs facilitant le désengagement qui sont explorés dans ce mémoire.

Mots-clés : Extrémisme, désengagement, extrême droite, soutien social

Abstract

In recent years, far-right groups have gained increased visibility in Canada and elsewhere. While researchers and journalists alike are trying to better understand this diverse and evolving movement, scientific literature remains primarily focused on groups and trends rather than individual mechanisms and trajectories. As a result, little research has been done on the dynamic processes that lead individuals to join or leave these groups. This research examines the disengagement trajectories of former members of right-wing extremist groups in Canada and highlights their perspectives on this experience. Based on the life stories of thirteen former members, our paper will put into perspective their engagement and disengagement out of different far-right groups, and will explore the role of social support in their journeys.

While researchers are trying to understand disengagement from extremism by drawing on knowledge about disengagement and disaffiliation from criminal groups, or disengagement from marginal groups, the themes addressed by our respondents led us to take a step aside and instead mobilize the literature on mutual aid and self-help. Developed around peer support groups such as Alcoholics Anonymous (AA), this literature allows us to highlight elements of disengagement trajectories that have so far been little explored, that is to say social support components: emotional support, social integration, self-esteem support, tangible aid, informative support and opportunity for nurturance (Cutrona & Russel, 1990).

Although largely idiosyncratic, the results of this research show that exit trajectories from extremism are dotted with points of convergence. The importance of support from close ones (parents, spouses, friends), the value of experiential knowledge through the use of modelling and the opportunity to help others as a way of helping oneself, are some of the facilitating factors explored in this thesis.

Keywords: Extremism, disengagement, far-right, social support

Table des matières

Résumé.....	2
Abstract.....	3
Liste des figures.....	6
Liste des abréviations.....	7
Remerciements.....	9
Introduction.....	10
Chapitre I – Le désengagement de l’extrémisme de droite.....	16
1. Engagement dans l’extrémisme violent et processus de radicalisation.....	16
2. Désistement, déradicalisation et désengagement : des synonymes?.....	19
3. Désengagement de l’extrémisme : de la trajectoire individuelle à la modélisation.....	24
4. Pourquoi quitter? Les motivations.....	27
5. Sortir, mais comment? Les facteurs inhibant le désengagement.....	30
6. L'importance des liens sociaux comme facteur facilitant le désengagement.....	32
7. Problématique.....	34
7.1. Cadre théorique.....	40
7.2. Objectifs de recherche.....	44
Chapitre II- Démarche méthodologique et collecte de données.....	45
1. Approche qualitative.....	45
2. Les récits de vie.....	46
3. Échantillonnage et profil des personnes rencontrées.....	47
3.1. Échantillon théorique.....	47
3.2. Échantillon pratique.....	48
3.3. Traitement des données.....	50
4. Identification de biais.....	51
5. Limites.....	53
Chapitre III - Présentations des résultats.....	54
1. Être membre d’un groupe extrémiste de droite.....	55
2. Le désengagement : un processus à la croisée entre cheminement personnel et social.....	57
2.1. Pourquoi quitter? Les motifs du désengagement.....	58
2.2. Un cheminement parfois souffrant, parfois sans histoire.....	61

3.	Le soutien social dans le processus de désengagement	63
3.1.	Le désengagement comme responsabilité personnelle.....	63
3.2.	Le soutien d'acteurs formels dans le désengagement: une aide limitée	64
3.3.	Les relations sociales dans le désengagement : le rôle des proches	65
4.	Les ressources et les attitudes facilitant le désengagement	68
4.1.	Les ressources facilitant la trajectoire de sortie.....	70
4.2.	Les attitudes aidantes dans le processus de désengagement.....	74
Chapitre IV – Discussion		83
1.	Le soutien affectif	84
2.	L'intégration sociale	87
3.	Le soutien à l'estime de soi.....	89
4.	L'aide tangible	91
5.	Le soutien informatif.....	92
6.	L'opportunité d'aider les autres	95
Conclusion		99
Bibliographie.....		102
Annexes.....		117
Annexe 1 : Grille d'entretien.....		117
Annexe 2: Tableau récapitulatif des codes attribués aux participants		120

Liste des figures

Figure 1. Modèle de changement de rôle volontaire (Ebaugh, 1988).....	24
Figure 2 Le modèle Exit (Bjørge & Horgan, 2009).....	25
Figure 3. Le modèle Pro-Integration Model (PMI) (Barelle, 2015, p. 133 et 135).....	27
Figure 4 Facteurs répulsifs et facteurs attractifs (Bjørge, 2002)	28
Figure 5 Composantes du soutien social : Comparaison des principaux modèles (Cutrona & Russel, 1990)	39

Liste des abréviations

AA : Alcooliques anonymes

CPRMV : Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence

*À Bob, Matt, Dylan,
Jack, Alex, Oliver, Steeve,
Philippe, Andrew, Xavier,
Keven, Stéphane et Simon*

Remerciements

Ce mémoire est le fruit d'un cheminement qui m'a définitivement sorti hors de ma zone de confort, et qui m'a énormément appris. J'aimerais tout d'abord remercier les treize personnes qui ont accepté de participer à mon projet. J'espère avoir été à la hauteur de votre confiance et avoir su représenter fidèlement vos propos. Vos récits, bien qu'anonymes, humanisent l'extrémisme violent et permettront à d'autres de mieux comprendre cette réalité méconnue. C'est la volonté de rendre compte de vos témoignages qui m'a motivé à terminer ce mémoire. Je profite donc de ces remerciements pour m'engager à écrire un article scientifique pour vous faire entendre du plus grand nombre – si je l'écris ici, je n'aurai plus le choix.

First, I would like to thank the thirteen people who agreed to participate in my project. I hope that I have lived up to your trust and have faithfully represented your words. Your stories, although anonymous, humanize violent extremism and will enable others to better understand this little-known reality. It is the desire to share your testimonies that motivated me to finish this thesis. I would like to take this opportunity to commit to writing a scientific article to make yourselves heard by as many people as possible – if I write it here, I won't have a choice.

Merci à Samuel Tanner d'avoir été un directeur de mémoire qui m'a donné confiance et m'a cru capable d'aller au bout de ce projet ambitieux. Tes conseils et la liberté avec laquelle j'ai pu cheminer m'ont permis d'aller à la rencontre de l'histoire qui se cachait dans mes entrevues.

Merci à Benjamin Ducol de m'avoir lancé sur la piste de la thématique des anciens extrémistes et de m'avoir accompagné tout au long de ce fil rouge. Tes conseils et tes réflexions ont définitivement façonné ma façon de voir l'extrémisme violent.

Les plus grands remerciements vont à Christopher pour son amour, son soutien infaillible et son infinie patience. Merci de toujours m'encourager à me dépasser et d'avoir écouté beaucoup (trop) d'exposés sur les ex-extrémistes.

Merci finalement à l'École de criminologie de m'avoir attribué des bourses me permettant de présenter les résultats préliminaires de ce projet au Congrès de criminologie, en plus de dédier du temps de qualité à la rédaction.

Introduction

Atalante, Soldats d'Odin, Proud Boys : Au cours des dernières années, les groupes d'extrême droite ont gagné une visibilité grandissante dans l'espace public au Canada comme ailleurs. Les termes « radicalisation » et « extrémisme » ont quitté les cercles fermés de la recherche et de la politique pour s'imposer dans l'actualité et les médias. L'apparition de nouveaux groupes et groupuscules appartenant à la nébuleuse extrémiste de droite et anti-immigration a aussi fait les manchettes, tout comme les coups d'éclat de certains de ces groupes. Du côté d'Atalante seulement, les exemples foisonnent : campagnes d'affichage lors des élections provinciales (La Presse, 2018) et irruption dans les bureaux du journal Vice (Vice, 2018) ne sont que quelques façons dont le groupe a fait les gros titres. L'attentat de la mosquée de Québec a aussi marqué les esprits et amené le grand public à se questionner sur les idéologies xénophobes et ultranationalistes pouvant mener à la violence. De tels événements constituent des énigmes et interpellent : Comment un individu en vient-il à adhérer à idéologie raciste? Comment se retrouve-t-on impliqué dans un groupe extrémiste? Chercheurs comme journalistes tentent de mieux comprendre la mouvance diverse et évolutive qu'est l'extrême droite.

Bien qu'il soit plus visible, l'extrémisme de droite n'est pas un phénomène récent au Canada, bien au contraire (Bérubé & Campana, 2015; Campana & Tanner, 2014; Perry & Scrivens, 2015, 2016; Scrivens & Perry, 2017). La majorité des recherches canadiennes sur ces groupes s'est faite dans les années 1980 et 1990, la plus grande partie se concentrant sur les mouvements néonazis dans le Canada anglais. En 1992, Ross utilise des sources documentaires pour dresser un portrait national de la violence reliée à l'extrême droite (Ross, 1992). L'observation participante et les entrevues auprès de jeunes itinérants skinheads à Edmonton nous dépeignent des jeunes issus de familles où règnent la violence et l'oppression (Baron, 1997). L'étude de Young & Craig (1997) nous en apprend davantage sur les idéologies parfois contradictoires de la sous-culture en Colombie-Britannique et en Alberta, soulignant son caractère complexe et multidimensionnel.

Alors que les recherches européennes et américaines sur l'extrémisme de droite abondent, elles se font plutôt rares au Canada, malgré quelques récentes études (Bérubé & Campana, 2015; Campana & Tanner, 2014; Perry & Scrivens, 2016; Scrivens & Perry, 2017). Ce regain d'intérêt pour la

recherche tente de lever le voile sur les groupes et les tendances au pays depuis les années 2010. Les recherches mettent surtout à profit des sources documentaires et des entrevues avec des observateurs de l'extrême droite (policiers, militants antiracistes) afin de définir le phénomène au Canada, sa présence, les idéologies promues ainsi que les modes d'action violents privilégiés. À titre d'exemple, Bérubé & Campana (2015b) analysent la commission d'actes de violence haineuse au Canada entre 1977 et 2010, alors que Perry et Scrivens (2016a; 2016b) mettent à profit surtout des données policières et des entrevues avec des militants pour explorer les facteurs facilitant et inhibant l'organisation défaillante de ce type de groupe, ainsi que le climat propice à la promotion de la haine.

Il est difficile d'avoir une vision claire de la situation au pays, d'autant plus que les définitions et catégorisations sont diverses et non-uniformes (Campana & Tanner, 2014; Perry & Scrivens, 2015, 2016). Le terme « extrême droite » fait référence à des phénomènes divers, allant de partis politiques de droite à des mouvements sociaux ou des groupes criminalisés. Parmi les définitions, retenons celles de Parent & Ellis (2014) et Perry & Scrivens (2015) campées dans le contexte canadien. Parent & Ellis définissent le mouvement d'extrême droite comme : « un vaste ensemble hétérogène de groupes et d'individus qui épousent un large éventail de griefs et de positions, notamment : la souveraineté individuelle/anti-gouvernement, le racisme, le fascisme, la suprématie blanche/ le nationalisme blanc, l'antisémitisme, le nativisme/l'anti-immigration, l'antimondialisation/la lutte contre le libre-échange, l'avortement, l'homophobie, l'anti-fiscalité et les droits des milices et des armes à feu (2014, pp. 2-3 dans Perry & Scrivens, 2015).¹ Perry & Scrivens, quant à eux, définissent l'extrémisme de droite comme un « mouvement libre, caractérisé par un nationalisme défini sur le plan racial, ethnique et sexuel. Ce nationalisme est souvent formulé en matière de pouvoir blanc, et est fondé sur des conceptions xénophobes et exclusives des menaces posées par des groupes tels que les non-blancs, les juifs, les immigrants, les homosexuels et les féministes » (2015, p. 5).² Dans cette conceptualisation de l'extrême droite, l'État est perçu comme à la solde de tous sauf des hommes blancs, ce qui le rend illégitime aux adhérents du mouvement, qui sont prêts à tout pour préserver et protéger leur identité et leur nation.

¹ Traduction libre

² Traduction libre

La recherche de Campana et Tanner (2014) permet de toucher du doigt, pour une première fois, la réalité québécoise, partant de la perspective des « groupes oppositionnels » pour tenter de définir l'extrême droite et ses idéologies dans toute leur diversité idéologique et groupale. Les auteurs s'entendent sur la grande diversité idéologique présente dans l'extrême droite, allant des groupes révolutionnaires néofascistes et néonazis, des groupes de vigilantisme et les groupes racistes et suprémacistes, les groupes millénaristes, ultranationalistes, survivalistes, antigouvernementaux, ou encore qui allient plusieurs de ces croyances.

Cette recrudescence de l'intérêt des chercheurs pour la question est certes à célébrer, puisqu'elle permet de mieux saisir l'extrême droite. Cela dit, que très peu de recherches s'intéressent aux processus dynamiques qui amènent les individus à quitter le mouvement. À l'exception des travaux de Bérubé et al (2019) et Scrivens et al. (2019), aucune analyse scientifique ne permet actuellement de décortiquer le vécu des anciens membres d'extrême droite au Canada. Une fois sortis du mouvement, leur parcours ne semble susciter que peu d'intérêt de la part des chercheurs et des journalistes, à l'exception d'un maigre intérêt pour quelques anciens extrémistes qui ont pris la parole publiquement au cours des dernières années³. Ils sont très peu nombreux à partager leur vécu à découvert ; être un ancien membre de groupe extrémiste de droite peut effectivement être une étiquette lourde à porter pour la personne qui désire quitter ce milieu. Or, le vécu des individus ayant évolué au sein de cette scène recèle un potentiel de savoir non négligeable. Ayant expérimenté l'engagement et le désengagement de première main, l'étude de leur trajectoire nous permettrait à la fois de mieux connaître l'extrême droite au Canada, mais aussi de mieux comprendre les mécanismes en œuvre dans le désengagement de l'extrémisme. Mobiliser les voix des anciens extrémistes à ces effets est une stratégie que certains auteurs ont adoptée (Barrelle, 2015; Bubolz & Simi, 2015, 2015; Koehler, 2016; Scrivens et al., 2019; Sieckelinck et al., 2019; Simi et al., 2017; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016; Windisch et al., 2017). De telles données empiriques sont utiles pour les chercheurs tout comme les praticiens œuvrant au sein des initiatives de prévention et de soutien au désengagement de l'extrémisme violent qui ont vu le jour au cours des dernières années.

Dans ce contexte, la présente recherche a pour ambition de mieux appréhender les trajectoires de désengagement d'anciens membres de groupes extrémistes de droite et mettre en lumière leur point

³ Maxime Fiset, Elisa Hategan et Tony McAleer en sont quelques exemples.

de vue sur leur vécu. Plus précisément, nous visons à comprendre le rôle du soutien social dans les processus de sortie, en identifiant les ressources et les attitudes facilitant le désengagement.

Dans un premier temps, une revue de la littérature nous permettra de cadrer les concepts centraux à la compréhension du désengagement de l'extrémisme de droite, en plus de dresser un état des lieux des connaissances pertinentes à notre question. Le premier chapitre consistera en une revue des connaissances traitant de la manière dont la littérature a jusqu'à présent approché la question de l'engagement dans l'extrémisme et la radicalisation. Nous décortiquerons ensuite les concepts de déradicalisation, désengagement et désistance, et verrons comment les auteurs ont jusqu'à présent tenté de schématiser les mécanismes constitutifs d'une « sortie » de l'extrémisme violent au niveau individuel. Bien que largement idiosyncrasiques, les trajectoires de sorties sont parsemées de points de convergence qui nous permettent de mieux comprendre les mécanismes sous-jacents au désengagement de l'extrémisme, notamment les motivations, les facteurs de répulsion et d'attraction (*push and pull factors*), ainsi que les facteurs facilitants et inhibant le désengagement. Compte tenu de l'importance du soutien social dans la littérature sur le désengagement de l'extrémisme, nous soulignons l'importance de ce facteur facilitant et proposerons de prendre un pas de côté en mobilisant plutôt la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement (*mutual aid and self-help*) pour analyser les trajectoires de sortie d'anciens membres de groupes extrémistes. Alors que les chercheurs tentent plutôt de comprendre le désengagement de l'extrémisme en puisant dans les connaissances sur les thématiques de désistance et désaffiliation de groupes criminels, ou encore le désengagement de groupes marginaux (Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016), nous posons l'hypothèse que la mise à profit de la littérature sur les groupes d'entraide et de soutien entre pairs sous le modèle des Alcoolique anonymes (AA) permet de discuter d'éléments peu explorés des trajectoires de désengagement. En effet, plusieurs éléments de notre récolte de données nous ont guidés vers cette littérature. Tout d'abord, la majorité des anciens extrémistes rencontrés se sont désengagés sans aide formelle, en étant plutôt soutenus par leurs proches, ce qui est cohérent avec la littérature sur le désengagement (Barrelle, 2015; Scrivens et al., 2019). En effet, l'instrumentalité des relations sociales et du soutien apporté par les proches dans les trajectoires de désengagement est omniprésent dans la littérature (Altier et al., 2014; Barrelle, 2015; Blazak, 2004; Gadd, 2006; Horgan, 2014; Sieckelinck et al., 2019; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). De plus, les thèmes abordés par

les anciens extrémistes sondés dans le cadre de notre recherche correspondent aux composantes du soutien informel tels que conceptualisés dans la littérature le soutien social et l'autodéveloppement (Cobb, 1979; Cutrona & Russel, 1990, Riessman & Carroll, 1995; Weiss, 1974). L'exploration de ce filon contribue à la création d'un savoir nouveau, en ce sens où il permet de rattacher l'étude du désengagement de l'extrémisme, domaine relativement récent, à ce que les chercheurs ont systématisé jusqu'à présent sur le soutien de type informel. Ceci nous permettra d'ensuite d'exposer le cadre théorique mobilisé dans cette étude. Ancrée dans une vision constructiviste et interactionniste de la criminologie, notre analyse des trajectoires se fera au travers de la définition de Horgan (2004) du désengagement hors de l'extrémisme et de Cohen et al. (2000) du soutien social. Plus précisément, nous utiliserons les composantes du soutien social tel que conceptualisé par Cutrona & Russel (1995) et les comportements d'aide des groupes de soutien social (Levy, 1979) pour mettre en lumière le rôle des proches comme facteurs facilitant la sortie de groupes extrémistes de droite. L'ensemble de notre démarche sera campé dans la définition de Perry & Scrivens (2015) de l'extrémisme de droite.

Le second chapitre présentera la démarche méthodologique et le processus de collecte de données, s'articulant autour du récit de vie comme approche nous permettant de faire sens du vécu des anciens membres de groupes extrémistes. Nous présenterons ensuite l'échantillonnage théorique, ainsi que le profil des personnes rencontrées, pour finalement terminer en exposant les biais et limites de la présente recherche.

Le troisième chapitre présente les résultats des entrevues ayant été menées auprès des treize anciens membres de groupes extrémismes de droite regroupés par thèmes, soit la description du processus, les acteurs en cause dans la trajectoire de sortie, les ressources et les attitudes favorisant le désengagement.

Finalement, le quatrième chapitre sera l'opportunité de discuter des liens à tisser entre les récits de vie des anciens membres de groupes extrémistes de droite et la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement. Nous explorerons les témoignages recueillis sous chacune des composantes du soutien social, soit le soutien affectif, l'intégration sociale, le soutien à l'estime de soi, l'aide tangible, le soutien informatif et l'opportunité d'aider les autres, tout en faisant des liens avec les

comportements d'aide considérés comme facteurs facilitants par les anciens extrémistes. Cette mise en parallèle nous permettra de cibler les bonnes pratiques à favoriser, par exemple des attitudes d'acceptation et de non-jugement et la mise à profit du savoir expérientiel des anciens extrémistes via l'utilisation du modelage. Ceci faisant, nous apporterions un éclairage nouveau à la thématique, tout en validant des constats déjà mis de l'avant par certains auteurs (Barrelle, 2015; Scrivens et al., 2019).

Chapitre I – Le désengagement de l’extrémisme de droite

« How am I gonna get out of this?

And you start to realize, it’s every single person I talk to in a day.

Every single person I trust is involved. How do you get out? »

Andrew

1. Engagement dans l’extrémisme violent et processus de radicalisation

À l’exception de quelques recherches avant-gardistes (voir par exemple Taylor, 1988), l’intérêt pour la recherche sur l’engagement dans l’extrémisme violent et le terrorisme apparaît surtout suite aux attentats du 11 septembre 2001, alors les chercheurs tentent d’expliquer ce qui, pour la majorité du grand public, semble inexplicable (Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). La recherche adresse tout d’abord la question surtout à partir de l’angle des mouvements sociaux, en tentant de comprendre comment apparaissent et se dissolvent les groupes terroristes (Crenshaw, 1991, 1995; Cronin, 2006; Demant et al., 2008; Fillieule, 2012; Sommier, 2000, 2012). Certains auteurs (Sageman, 2004; Wiktorowicz, 2004) s’intéressent aux causes sociales et sociétales à la racine de la radicalisation, affirmant que les dynamiques de groupe, ainsi qu’à la pression des pairs est à l’origine de ce type de processus. Sommier (2012, p. 28) résume en affirmant que : « Tendanciellement, les sociologues des mouvements sociaux ont plutôt envisagé les défections individuelles tandis que les spécialistes du terrorisme ont privilégié la fin de collectifs entiers, soit imposée, soit choisie, soit à mi-chemin en raison du déclin de leurs ressources organisationnelles, en particulier du soutien public. »

Considérant le faible nombre de terroristes ainsi que la grande incompréhension que génèrent de tels actes de violence, on explore la psychologie terroriste en tentant de dresser un « profil » pathologique du terroriste et des indicateurs sociologiques pouvant identifier des adhérents potentiels (Silke, 1998a; Max Taylor & Horgan, 2006; Maxwell Taylor, 1988). D’autres auteurs expliquent plutôt la radicalisation avec des éléments propres à l’individu, son profil socio-économique et sa relation à l’environnement (Nesser, 2004; Sloodman & Tillie, 2006).

Cette approche par profil est souvent critiquée et jugée inefficace, ou pathologisante (Bjørgo, 2005; Fillieule, 2005; Horgan, 2008; Rae, 2012). Ce n'est qu'au cours des années 2000 que les chercheurs commencent à s'intéresser aux trajectoires individuelles de radicalisation des individus, où apparaissent différents modèles pour expliquer le processus par lequel une personne en vient à adopter des croyances extrêmes (Koehler, 2016). Les recherches sur le terrorisme connaissent un souffle nouveau avec l'arrivée d'une référence phare d'Horgan (2008b) : *From Profiles to Pathways and Roots to Routes: Perspectives from Psychology on Radicalization into Terrorism* (Sommier, 2012). L'approche psychologique, largement développée autour de ces travaux (Bjørgo & Horgan, 2009; Horgan, 2005b, 2008b; Horgan et al., 2017b), se centre plutôt sur les vulnérabilités personnelles des individus, leur mécontentement face à la politique, et souligne l'importance des liens sociaux dans le processus de radicalisation et d'engagement dans l'extrémisme. Plutôt que de se questionner sur les causes qui poussent un individu à rejoindre un groupe terroriste, on s'intéresse à la manière dont il le fait. La notion de trajectoire de radicalisation et d'engagement permet d'élargir la question et de déplacer le regard sur les facteurs prédisposants qui rendent une personne plus à risque de devenir un terroriste. Les auteurs indiquent les raisons qui amènent les individus à rejoindre ce type de groupe correspondent plutôt à des besoins psychosociaux qui ne sont pas toujours en lien avec l'idéologie – besoin d'appartenance, d'identité, de sécurité, de sens (Barrelle, 2015; Bjørgo, 2002, 2005; Bjørgo & Horgan, 2009; Fillieule, 2012; Horgan, Altier, Shortland, & Taylor, 2017b; Kruglanski et al., 2014). Du côté de l'extrême droite précisément, bien que certains joignent des groupes racistes pour des raisons politiques, la majorité des personnes qui joignent ce type de mouvement ne le font pas uniquement pour des raisons idéologiques. On cite plutôt différentes raisons pour rejoindre un groupe extrémiste de droite : la provocation et la colère, un besoin d'appartenance, de protection, d'émotions fortes, l'attrait pour la violence, les armes et les uniformes, le désir de se rebeller ou se faire des amis, la recherche de familles ou de figures paternelles de substitution, ou encore l'atteinte d'un statut et d'une identité (Bjørgo & Carlsson, 2005; Bjørgo & Horgan, 2009). Kimmel (2007) met même de l'avant l'idée que l'engagement dans ce type de groupe est à considérer comme un rite de passage masculin, plutôt qu'un engagement extrémiste, les adhérents cherchant plutôt à répondre à un « sentiment d'émasculatation politico-économique et personnel », un sentiment d'aliénation de la famille et surtout du père. Parmi les facteurs prédisposants, Horgan (2008) cite notamment la présence d'une certaine vulnérabilité émotionnelle (sentiments de colère, d'aliénation, et la privation de droits, une

insatisfaction envers leur situation actuelle, une désillusion envers les modes d'engagement politique conventionnels, l'identification avec les victimes, une perception de la violence comme moyen d'action moral et justifié, ainsi qu'un sentiment de récompense et de validation trouvé au sein du groupe terroriste. Pour d'autres auteurs (Khosrokhavar, 2014; Roy, 2004), l'adoption d'une vision du monde extrémiste passe par une crise identitaire individuelle. Face à un environnement considéré comme hostile, l'individu se recroqueville dans une coquille identitaire qui lui permet de se réaffirmer face à la menace.

L'étude des récits individuels de radicalisation violente permet aux chercheurs de proposer des modèles de trajectoire de radicalisation ou d'engagement dans le terrorisme. Le modèle en quatre étapes de l'état d'esprit du terroriste de Borum (2003) est une des premières propositions en la matière. Il décrit le processus de radicalisation comme la succession de quatre états d'esprit qui se succèdent : 1) un événement ou un état considéré comme indésirable, 2) une injustice généralisable aux yeux d'un groupe terroriste, 3) l'attribution de la responsabilité de cette injustice à un coupable - une personne, un autre groupe, un gouvernement et finalement 4) celui-ci devient une représentation du mal à la source de la situation injuste, cette opposition d'un « nous » bon et légitime contre un « eux » mauvais et déshumanisé facilitant ainsi le recours à la violence. Moghaddam (2005), quant à lui, utilise la métaphore d'un escalier qui mène une personne à poser un acte terroriste, où chacun des paliers se rétrécit au fur et à mesure que la personne rejette les alternatives à la violence.

La littérature sur la radicalisation et l'engagement dans l'extrémisme violent et le terrorisme constitue maintenant un corpus scientifique beaucoup plus fourni qu'au début des années 2000 et a permis de préciser les connaissances sur les mécanismes et facteurs amenant un individu à s'investir, tant individuellement qu'au sein d'un groupe qui mobilise la violence au profit d'une cause. Bien que modélisable, la radicalisation et l'engagement dans des groupes extrémistes demeurent des processus complexes et non linéaires, composés de différents facteurs propres à l'individu ou son environnement. Considérant la grande disparité des cheminements et leur singularité fondamentale, nous remarquons un récent intérêt dans la littérature pour l'analyse et la mise en parallèle des trajectoires individuelles (Gadd, 2006; Mattsson & Johansson, 2019; Sieckelinck et al., 2019; Windisch et al., 2017). L'étude des récits de vie vient donc renforcer le

constat d'une absence de profil type de personnes qui se radicalisent vers la violence, mais une pluralité de parcours et de cheminements (Borum, 2011a, 2011b; Horgan, 2008; Silke, 1998b).

2. Désistement, déradicalisation et désengagement : des synonymes?

À date, la littérature scientifique s'est davantage intéressée au processus menant une personne à rejoindre un groupe ou à se radicaliser, plutôt qu'à explorer les mécanismes de « déradicalisation » ou de « désengagement » des individus de l'extrémisme (Dalgaard-Nielsen, 2013; Koehler, 2016; Fillieule, 2012; Windisch, Simi, Ligon, & McNeel, 2016). Nous remarquons des constats similaires du côté de la recherche sur le désistement du crime et le désengagement de groupes marginaux, des littératures souvent mobilisées pour faire sens des trajectoires de désengagement de l'extrémisme (Altier et al., 2014; Dalgaard-Nielsen, 2013; Simi et al., 2017; Sweeten et al., 2013; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Cette section nous permettra tout d'abord de définir et distinguer ces concepts, pour ensuite explorer les savoirs existants pouvant nous aider à éclairer spécifiquement le désengagement de l'extrémisme de droite.

Bien qu'intimement reliés, le désengagement et la déradicalisation ne réfèrent pas au même phénomène. Si les définitions sont nombreuses, on parle généralement de radicalisation menant à la violence comme d'un processus au cours duquel une personne en vient à légitimer un mode d'action violent pour défendre une cause ou des croyances extrêmes dans le but de transformer la société (Borum, 2003; Khosrokhavar, 2014; Moghaddam, 2005). Khosrokhavar (2014, p. 8) parle d'un « processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme violente d'action, directement liée à une idéologie extrémiste à contenu politique, social ou religieux qui conteste l'ordre établi sur le plan politique, social ou culturel ». On parle alors de déradicalisation lorsque la personne adopte une structure idéologique moins extrême, moins radicale, ce changement s'opérant au niveau des valeurs et des attitudes, plutôt que du comportement. Koehler (2016) parle de distanciation psychologique individuelle d'une idéologie extrémiste ou radicale, parlant de « ré-pluralisation » de ces points de vue et des valeurs politiques. Kruglanski et al. (2014, p. 87) parle plutôt d'une « reconnaissance croissante du fait que la violence est soit moralement mauvaise, soit

inefficace comme moyen d'atteindre l'importance ou (dans une moindre mesure) et que, si elle peut être appropriée pour les autres, elle ne l'est plus pour soi. »⁴

Le désengagement de l'extrémisme, quant à lui, se situe au niveau du comportement de l'individu, plutôt qu'au niveau psychologique ou cognitif. Horgan (2009) définit le désengagement comme un processus social et psychologique par lesquels l'engagement d'une personne à la radicalisation violente est réduit et ne risque plus de participer dans une activité violente. Ebaugh (1988, p. 3) aborde plutôt la question sous l'angle du rôle social, définissant le désengagement comme : « le processus par lequel un individu ne considère plus appropriés les droits et obligations socialement définis qui accompagnent un rôle donné dans la société ». ⁵ Becker mobilise quant à lui le concept de « lignes d'action cohérentes » d'un individu plutôt que d'engagement. Il s'agit ainsi des activités « considérées par l'acteur social comme des activités qui, en dépit de leur apparente diversité, lui permettent de poursuivre un même objectif » et au prix desquelles il rejettera d'autres alternatives (Becker, 2006, p. 180). ⁶ Le désengagement est donc un processus social dynamique, composé de facteurs multiples qui influencent les comportements de la personne qui se désengage. Ce processus peut être volontaire, en ce sens où la personne décide par elle-même de quitter le groupe (psychologique) ou involontaire lorsqu'elle est contrainte de le faire (physique), par exemple en raison d'une arrestation, d'une expulsion par le groupe ou encore de son propre décès (Bjørge, 2005; Dalgaard-Nielsen, 2013).

Les concepts de déradicalisation et désengagement sont donc intimement liés, sans pourtant être identiques. Une personne peut se désengager d'un groupe pour différentes raisons – pensons par exemple à une arrestation – et demeurer radicale dans sa vision du monde (Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Se désengager peut aussi vouloir dire changer de rôle au sein du groupe – par exemple d'un rôle opérationnel à un rôle administratif (Hogan, 2009 dans Sommier, 2012). À l'inverse, l'individu peut se déradicaliser, sans vouloir ou pouvoir arrêter d'être membre d'un groupe extrémiste ou de participer à ses activités. Déradicalisation et désengagement peuvent ainsi s'opérer de façon indépendante ou, dans un troisième cas de figure, de façon interreliée, l'un pouvant mener à l'autre et inversement. (Bjørge & Horgan, 2009; Demant et al., 2008; Sommier,

⁴ Traduction libre.

⁵ Traduction libre.

⁶ Traduction libre.

2012). La temporalité de chacun de ces processus demeure propre à chaque trajectoire : « Les terroristes peuvent cesser d'être des terroristes, mais tout de même continuer à s'engager dans des activités subversives importantes pour la poursuite des objectifs du mouvement » (Bjørge & Horgan, 2009, p. 24)⁷.

Considérant l'aspect singulier de chaque trajectoire de désengagement et/ou de déradicalisation, il n'est pas étonnant de constater un flou autour de ces deux concepts dans la littérature, parfois vus comme indissociables, parfois distincts, ou encore utilisés comme synonymes (Altier et al., 2014; Bjørge & Horgan, 2009; Horgan, 2010; Sedgwick, 2010). À titre d'exemple, Demant et ses collègues (2008) parlent d'une « diminution de la radicalité » s'appliquant à la fois aux comportements et aux croyances, alors que d'autres auteurs font la distinction entre désengagement et déradicalisation. Koehler (2016) résume ceci en indiquant que la différence conceptuelle entre désengagement et déradicalisation réside dans la place accordée aux objectifs comportementaux ou attitudinaux dans les programmes y étant dédiés. En effet, suffit-il d'amener une personne à arrêter sa participation au mouvement ou les comportements violents en découlant, ou faut-il aussi qu'il délaisse ses croyances radicales?

Il est intéressant de constater plusieurs similitudes entre la littérature sur le désengagement du terrorisme et de l'extrémisme violent, et celle traitant de la désistance du crime. Ce pas de côté est souvent réalisé afin de mobiliser des connaissances acquises grâce à l'étude d'autres types de groupes sociaux marginaux, comme les gangs de rue, les groupes criminels ou les sectes (Altier et al., 2014; Dalgaard-Nielsen, 2013; Simi, Sporer, & Bubolz, 2016; Fillieule, 2012; Hogan, 2009; Taylor & Hogan, 2006; Windisch, Simi, Ligon, et al., 2016). Le désistement du crime et la désaffiliation de groupes criminels sont ces processus par lesquels les individus passent de réseaux sociaux délinquants à des réseaux normatifs, et s'abstiennent de commettre des délits (Decker & Weerman, 2005; Huff, 1990, 1997; Laub & Sampson, 2001; Maruna, 2001; Ronel & Elisha, 2011; Sweeten et al., 2013). Cette littérature du début des années 2000 s'intéresse à comprendre les différents facteurs qui amènent un individu à délaisser un mode de vie délinquant ou un groupe délinquant, pour embrasser un cadre de vie inscrit dans la norme sociale.

⁷ Traduction libre

Les premières recherches sur la désistance du crime s'intéressent aux facteurs qui amènent un individu à quitter un mode de vie marginal. Dans les années 1940, déjà on parle de paradigme ontogénique, « vieillir hors de la criminalité » pour citer Glueck & Glueck (1940). On s'intéresse plus tard aux liens sociaux qui motivent les criminels à quitter la délinquance: proximité de modèles prosociaux, pression des proches à se conformer, influence d'un-e conjoint-e non criminel-le, naissance d'enfants, environnement exempt de criminalité, etc. (Burke, 2014; L et al., 1997; Sampson & Laub, 1993, 2003). Les délinquants n'ayant pas ce type de lien dans leur environnement seraient donc plus à risque à entreprendre une carrière criminelle et/ou moins enclins à la quitter. Ceci s'appuie sur la théorie préexistante du lien social, développée par Hirschi à la fin des années 1960, qui postule que les liens sociaux qu'entretient un individu avec les autres seront déterminants dans sa façon d'interpréter le monde et de se comporter (Hirschi, 1974). Plusieurs liens sociaux informels tels que la famille, un emploi, ou des programmes éducatifs peuvent ainsi partiellement expliquer les changements dans le comportement criminel au cours de la vie de l'individu.

Tout comme le désengagement, ce processus peut se produire rapidement ou s'étaler dans le temps, et, contrairement à la croyance populaire, ne peut être théorisé comme des moments singuliers (Bushway et al., 2001; Laub & Sampson, 2001; Maruna, 2001). Alors que la désistance a été traditionnellement vue comme un événement dans la littérature en criminologie (Barnett et al., 1987; Shover, 1996), il s'agit plutôt d'un processus sans début ni fin définis, en ce sens où l'individu doit sans cesse renouveler son choix de ne pas reprendre sa carrière criminelle (Bushway et al., 2001). Maruna (2001, p. 26) propose donc plutôt une définition de désistance qui reflète non seulement la transition d'un mode de criminel à un mode normatif, mais aussi cette volonté de maintenir un comportement exempt de criminalité malgré les frustrations et les obstacles de la vie : « l'abstinence prolongée de commission d'actes criminels chez les personnes ayant déjà commis des infractions criminelles de façon persistante ».⁸

La désistance n'est pas que la résultante de l'influence de divers liens sociaux, mais une combinaison de plusieurs facteurs propre à l'individu et son contexte qui font en sorte qu'une personne a non seulement envie de demeurer désengagée du crime, mais est aussi capable de le

⁸ Traduction libre.

faire, malgré les difficultés. Cette compréhension multifactorielle et idiosyncrasique de la désistance rejoint les représentations conceptuelles des paradigmes de désengagement et déradicalisation présentés précédemment, en plus de prendre ancrage une littérature largement mobilisée pour étudier le désengagement de l'extrémisme, soit le concept de parcours de vie (*life course*) en criminologie. À la fin des années 1980, en criminologie, le concept de carrière criminelle laisse largement place à celui de trajectoire, une perspective permettant d'analyser la vie des individus, composée de trajectoires multiples, en prenant compte des contextes multiples qui influencent son existence (structurels, sociaux et culturels). Le concept de parcours de vie repose donc sur des notions complémentaires de « continuité » et de « changement » dans les comportements d'un individu, ceux-ci étant le résultat du contrôle qu'il peut exercer sur lui-même, mais aussi de facteurs et de contextes multiples, incluant les liens sociaux et le contrôle social (Elder, Kirkpatrick & Crosnoe, 2003; Sampson & Laub, 2016). Sampson et Laub (1993) précisent notamment que certains événements de la vie d'un individu, par exemple la naissance d'un enfant ou la rencontre d'un-e partenaire amoureux, constituent des moments décisifs, lui permettant d'opter pour une vie plus prosociale. Cette approche dynamique permet de rendre compte, avec davantage de nuances, des processus d'engagement, de participation puis de désistement criminel, en les encrant de façon holistique dans le contexte social dans lequel évolue la personne. Cette utilisation des concepts de parcours de vie et trajectoire s'observe aussi dans l'étude du désengagement de l'extrémisme violent, où plusieurs auteurs (Bérubé, Scrivens, Venkatesh & Gaudette, 2019; Horgan, 2008b; Sieckelink, Sikkens, Kotnis, & De Winter; 2019) mettent à profit ces approches pour analyser le désengagement hors du terrorisme ou de l'extrémisme violent.

Plus précisément, la littérature sur la désistance nous apprend que la participation criminelle d'un individu, ou son appartenance à un gang de rue par exemple diminuent habituellement au début de la vingtaine, et ce, pour des raisons très différentes de celles qui l'ont motivé au départ à adopter ce mode de vie (Pyrooz & Decker, 2011b; Ronel & Elisha, 2011). Les études de Bjorgo (2002) et Kimmel (2007) parlent même de « mûrir » hors du mouvement, ce qui est compatible avec la littérature sur les gangs de rue, où la majorité des membres se désaffilient au début de la vingtaine (Decker & Pyrooz, 2011; Ronel & Elisha, 2011). Ceci n'est pas sans rappeler l'étude de Kimmel (2007) qui soutient que la participation à un groupe skinhead néonazi a davantage à voir avec une

démonstration adolescente de masculinité qu'à une idéologie politique, le racisme étant plutôt une sorte de rite de passage.

3. Désengagement de l'extrémisme : de la trajectoire individuelle à la modélisation

Contrairement à la radicalisation et l'engagement dans l'extrémisme violent, peu d'auteurs ont proposé des modèles pour schématiser les processus amenant un individu à quitter un groupe extrémiste. Le premier modèle mobilisé dans la littérature sur le désengagement de l'extrémisme est celui du changement de rôle volontaire, introduit à la fin des années 1980 par Ebaugh (1988). Prenant appui sur le vécu de 185 individus ayant changé volontairement de rôle (anciennes religieuses, ex-détenus, mères sans garde de leurs enfants, anciens policiers, transsexuels, etc.), le modèle en 5 étapes conceptualise le changement de rôle allant d'une désillusion avec l'identité de départ, jusqu'à la création d'une identité « d'ex », tel qu'illustré dans la figure 1.



Figure 1. Modèle de changement de rôle volontaire (Ebaugh, 1988)

Bien que ce modèle n'ait pas été développé spécifiquement pour l'extrémisme, il s'agit d'une première tentative de systématisation pertinente au désengagement de ce type de groupe, en ce sens où elle s'intéresse au changement de rôle et d'identité au sein d'un groupe et de la société de façon générale. Ce n'est qu'au début des années 1990 avec la création du programme Exit en Norvège puis dans d'autres pays nordiques que verront le jour les modèles s'articulant autour de la réalité propre du désengagement de l'extrémisme (Bjørge & Horgan, 2009; Demant et al., 2008).

Le projet Exit est un programme qui vise à :

- Donner de l'aide et du soutien aux jeunes qui souhaitent se retirer des groupes d'extrême droite ;

- Soutenir les parents dont les enfants font partie de groupes d'extrême droite en établissant des réseaux de parents,
- Développer et diffuser les connaissances et les méthodes parmi les professionnels qui travaillent avec les jeunes de groupes violents (Demant et al., 2008).

Le travail de terrain des policiers préventionnistes et des groupes de parents de jeunes membres de groupes racistes leur permet de proposer une première méthodologie spécifique pour soutenir le désengagement de jeunes désirant sortir de ce milieu. Le succès de l'initiative a positionné *Exit* comme un des programmes phares de désengagement, avec un modèle en cinq temps, comme démontré dans la figure 2.

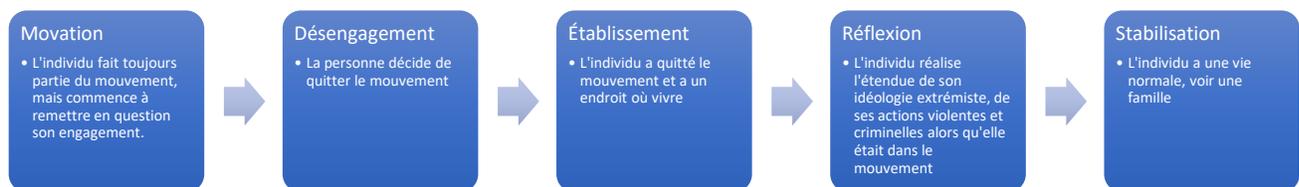


Figure 2 Le modèle Exit (Bjørge & Horgan, 2009)

Hogan propose en 2005 un modèle de désengagement en trois temps : devenir un terroriste - être un terroriste - se désengager du terrorisme. Bien que fort simple, ce modèle a ceci d'intéressant qu'il brise les barrières temporelles de la période du désengagement, jusqu'alors étudiée de façon isolée pour le cadrer dans l'ensemble de la trajectoire de l'individu. De l'aveu même d'Hogan, le chapitre dédié au désengagement est court, car on ne sait presque rien sur le processus qui amène un terroriste à se désengager et le modèle ne suffit pas à rendre compte de la complexité du phénomène. Dans une nouvelle édition de *The Psychology of Terrorism*, Horgan (2014) bonifie sa proposition, et propose le modèle de l'arche du terrorisme : s'impliquer dans le terrorisme, se livrer à des activités terroristes et se désengager du terrorisme qui conceptualise le désengagement comme un processus dynamique, composé de facteurs multiples (facteurs d'attraction et de répulsion, coûts irrécupérables et d'alternatives disponibles) qui influencent les comportements de la personne qui se désengage.

Force est de constater le caractère simple, voir simpliste des modèles de désengagement proposé par les auteurs. De plus, bien que la littérature souligne à gros traits le caractère non linéaire des trajectoires de sortie de groupe, les modèles proposés ne permettent pas de saisir l'idiosyncrasie et la non-linéarité des cheminements individuels amenant une personne à quitter ce type de milieu.

Ce n'est que récemment qu'apparaît le modèle Pro-Integration Model (PMI) de Barrelle (2015) qui permet de briser le carcan bidimensionnel des modèles précédents. Développé à partir de 22 trajectoires d'anciens extrémistes violents de droite, islamistes et combattants tamouls, le PMI innove en incluant le vécu de radicaux non-violents afin de saisir l'engagement dans l'extrémisme, sous trois changements identitaires chez l'individu : une réduction de l'intensité de l'engagement dans le groupe extrémiste, le développement d'une nouvelle identité pour soi et la recherche d'une nouvelle identité dans laquelle il s'identifie. Barrelle conceptualise le désengagement comme une transition entre le fait d'être un *outsider* (un membre de groupes extrémiste) vers quelqu'un qui appartient à la société (un ancien membre de groupe extrémiste), le changement s'opérant dans cinq champs: les relations sociales, les stratégies d'adaptation (*coping*), l'identité, l'idéologie et l'orientation de l'action – voir figure 3. Un des résultats centraux de la recherche est qu'un véritable engagement envers la société en général après le désengagement d'un groupe extrémiste est la clé pour permettre aux individus de passer à « autre chose » dans leur vie. En d'autres mots, le désengagement de l'extrémisme n'est en fait que le début de l'engagement de l'individu envers la société.

Table 1. Domains and themes for leaving extremism and subsequent social integration.

Domain	Theme
Social relations	<ul style="list-style-type: none"> • Disillusionment with group members • Disillusionment with leaders • Relations with 'Others'
Coping	<ul style="list-style-type: none"> • Physical and psychological issues • Social support • Resilience, skills and coping
Identity	<ul style="list-style-type: none"> • Reduction in group identity • Emergence of personal identity • Alternate social identity
Ideology	<ul style="list-style-type: none"> • Disillusionment with radical ideas • Find own ideas • Acceptance of difference
Action orientation	<ul style="list-style-type: none"> • Disillusionment with radical methods • Stop or reduce radical methods • Prosocial engagement in society

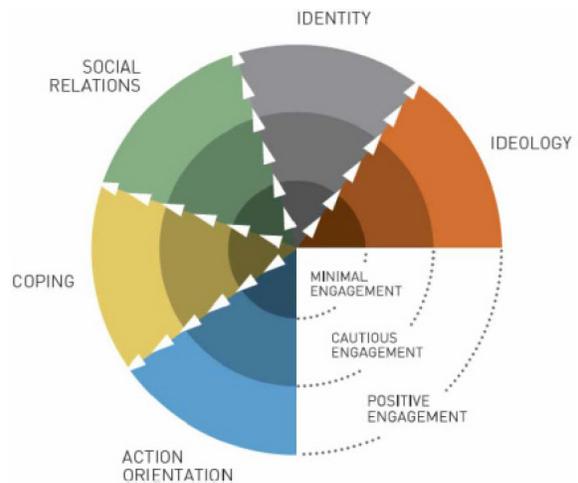


Figure 3. Le modèle Pro-Integration Model (PMI) (Barelle, 2015, p. 133 et 135)

4. Pourquoi quitter? Les motivations

La littérature sur le désengagement s'intéresse particulièrement aux motivations qui poussent les personnes à quitter certains groupes sociaux. Les recherches s'articulent largement autour des facteurs internes au groupe, nommés facteurs répulsifs, et ceux externes au groupe, les facteurs attractifs, pour comprendre le désengagement volontaire de différents groupes marginaux, dont l'extrémisme (Bjorgo, 2002; Maruna, 2001; Pyrooz & Decker, 2011a, 2011b). Demant et al. (2008) expliquent que le concept de facteurs attractifs et répulsifs repose largement sur le principe d'offre et de demande, en ce sens où l'individu demeurera dans le groupe tant et aussi longtemps que ce dernier est en mesure de répondre aux besoins qu'il prétend combler. Les facteurs en cause pour le désengagement du terrorisme sont notamment mis en lumière par les différentes recherches de Horgan où apparaissent les facteurs internes et externes, modèle largement repris et bonifié par la suite par différents auteurs (Altier et al., 2014; Bjørgo & Horgan, 2009; Harris-Hogan & Barrelle, 2016; Horgan, 2005, 2008b, 2014; Horgan & Braddock, 2010).

La littérature a permis de déterminer certains facteurs attractifs et répulsifs propres aux groupes extrémistes de droite, comme illustré dans la figure 4.

Facteurs répulsifs	Facteurs attractifs
Sanctions sociales négatives	Le désir des libertés d'une « vie normale »
Perte de la foi en l'idéologie et la politique du groupe ou du mouvement	Devenir « trop vieux » pour ce qu'ils font
La conviction que « les choses vont trop loin »	Perspectives de carrière et avenir personnel
Désillusion sur le fonctionnement intérieur et les activités du groupe	Création d'une famille avec de nouvelles responsabilités auprès du partenaire et des enfants
Perte de confiance, de statut et de position dans le groupe	
Épuisement et sentiment de ne plus pouvoir supporter la pression	

Figure 4 Facteurs répulsifs et facteurs attractifs (Bjorgo, 2002) ⁹

Ainsi, parmi les facteurs répulsifs possibles, c'est-à-dire les facteurs internes au groupe qui poussent l'individu à quitter, le désillusionnement et la perte de la foi en l'idéologie et l'épuisement du militant apparaissent comme les plus centraux. Le thème du désillusionnement est évoqué tant par les individus qui se désengagent du terrorisme et de l'extrémisme violent (Altier et al., 2014; Barrelle, 2015; Bjørgo, 2011; Dalgaard-Nielsen, 2013; Horgan et al., 2017a; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016) que par ceux qui quittent d'autres types de groupes marginaux (Harris, 2010; Harris et al., 2018). On entend par désillusion la réalisation qu'il existe une incongruence entre les attentes idéalisées et les réalités quotidiennes associées à ces mêmes attentes, tel qu'elles sont vécues concrètement par l'individu (Dalgaard-Nielsen, 2013; Harris, 2010; Harris et al., 2018; Simi et al., 2017; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). La perte de foi en l'idéologie mise de l'avant par le groupe peut être conceptualisée comme un processus au cours duquel le membre perd graduellement confiance, ou encore comme un moment singulier, où un événement dramatique ou violent change radicalement la vision qu'il a sur son engagement. L'expérience d'un

⁹ Traduction libre

déclencheur initial amène l'individu à percevoir le groupe comme incompatible avec lui-même et en conflit avec ses objectifs et valeurs personnelles. La désillusion peut aussi naître de l'échec du groupe extrémiste à réussir à atteindre les buts qu'il s'est fixés (Bjørger, 2011). Pensons par exemple à l'exemple très contemporain de la dissolution progressive de l'ETA (Alonso, 2011; Reinares, 2011). Un leadership incohérent ou défaillant peut aussi engendrer la désillusion chez les membres, tout comme des conflits entre les membres, ce qui souligne l'importance des relations sociales dans le désengagement de groupes extrémistes ou marginaux (Bjørger, 2011; Harris, 2010; Harris et al., 2018). Plus précisément, la désillusion apparaît aussi comme une des motivations principales du désengagement de mouvements racistes. Les membres de groupes nomment différentes causes à cette désillusion, notamment des incohérences entre le discours promu et les actions menées par le groupe ou une place trop importante donnée à la consommation d'alcool au détriment d'activités politiques et idéologiques (Altier et al., 2014; Bjørger, 2002; Bjørger & Carlsson, 2005; Kimmel, 2007; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). L'utilisation de la violence sans but précis, ou encore le fait d'être témoin des conséquences réelles d'une violence idéologiquement promue semble aussi être le déclencheur d'une prise de conscience qui mène au désengagement de membres de groupes d'extrême droite (Bjørger, 2002; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Bien que la désillusion soit un thème courant dans les trajectoires de sortie, les sources ou expériences y étant associées sont toujours diverses (Bubolz & Simi, 2015).

Le style de vie violent et criminel peut aussi amener la personne à être épuisée et ne plus vouloir participer au mouvement, on parle alors « d'épuisement » (Bjørger, 2002; Bubolz & Simi, 2015; Kimmel, 2007; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). En effet, bien que l'appartenance à une mouvance extrémiste ou terroriste puisse avoir plusieurs attraits pour l'adhérent, les effets négatifs de l'engagement peuvent peser plus lourd à long terme. Bjørger (2002, p. 12) résume cette réalité telle que vécue dans les groupes extrémistes de droite en disant qu'être « stigmatisé, socialement isolé, toujours exposé aux attaques violentes des adversaires, et consommé par une haine intense envers divers ennemis ont également tendance à faire des ravages au fur à mesure que le temps passe.¹⁰ »

À l'inverse, les facteurs attractifs peuvent inclure le désir d'avoir une vie normale, une vie de famille avec des responsabilités ou des perspectives d'emploi et de carrière. En cohérence avec

¹⁰ Traduction libre.

l'épuisement vécu par les adhérents de groupes extrémistes se trouvent les attraits d'une vie normale, exempte de violence ou de restrictions causées par un style de vie marginal. Les membres de groupes d'extrême droite semblent se désengager aux alentours de 20 ans (Bjorgo, 2002), ce qui est cohérent avec la littérature sur la désistance du crime (Burke, 2014; L et al., 1997; Sampson & Laub, 1993, 2003).

Les relations sociales sont la raison externe la plus évoquée par les membres de groupe extrémiste qui se désengagent, plus particulièrement le fait de trouver l'amour ou de fonder une famille, ce qui change fondamentalement leurs priorités (Alonso, 2011; Bjorgo, 2002; Harris et al., 2018; Reinares, 2011; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Un constat similaire est fait du côté des recherches sur le désistement criminel et plus particulièrement les trajectoires de sortie de gangs de rue, où 78% des individus nomment leur famille comme facteur en cause (Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Ces proches peuvent favoriser le désengagement des membres par leur simple existence, ou encore de façon plus proactive en appliquant une pression morale pour déclencher la sortie de groupe de l'individu. On parle alors de sanctions sociales négatives, et celles-ci sont d'autant plus efficaces lorsqu'elles proviennent des proches de l'individu plutôt que d'organisations sécuritaires comme la police ou des personnes considérées comme des ennemis au groupe, par exemple des personnes racisées ou des militants antiracistes (Bjorgo, 2002). Des interactions positives avec ces proches, ou toute personne ayant une vision du monde plus modérée engendrent aussi le désengagement, puisqu'elles permettent aux membres de remettre en question leur idéologie (Altier et al., 2014)

5. Sortir, mais comment? Les facteurs inhibant le désengagement

Si la littérature sur le désengagement de l'extrémisme se réfère souvent au modèle de facteur d'attraction et de répulsion afin d'expliquer pourquoi certains individus quittent un mouvement ou une idéologie extrémiste, peu nombreuses sont les recherches qui s'intéressent aux barrières empêchant ou rendant plus difficiles la sortie de ces groupes. Encore une fois, on puise dans les recherches sur d'autres phénomènes sociaux, notamment les sectes et les gangs de rue pour éclairer cet aspect (Demant et al., 2008; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016).

En termes de facteurs inhibant le désengagement, un réseau social hors groupe faible ou inexistant, la crainte de représailles et la perte de protection contre les ennemis, ainsi que les caractéristiques positives du groupe sont les barrières évoquées le plus souvent dans la littérature (Bjorgo, 2002; Bjorgo & Carlsson, 2005; Demant et al., 2008; Koehler, 2015a). En effet, selon le degré d'engagement dans le groupe extrémiste, il est fort probable que l'individu ait rompu le lien avec ses amis ou sa famille au moment de rejoindre le groupe extrémiste ou au courant de son engagement. Cette absence de réseau le place donc dans une position de marginalisation et d'isolement une fois sorti du groupe, ceci allant de pair avec d'autres carences sociales, notamment l'absence d'opportunités sociales, ou le fait de n'avoir nulle part où aller (Bjorgo, 2002; Demant et al., 2008).

De plus, les caractéristiques positives du groupe extrémiste sont en eux-mêmes une barrière au désengagement, et ce, bien que l'individu puisse aussi exprimer des griefs quant au groupe ou autres membres. En effet, le fait de faire partie d'un groupe répond à des besoins fondamentaux d'appartenance et d'identité qui peuvent avoir une valeur supérieure aux yeux de la personne qui se désengage que les potentielles désillusions ou autres facteurs en cause dans la décision de quitter (Altier et al., 2014; Bjorgo, 2002; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). D'autres caractéristiques positives sont évoquées, notamment les émotions fortes et l'aventure qui sont vécues dans ce type de groupe marginal (Bjorgo, 2002).

Les amitiés bâties au cours des mois, voire des années, au sein du groupe sont difficiles à laisser derrière, alors que pour certains ils représentent une famille ou leurs seuls liens sociaux, ce qui rejoint les études sur la désaffiliation de gang de rue où des liens persistants avec les gangs sont nommés comme un des obstacles les plus importants (Pyrooz et al., 2011; Pyrooz & Decker, 2011a, 2011b; Sweeten et al., 2013). Alors que certains aimeraient pouvoir quitter le groupe sans devoir mettre fin à toute relation avec ses membres, la réalité est que ceci semble parfois impossible aux yeux de la personne qui se désengage, notamment en raison d'une peur des représailles physiques (Bjorgo, 2002; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016; Koehler, 2015a). En effet, tout dépendamment du statut de l'individu dans le groupe, du type de groupe et de la durée de l'engagement, l'ancien extrémiste se retrouve vulnérable à la violence potentielle de l'ancien groupe qui le voient comme une traître, ou encore de personnes qu'il a lui-même persécutées au moment de son engagement (personnes racisées, membres de groupes d'extrême

gauche, militants antiracistes). Or, la littérature sur le désistement nous indique que quitter un groupe criminel ou d'un gang de rue se fait souvent sans conséquence de la part du groupe ou gang (Decker & Lauritsen, 2002; Decker & Winkle, 1996; Pyrooz et al., 2011), d'autres auteurs insistent sur la menace bien réelle que peut représenter le groupe pour l'ancien membre (Bjorgo, 2002; Koehler, 2015a).

Finalement, l'étude de Bubolz et ses collègues (2015) présente une barrière intéressante aux personnes souhaitant se désengager d'un groupe d'extrême droite, soit la peur que l'engagement dans un mouvement raciste ne les ait « marquées » à vie et qu'il ne leur soit impossible de changer. Les récits des 34 anciens suprémacistes blancs américains interviewés évoquent de forts sentiments de culpabilité envers les actions commises et les idéologies promues. Ceci n'est pas sans rappeler certaines études sur le désengagement des sectes où l'investissement idéologique dans le groupe agit comme barrière à la sortie de l'individu impliqué (Demant et al., 2008).

6. L'importance des liens sociaux comme facteur facilitant le désengagement

Bien que les barrières endiguant le désengagement d'organisation extrémiste semblent peu étudiées dans la littérature, elles demeurent toutefois davantage l'intérêt des chercheurs que les facteurs facilitants, à propos desquels existent encore moins de recherches. Il nous apparaît donc pertinent de prendre un pas de recul pour interroger la littérature en criminologie de façon plus large. Celle-ci affirme que la désistance du crime dépend en grande partie du développement de liens prosociaux; c'est-à-dire, un attachement significatif et un investissement comportemental envers des personnes conventionnelles, non délinquantes, qui encouragent les délinquants à se conformer aux normes sociales et les incitent à ne pas dévier. Développer et maintenir des relations avec des individus qui soutiennent et renforcent des comportements non déviants est ainsi central à la construction d'une identité non criminelle (Horney et al., 1995; Maruna, 2001; Meisenhelder, 1977; Robert J. Sampson et al., 2006). La création ou le renforcement de liens sociaux – par exemple des relations familiales ou amoureuses, ou encore la naissance d'un enfant – rattachent l'individu à la société dite conventionnelle ainsi que ses normes non délinquantes et non violentes

(Hirschi, 1974; Laub et al., 1998; Laub & Sampson, 2001; Robert J. Sampson et al., 2006; Sampson & Laub, 1993, 2003)

Comme les relations sociales sont effectivement une des raisons les plus invoquées pour se désengager d'un groupe extrémiste, il n'est pas étonnant de constater que les proches jouent (activement ou passivement) non seulement le rôle d'élément déclencheur, mais aussi d'accélérateur de sortie (Dalgaard-Nielsen, 2013; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Nombreuses sont les recherches empiriques qui mettent en évidence le rôle des proches dans les trajectoires de désengagement d'anciens terroristes ou membres de groupes extrémistes de droite (Bjørge & Horgan, 2009; Blazak, 2004; Dalgaard-Nielsen, 2013; Demant et al., 2008; Gadd, 2006; Kimmel, 2007, 2018; Mattsson & Johansson, 2019; McCauley & Moskalenko, 2011). De façon plus précise, la famille proche, notamment les parents et la fratrie, est la relation la plus fréquemment attribuée à une sortie de groupe extrémiste ou marginal (50%), suivie par les enfants (14%) et les conjoint-e-s (12%) (Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Ces proches peuvent éveiller chez l'extrémiste le désir de se conformer, renforcer l'attrait d'une vie normale ou permettent à l'individu de remettre en question les idéaux mis de l'avant par le groupe (Altier et al., 2014). Des discussions idéologiques avec des personnes hors du mouvement, mais respectées par l'individu peuvent amener ce dernier à davantage d'ouverture et potentiellement un doute par rapport à l'idéologie radicale. Ce type de relation avec le monde extérieur est très important, surtout considérant que les études indiquent qu'un contact accru avec le monde extérieur au mouvement extrémiste est un déclencheur fréquent de processus de sortie (Dalgaard-Nielsen, 2013). Avoir accès à des personnes hors du mouvement qui expriment de l'empathie, engagent le dialogue de façon non-confrontante et offrent une rétroaction constructive et continue sont des éléments qui soutiennent la personne qui se désengage (Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019)

Dans tous les cas, le rôle des liens sociaux est au cœur des trajectoires de désengagement. Autant peut-il amener une personne à s'engager dans un groupe extrémisme, autant fait-il partie des facteurs qui facilitent ou endiguent le désengagement, la nature des liens sociaux – prosociaux ou extrémistes - étant ici la variable au sein d'un constat simple, mais fondamental : l'engagement, tout comme le désengagement, sont des processus sociaux. Bien que les proches puissent parfois minimiser leur rôle dans les trajectoires de sortie d'anciens membres (Mattsson & Johansson,

2019), il n'en demeure pas moins que les principaux intéressés nomment tout de même les proches comme des ressources utiles et pertinentes pour soutenir les personnes en processus de sortie (Bjorgo, 2002; Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019; Sieckelinck et al., 2019). 75% des anciens extrémistes de droite consultés dans l'étude de Scrivens et al. (2019) vont même jusqu'à affirmer que des interactions significatives avec leurs parents auraient pu le dissuader, voire les empêcher de rejoindre un groupe extrémiste.

À ceci s'ajoute que la majorité des individus qui se désengagent de mouvements extrémistes le font sans soutien formel, c'est-à-dire sans l'aide de structures ou de programmes (Barrelle, 2015; Scrivens et al., 2019). En effet, soit les anciens extrémistes ne souhaitent pas en bénéficier, ou encore ils ne sont tout simplement pas au courant de leur existence – ceci dans le cas où il n'en existe effectivement pas dans leur région, les programmes de déradicalisation ou de désengagement étant récents ou disponibles que dans les grands centres (Koehler, 2016). Cela est à l'opposé des services disponibles pour soutenir les personnes qui se désengagent d'autres groupes sociaux, où existent plusieurs programmes ayant fait leurs preuves, ainsi que toute une littérature sur leur efficacité. Pensons par exemple aux programmes de soutien à la désaffiliation des gangs de rues où nombreuses sont les études louant l'effectivité des programmes de soutien (lire par exemple Hastings, Dunbar & Bania, 2011). Les programmes de déradicalisation ou de désengagement étant récents et, dans la majorité des cas, peu d'études sont à même d'avancer avec certitude ce qui fonctionne ou pas (Koehler, 2016).

À la lumière de ces constats, on peut affirmer que, bien que la littérature ait mis de l'avant l'importance du soutien social dans les trajectoires de désengagement, elle n'a pu jusqu'à présent qu'effleurer du doigt son potentiel.

7. Problématique

Le processus par lequel un individu quitte un groupe d'appartenance marginal a été étudié sous le prisme de différents phénomènes sociaux et a permis d'en démontrer plusieurs similitudes. Ces processus sont complexes, multifactoriels, réversibles et hautement idiosyncrasiques (Altier et al., 2014; Bjorgo & Horgan, 2009; Fillieule, 2012; Horgan, 2008, 2014). Parfois volontaire, parfois involontaire, le désengagement a été étudié dans la littérature sur le terrorisme, l'extrémisme

violent et dans une moindre mesure l'extrémisme de droite. Si la littérature sur le désengagement de l'extrémisme s'est largement développée autour du modèle de facteurs d'attraction et de répulsion, elle tend actuellement à vouloir s'en distancier afin d'aborder le phénomène dans toute sa complexité (Barrelle, 2015; Fillieule, 2012; Horgan, 2014; Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019; Sieckelinck et al., 2019; Sommier, 2012). Bien que la recherche sur le désengagement s'est bonifiée au cours des dernières années, les modèles explicatifs ne permettent pas encore à l'heure actuelle de saisir l'entièreté du processus interactionnel complexe par lequel les facteurs émotionnels et cognitifs interagissent lorsqu'un individu délaisse un engagement extrémiste (Windisch et al., 2017). Reconnaissant cette limite dans la littérature, de nombreux auteurs insistent sur le besoin de davantage de recherche sur le désengagement (Barrelle, 2015; Bjørge & Horgan, 2009; Bubolz & Simi, 2015; Harris et al., 2018, 2018; Horgan, 2005; Koehler, 2016; Simi et al., 2017; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016).

Si les motivations en cause dans le désengagement de l'extrémisme sont relativement connues, nous n'en savons que peu sur ce qui facilite ou rend plus difficile ces processus de sortie, ou encore la manière dont les individus les vivent (Altier et al., 2014; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Les motivations sont diverses, mais il est clair que les relations sociales, ainsi que le soutien apporté par les proches sont centraux dans les trajectoires de désengagement (Altier et al., 2014; Barrelle, 2015; Blazak, 2004; Gadd, 2006; Horgan, 2014; Sieckelinck et al., 2019; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). En plus d'être omniprésent dans la littérature, le thème du soutien des proches s'est aussi imposé de lui-même dans nos entretiens, les anciens membres rencontrés évoquant largement le soutien de leurs parents, conjointes et amis comme des facteurs ayant facilité leur désengagement.

Cet intérêt à la fois théorique et empirique pour le rôle du soutien social dans le désengagement de l'extrémisme a jusqu'à présent été exploré en tirant profit de la littérature sur la désistance du crime et la désaffiliation de groupes criminels ou marginaux. Il nous apparaît plus porteur à l'heure actuelle de prendre un pas de côté et mobiliser plutôt la littérature sur le soutien social, un champ de recherche s'étant développé autour du modèle des Alcooliques anonymes (AA), ces groupes de soutien reposant sur l'aide de pairs.

Le terme soutien social désigne « les ressources sociales que les personnes perçoivent comme étant disponibles ou qui leur sont effectivement fournies à la fois par des non-professionnels dans des groupes d'entraide et des relations d'aide informelles » (Cohen et al., 2000, p. 4). Cobb (1976, p. 300), quant à lui, fait plutôt référence à « l'information amenant un individu à croire qu'on se soucie de lui et qu'il est aimé, estimation et membre d'un réseau d'obligations mutuelles.¹¹ » La recherche sur le « aidants informels » et les groupes d'entraide a débuté dans les années 1970 avec la publication des travaux de Caplan et al. (1976), ce qui a mené à l'étude de plusieurs types de relations tant du côté de différents types de métiers (coiffeurs, professeurs, membres du clergé, policiers, médecins de famille) qu'entre personnes aux vécus similaires (alcooliques, veuves, nouveaux parents, malades et survivants du cancer (Powell, 1994; Rappaport & Seidman, 2000; Riessman & Carroll, 1995).

Le soutien social est attrayant pour certaines personnes puisqu'il est pragmatique et humaniste : l'autodétermination, l'autonomie, l'autoproduction et l'autoresponsabilisation en sont des concepts centraux. L'autodéveloppement fait plutôt référence aux « ressources internes mobilisées par l'encouragement, l'espoir et le soutien reçus de l'entraide et la responsabilité personnelle qu'une personne assume pour résoudre ses problèmes dans ce contexte d'entraide » (Riessman & Carroll, 1995).

Une des caractéristiques fondamentales des groupes de soutien et des processus d'aide y opérant est le caractère interchangeable des rôles d'aidant et d'aidé. Pour certaines personnes, le fait de recevoir de l'aide, surtout provenant d'un professionnel, peut les placer dans une situation inconfortable, voir souffrante. La recherche nous indique qu'effectivement, la majorité des personnes ne consulte pas de professionnel de la santé pour surmonter des difficultés, mais plutôt d'une grande variété de personnes dans leur entourage (Caplan et al., 1976; Cowen, 1982; Gartner & Riessman, 1979). Ceux-ci ont une réticence à faire appel à un soutien de type formel pour différentes raisons, notamment la peur d'être stigmatisé, le refus d'être dans une position de vulnérabilité ou encore la méconnaissance des ressources spécialisées à leur disposition. Levy (1976) parle de moyens « acceptables » de gérer leurs problèmes, faisant référence au stigma pouvant accompagner le fait de consulter un psychologue ou de prendre part à une thérapie. Ils se

¹¹ Traduction libre

tournent alors vers ce que Wasserman & Danforth (1988, p. 19) appellent des « aidants naturels », ces proches qui n'ont pas de formation professionnelle, mais qui réussissent tout de même à soutenir des individus dans des périodes difficiles de leur vie. L'efficacité de leur soutien n'est pas le fruit de leurs compétences, mais réside plutôt dans la perception du comportement tel que perçu par la personne aidée, ainsi que la relation avec ce dernier (Collins & Pancoast, 1974).

S'il est ardu pour la majorité des personnes d'aller chercher de l'aide auprès d'un professionnel, le défi est d'autant plus grand pour les personnes appartenant à des groupes marginaux et fermés comme les groupes extrémistes. L'attrait d'un soutien de type informel est majeur pour une personne qui désirerait quitter un tel groupe, d'autant plus si l'on considère le peu de confiance qu'inspire habituellement l'État et ses représentants à ce type de public. Tel qu'exposé précédemment, il ne suffit pas de remettre en question une idéologie ou un engagement dans le mouvement, encore faut-il avoir les moyens et le soutien nécessaires pour quitter. La plupart du temps, ce sont des proches qui accompagnent les anciens extrémistes dans leur processus de sortie du mouvement et qui les aident à surmonter les défis inhérents à cette période de transition (Bjørge & Horgan, 2009). Bien que plusieurs initiatives et programmes de désengagement spécifiques à l'extrémisme violent aient vu le jour au cours des dernières années, il en demeure que la majeure partie des anciens extrémistes qui quittent des mouvements d'extrême droite l'ont fait sans aide formelle. Dans la littérature, très peu ont déclaré avoir eu recours à un soutien professionnel (intervenant, psychologue, professionnel de la santé) lors de leur trajectoire de sortie (Barrelle, 2015; Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019).

Le soutien social est pertinent à mobiliser pour expliquer les trajectoires de sortie de groupes extrémistes de droite non seulement en raison de ce premier constat, mais aussi, car ce type d'aide permet d'aplanir la hiérarchie entre aidant et aidé, créant une structure de relation d'égal à égal où les rôles sont interchangeable. Contrairement au soutien traditionnel où existe une verticalité inhérente au type de relation d'aide, le soutien social a surtout ceci d'attrayant qu'il s'inscrit hors des cadres de l'aide formelle d'un professionnel ou d'une institution, porteurs d'une approche parfois perçue comme pathologisante (Levy, 1976; Riessman & Carroll, 1995). Les personnes qui se tournent vers les groupes d'entraide ou cherchent du soutien de type informel de façon générale ont ceci en commun que le type d'aide qu'ils désirent doit avoir fait ses preuves et être concret, ce

qui est parfois moins le cas d'un soutien formel perçu comme moins compréhensible ou avec des retombées moins rapprochées dans le temps (Leon H. Levy, 1976; Riessman & Carroll, 1995).

Dans ce type d'aide, l'individu n'est pas réduit au rôle d'aidé, il peut, notamment grâce à son vécu, être un aidant potentiel pour d'autres personnes vivant des situations similaires, le tout dans des temporalités différentes, ou en simultané (Caplan et al., 1976; Cobb, 1976; Riessman & Carroll, 1995). Maruna (2001, p. 11) résume ceci en expliquant que, pour une personne repentie : « Même le passé le plus honteux peut être "mis à profit" comme une sorte de conte moral qui permet de guider les autres dans leur bonne direction. » Pour la personne qui se désengage, l'opportunité est double, puisque le soutien informel permet non seulement de briser la verticalité de la relation d'aide, mais aussi d'éventuellement endosser le rôle d'aidant à son tour. Le socle sur lequel repose le soutien informel est basé est une compréhension intime d'une problématique, ainsi que l'expérience de l'individu, préférés à des connaissances professionnelles (Borkman, 1999). Ce savoir expérientiel est valorisé par les anciens extrémistes qui se tournent parfois vers d'autres anciens extrémistes en raison de leur vécu commun et de leur crédibilité (Scrivens et al., 2019).

De façon plus précise, les recherches ont permis de mettre en lumière les composantes du soutien social qui aident les personnes à cheminer positivement face à une problématique donnée. Les principaux modèles multidimensionnels se retrouvent dans le tableau 5 à continuité mettant en relief les points de convergence entre les modèles développés au fil du temps par les auteurs.

	Weiss, 1974	Cobb, 1979	Kahn, 1979	Schaefer et al., 1981	Cohen et al., 1985
Emotional support	Attachment	Emotional support	Affect	Emotional support	
Social integration	Social Integration	Network support			Belonging support
Self Esteem Support	Reassurance of worth	Esteem support	Affirmation		Self-esteem
Tangible Aid	Reliable alliance	Material support	Aid	Tangible aid	Tangible support
Informational Support	Guidance	Instrumental support		Informational support	Appraisal support
Opportunity for Nurturance	Opportunity for nurturance	Active support			

*Figure 5 Composantes du soutien social : Comparaison des principaux modèles (Cutrona & Russel, 1990)*¹²

Cette comparaison proposée par Cutrona & Russel (1990) et validée empiriquement par Rose (1986) dégage les six composantes principales du soutien social : le soutien affectif (*emotional support ou attachment*), l'intégration sociale (ou le soutien du réseau), soutien à l'estime de soi, l'aide tangible, le soutien informatif (*informational support*) et l'opportunité d'aider les autres (*opportunity for nurturance*). Cutrona & Russel (1990) définissent chacune de ces grandes catégories comme suit :

- Soutien affectif : habilité à se tourner vers les autres pour trouver réconfort et sécurité lorsqu'un individu vit une période de stress, ce qui l'amène à sentir qu'on se soucie d'elle;
- Intégration sociale : sentiment d'appartenir à un groupe dont les membres ont des intérêts et des préoccupations communs, par exemple des liens d'amitié où sont pratiquées des activités sociales et récréatives;
- Soutien à l'estime de soi : renforcement du sentiment de compétence ou d'estime de soi d'une personne par d'autres, notamment en lui donnant de la rétroaction positive sur ses compétences ou sa capacité à faire face à un événement stressant;

¹² Nous avons choisi de ne pas traduire cette figure afin d'éviter de perdre de la nuance dans la traduction

- Aide tangible : aide concrète et instrumentale grâce à laquelle une personne en situation de stress reçoit les ressources nécessaires pour faire face à l'événement stressant, par exemple de l'aide financière ou matérielle;
- Soutien informatif : conseils ou orientation donnée à une personne vivant un stress concernant les solutions possibles à son problème;
- Opportunité d'aider les autres : le fait d'offrir du support aux autres, incluant les bénéfices que l'individu en retire, par exemple le sentiment d'être utile et compétent.

La littérature sur l'autodéveloppement et le soutien social se présentent donc comme un angle pertinent pour éclairer de façon novatrice les trajectoires de sortie d'anciens membres de groupes extrémistes, notamment en raison des multiples convergences entre les composantes du soutien social et les trajectoires de désengagement analysées dans la présente recherche. Ce faisant, nous postulons pouvoir toucher du doigt des éléments peu explorés du désengagement de l'extrémisme, à savoir les facteurs facilitants.

7.1. Cadre théorique

Cette démarche s'inscrit dans une vision constructiviste de la criminologie, mettant de l'avant l'aspect construit des phénomènes sociaux que sont l'extrémisme et le terrorisme. À cet effet, nombreux sont les auteurs qui remettent en question l'existence même de ces concepts, argumentant que la radicalisation est un mythe, voire un instrument politique pour légitimer des politiques sécuritaires (Borum, 2011c; Hoskins & O'Loughlin, 2009; Neumann, 2013). À ceci s'ajoute le flou conceptuel entre déradicalisation et désengagement, autre élément mettant en exergue le cratère subjectif de ces enjeux sociaux. Le débat fait partie intégrante de définition d'un problème social et doit être pris en compte dans son analyse pour en saisir l'essence (Dorvil & Mayer, 2001).

La manière dont nous interprétons un problème social nous en dit ainsi davantage sur l'intérêt des groupes dominants d'une société que sur les personnes en faisant partie (Dorvil & Mayer, 2001; Spector & Kitsuse, 1977). De la même manière, ce que l'on considère comme un groupe extrémiste nous apprend autant, voire plus, sur le type de société qui décrit le groupe marginal, que sur les marginaux eux-mêmes. Dans une perspective constructiviste, ce sont les individus qui modifient

la société, puisqu'elle génère des situations inconfortables, voire des injustices (Spector & Kitsuse, 1977, p. 75). Les motivations amenant une personne à s'engager ou se désengager, lorsqu'elles sont idéologiques, rejoignent cette définition de Spector et Kitsuse. Comme ceci dépend de la volonté d'individus qui considèrent une situation comme problématique, ceci pouvant faire référence à la fois aux membres de groupes extrémistes, qu'aux structures gouvernementales (sécurité nationale, services policiers, renseignement) que non-gouvernementales (organismes communautaires, santé et services sociaux) qui tentent de les réguler.

Notre propos s'inscrit aussi dans une perspective interactionniste, en ce sens où le désengagement et la déradicalisation sont la résultante d'un processus interactionnel où interagissent l'individu et son environnement (Becker, 1963; Blumer, 1969). En effet, si les trajectoires de sortie de groupes extrémistes sont certes façonnées par les choix et les comportements des individus eux-mêmes, ils sont aussi le fruit d'une multitude de facteurs qui lui est externe, par exemple les relations sociales qu'ils entretiennent, les milieux dans lesquels ils évoluent ou encore les sociétés dans lesquelles ils vivent, avec ce qu'elles peuvent mettre de l'avant en termes de systèmes, de mesures du contrôle social et de valeurs. Nous ancrons notre conception de parcours et de trajectoire dans les travaux de Sampson et Laub (1993; 2003; 2016), car ceci nous permet de rendre compte de l'aspect dynamique qui animent les différents facteurs en cause dans la sortie de groupe d'un individu. Mobiliser cette approche nous permet donc de valoriser l'ensemble de ces facteurs et souligner les conditions susceptibles d'influencer le processus de désengagement (Poupart, 2011). La façon dont un individu interprétera son environnement sera donc façonnée par les différents éléments qui l'entourent et c'est ce sens qui sera exploré dans la méthodologie des récits de vie présentée ci-après.

Face à la multitude de définitions, nous retiendrons la vision de Horgan (2009) qui définit le désengagement comme un processus social et psychologique par lesquels l'engagement d'une personne à la radicalisation violente est réduit au point où elle ne risque plus de participer dans une activité violente, puisque cette définition est centrale dans la littérature (Altier et al., 2014; Barrelle, 2015; Bubolz & Simi, 2015; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Comme la littérature s'entend sur la nécessité d'aller au-delà du modèle de facteurs attractifs et répulsifs traditionnellement utilisé pour analyser le désengagement, nous adapterons le modèle l'arche du terrorisme de Horgan (2014) à l'engagement dans l'extrémisme de droite, ce qui permet de

conceptualiser le désengagement comme un processus dynamique, composé de facteurs multiples qui influencent les comportements de la personne qui se désengage. Ce processus dépasse la simple phase du désengagement et doit être mis en contexte dans l'ensemble du vécu de l'individu afin d'en tirer le sens complet.

Nous explorerons les trajectoires de désengagement de l'extrémisme à l'aide de la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement en retenant la définition de soutien social de Cohen et al. (2000, p. 4). Celles-ci désignent « les ressources sociales que les personnes perçoivent comme étant disponibles ou qui leur sont effectivement fournies à la fois par des non-professionnels dans des groupes d'entraide et des relations d'aide informelles ». En plus d'être opérationnelle, cette définition nous permet de mettre l'emphase à la fois sur l'offre informelle fournie à la personne qui se désengage, en plus de souligner la subjectivité avec laquelle il les perçoit.

Parmi les divers modèles de composantes de soutien social présentés précédemment, nous retiendrons celui de Cutrona et Russel (1990) pour plusieurs raisons. Tout d'abord le fait qu'il fut construit sur base de la mise en commun des recherches de Weiss (1974), Cobb (1979), Kahn (1979), Schaefer et al. (1981) et Cohen et al. (1985), le rendant ainsi d'autant plus rigoureux. Les modèles de Weiss (1974) et Cobb (1989) prennent en compte une variété de composantes de soutien social et chacune d'entre elles nous permet d'éclairer des aspects différents des récits de vie présentés à continuité. La conceptualisation des dites composantes ne permet toutefois pas de rejoindre la réalité des personnes sondées telle qu'ils l'ont exprimée. Par exemple, pour Cobb (1989), l'opportunité d'aider les autres fait référence au soutien qu'une personne reçoit de la part des autres, alors qu'il serait plutôt nécessaire d'opter pour la définition de Weiss (1974) qui parle du soutien que la personne fournit à d'autres qui lui permet de se sentir utile et de s'aider soi-même. Ceci aurait été cohérent avec la littérature sur le rôle des anciens extrémistes qui met de l'avant le rôle du savoir expérientiel (Scrivens et al., 2019). Ceci dit, le modèle de Weiss (1974) bien que compréhensif au point de vue théorique est difficilement applicable de façon contemporaine puisqu'il laisse transparaître la temporalité dans laquelle il a été créé. En effet, ce modèle de soutien social est fondamentalement teinté par les rôles sociaux genrés et le contexte social hétéronormatif des années 1970 pour être pertinent dans le contexte de notre recherche. L'opportunité d'aider les autres, pour ne nommer que cet exemple, est définie uniquement comme le sentiment d'accomplissement qu'une mère de famille au foyer qui prend soin des enfants. Opter

pour le consolidé des modèles proposé par Cutrona et Russel (1990) nous permet d'inclure l'ensemble des modèles de composantes de soutien social, sans devoir conjuguer avec les faiblesses d'un modèle pris isolément.

Nous mobiliserons le concept de comportement d'aide (*help-giving activities*) tel que proposé par Lévy (1979) qui décrit les interactions dans le cadre de l'aide apportée ou reçue entre membres de groupes de soutien. L'identification de comportements plutôt que de processus psychologiques permet certes davantage de complexité au point de vue théorique, mais il nous semble plutôt porteur à cette étape-ci de s'inscrire dans la foulée des travaux de Lévy (1976, 1979) pour qui l'étude de techniques concrètes plutôt que de processus promet la création de nouveaux savoirs plus facilement applicables par les praticiens.

Pour définir l'extrême droite, nous retiendrons la conceptualisation de Perry & Scrivens (2015), puisqu'en plus d'être campé dans la réalité canadienne, elle est suffisamment large pour inclure la variété de positionnement idéologique présent dans l'extrême droite (xénophobie, antiféminisme, anti-gouvernement, etc.) qui repose sur une conception raciale, ethnique et sexuelle de nationalisme.

À partir de cette définition de l'extrême droite, nous explorerons l'expérience d'anciens membres de groupes extrémistes, plus précisément le rôle du soutien social dans leur trajectoire de désengagement, en nous inscrivant à la jonction entre les travaux de Cohen et al (2000) et Cutrona et Russel (1990) sur le soutien social, et ceux de Horgan (2009; 2014) sur le désengagement de l'extrémisme et du terrorisme.

7.2.Objectifs de recherche

À la lumière des limites méthodologiques et de connaissances identifiées dans la littérature, la présente recherche envisage donc de comprendre les trajectoires de désengagement d'individus hors de groupes extrémistes de droite, ainsi que de mettre en lumière leur point de vue sur ce vécu. De façon précise, l'étude poursuivra les quatre objectifs spécifiques suivants :

- 1) Décrire les trajectoires de désengagement
- 2) Comprendre le rôle du soutien social dans les trajectoires de désengagement
- 3) Identifier et comprendre les attitudes facilitant le désengagement
- 4) Identifier et comprendre les ressources facilitant le désengagement

Chapitre II- Démarche méthodologique et collecte de données

« Faque c'est quoi? T'interviews des anciens skins? C'est nice. »

Keven

Le présent chapitre exposera la méthodologie utilisée pour mener à bien ce mémoire. Nous expliquerons tout d'abord le choix d'opter pour une approche qualitative, plus précisément l'utilisation de récits de vie, afin de rendre compte du vécu des anciens membres de groupes extrémistes. Nous présenterons ensuite l'échantillonnage théorique, ainsi que le profil des personnes rencontrées, pour finalement terminer en exposant les biais et limites de la présente recherche.

1. Approche qualitative

Le désengagement de l'extrémiste étant un processus profondément humain, à la croisée entre vécu individuel et collectif, nous explorerons ce phénomène social à travers une méthodologie qualitative. On entend par méthodologie qualitative cette approche en recherche qui analyse des données descriptives (paroles, comportements) dans le but de comprendre le sens d'un phénomène social en milieu naturel (S. J. Taylor & Bogdan, 1984). Notre question de recherche nécessite une méthodologie qui non seulement place le sujet d'étude – l'ancien membre de groupe extrémiste de droite - au centre de la démarche, mais valorise aussi la subjectivité de son point de vue dans la compréhension d'un phénomène plus large. Une méthodologie qualitative nous ouvre ainsi la voie pour atteindre une compréhension aussi fine que possible du désengagement de l'extrémisme de droite, ce type de données permettant de rendre compte de toutes les nuances de ce phénomène humain (Mucchielli, 2009). Nous misons sur l'analyse de trajectoires de sortie d'anciens membres pour en apprendre davantage sur le désengagement. La singularité de leur expérience se veut donc notre point de départ pour atteindre une compréhension plus large du phénomène.

2. Les récits de vie

Nous optons pour l'approche des récits de vie, puisqu'elle permet de constater les mécanismes et processus ayant amené les personnes à évoluer au cours de leur existence et de préciser comment ils se sont définis dans différentes temporalités. Dans le cas présent, il s'agit de voir le sens que donne une personne à sa vie, alors qu'elle intégrait un groupe extrémiste de droite, qu'elle en était membre ou alors au moment de son désengagement, pour reprendre les trois grands moments du désengagement selon Horgan (2014). L'un des attraits du récit de vie est qu'il met l'accent sur la capacité de l'interviewé à être producteur de savoir (Bertaux, 2016). C'est dans cette perspective que nous désirons camper notre recherche, puisque le savoir expérientiel des anciens extrémistes nous apparaît comme un des socles nécessaires pour construire notre compréhension du désengagement et de l'extrémisme violent. C'est aussi ce savoir expérientiel qui est mis de l'avant dans la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement (Caplan et al., 1976; Cohen et al., 2000; Rappaport & Seidman, 2000; Riessman & Carroll, 1995). En effet, on y met de l'avant l'idée selon laquelle ce sont la capacité d'une personne à se prendre en main, ainsi que sa proximité au problème qui permettent à un individu de cerner ses propres besoins et mobiliser les ressources internes nécessaires pour faire face à une situation (Riessman & Carroll, 1995). De plus, c'est ce même savoir expérientiel qui est recherché par certains anciens extrémistes au moment de chercher de l'aide auprès de personnes ayant un vécu similaire (Scrivens et al., 2019). La subjectivité d'autres anciens extrémistes, dans ce cas, à davantage d'attrait pour la personne qui se désengage, que l'objectivité d'un professionnel. Comme nous désirons explorer les trajectoires individuelles, il nous apparaît essentiel de situer notre regard aussi proche que possible de celui de notre sujet d'étude, et de lui offrir la liberté de choisir ce qu'il souhaite aborder. L'aspect exploratoire de cette recherche nous permet en outre de laisser les participants nous guider dans ce qui est important à mentionner sur le désengagement.

Selon Koehler (2016), peu de recherches sur le désengagement de l'extrémisme sont basées sur des données empiriques. Moins de vingt publications sur le désengagement individuel sont basées sur des données empiriques occidentales (Dalgaard-Nielsen, 2013). Plus précisément, très peu ont été récoltées auprès d'anciens extrémistes de droite (à l'exception de Barrelle, 2015; Bjorgo, 2002; Scrivens et al., 2019; Sieckelinck et al., 2019; Simi et al., 2017; Windisch et al., 2017). Ceci fait écho à un constat similaire du côté de la littérature sur la désaffiliation des gangs, de beaucoup

limitée à des observations ethnographiques indirectes, des récits de seconde main ou des revues d'une littérature plus large (Pyrooz & Decker, 2011b).

Or, ce mémoire aspire à donner une voix aux anciens extrémistes, puisque nombre d'entre eux ne prendraient parole autrement que sous le couvert d'anonymat qu'offre cette recherche. Cette prise de position est centrale dans le récit de vie, car elle reconnaît aux personnes marginalisées le droit de s'exprimer et d'être pris en compte (Suárez-Ortega, 2013; Merrill et West 2009). Prendre état des récits de vie des anciens membres de groupes extrémistes de droite, c'est ainsi reconnaître qu'ils font partie de la société et que leur voix mérite d'être entendue. Plutôt que de poser des jugements de valeur sur leur engagement passé, nous souhaitons considérer les anciens extrémistes comme des « producteurs actifs du social », en ce sens où ils ne sont pas que des sujets étudiés par les chercheurs, leur expérience du désengagement nous permet de définir cette manifestation sociale marginale et encore méconnue (Bertaux, 1996; Burrick, 2010). Les anciens membres ont une compréhension inégalable des groupes extrémistes et des facteurs ayant façonné leur processus de sortie. Donner la priorité à cette « conscience subjective » et privilégier le point de vue des individus mêmes nous apparaît comme une stratégie gagnante, voire nécessaire, pour compléter les savoirs existants sur la thématique (Bjørge & Horgan, 2009; Fillieule, 2005, 2012; Mayer & Mayer, 2000).

3. Échantillonnage et profil des personnes rencontrées

3.1.Échantillon théorique

Plusieurs auteurs (Altier et al., 2014; Bjørge & Horgan, 2009; Campana & Tanner, 2014) soulignent la difficulté d'obtenir des échantillons représentatifs de membres de groupes extrémistes, ceux-ci opérant en secret et loin du regard des chercheurs. Ceci dit, des travaux antérieurs démontrent la faisabilité d'approche de petits échantillons d'anciens extrémistes (Altier et al., 2014; Scrivens et al., 2019). Nous souhaitons donc construire un échantillon d'anciens membres de groupes d'extrême droite s'étant désengagés de façon volontaire ou involontaire depuis au moins six mois au Canada. Nous visons aussi à rencontrer des personnes ayant eu un

engagement minimal de 6 mois dans un tel groupe, cette durée minimale nous permettant d'avoir un engagement qui s'inscrit dans la durée, et de consulter des personnes qui ont passé un temps suffisant dans le milieu pour témoigner d'une réelle trajectoire de sortie. Considérant la difficulté à identifier des anciens membres qui acceptent de partager leur vécu, nous avons limité nos critères de diversification au genre et à la provenance, visant une diversité dans les provinces représentées dans l'étude.

Toute personne répondant à ces critères et volontaires pour partager son vécu de façon confidentielle a été incluse dans notre échantillon, à l'exception des personnes prises responsables par le Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence (CPRMV) au moment de la recherche pour des raisons éthiques.¹³ Au moment d'élaborer l'échantillon théorique, nous comptions rencontrer une dizaine d'anciens membres et six avaient déjà confirmé leur intérêt. Nous misions sur l'effet boule de neige pour atteindre une douzaine de personnes. Or cette méthode n'a pas été nécessaire finalement, comme exposé dans l'échantillon pratique ci-dessous.

3.2.Échantillon pratique

Nous avons rencontré 13 personnes lors de 12 entrevues, un des entretiens s'étant fait en présence de deux personnes. Nous avons eu la chance de pouvoir nous entretenir avec 9 hommes et 4 femmes, cette représentation féminine étant non négligeable considérant le peu de femmes membres ou anciennement membres de groupes extrémistes de droite rencontrés dans des recherches empiriques. L'ensemble des entretiens ont eu lieu entre mai et septembre 2018, à l'exception d'une entrevue menée en novembre 2017 dans le cadre du cours Initiation aux méthodes qualitatives. Puisque cadrant dans les objectifs du présent mémoire, cette entrevue a été intégrée à l'échantillon par suite de l'autorisation préalable du Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences (CÉRAS). Six personnes furent rencontrées en personne et sept par téléphone, et les entrevues ont duré entre une heure et deux heures 30 minutes. Les entrevues ont été menées en suivant l'esprit de la grille d'entretien préparée au préalable et disponible en annexe 1, sans pour autant se limiter au cadre établi par cette structure. En effet, nous avons voulu nos rencontres

¹³ Étant à l'emploi du CPRMV depuis 2016, organisme qui prend en charge des personnes en situations diverses de radicalisation dont d'anciens membres de groupes extrémistes de droite, il apparaît important tant pour moi-même que pour mon employeur de tracer une ligne claire entre mon rôle professionnel et celui de chercheure endossé pour le présent mémoire.

du plus grand naturel possible, guidant l'interviewé avec une question de départ (« peux-tu commencer par me parler de ton engagement? », mais laissant libre cours à sa parole par la suite, le tout sur un ton très informel et personnel. Sachant que la chercheuse s'intéressait au désengagement, leur récit de vie suivant la plupart du temps la suite logique du modèle de l'arche du terrorisme « engagement – participation – désengagement » Horgan (2014). Toutes les entrevues ont été enregistrées, à l'exception d'une où fut préférée une prise de notes.

Au moment des entrevues, les personnes rencontrées étaient toutes dans des situations que l'on pourrait qualifier de stables, étant soit aux études, soit avec un travail, parfois même les deux. Une variété de profession peut être retrouvée dans notre échantillon, allant des cols bleus aux blancs, et le tiers d'entre eux avait des emplois manuels. L'ensemble des personnes rencontrées sont de citoyenneté canadienne et résidaient dans différentes provinces du pays au moment de leur engagement. Huit des anciens extrémistes participants à ce projet sont québécois, et ils étaient âgés de 13 à 47 ans au moment de leur engagement, et de 21 à 52 ans au moment des entrevues. Selon leur récit, ils ont été engagés dans divers groupes d'extrême droite, la majorité décrite comme violents par les participants, avec une minorité de cas d'engagement dans des groupes non-violents. Il est toutefois important de noter que les anciens membres de groupes violents n'ont pas nécessairement fait usage eux-mêmes de violence. Il nous est impossible de préciser les groupes dans lesquels furent impliqués les participants sans entraver la confidentialité des personnes rencontrées. À cela s'ajoute le choix de certaines personnes de s'abstenir d'identifier le groupe. Il nous est toutefois possible d'affirmer que toutes les personnes rencontrées ont appartenu à un groupe, à l'exception d'une personne que l'on qualifierait plutôt comme participant au mouvement, mais en marge d'un groupe. Selon l'information que nous avons en main, nous pouvons affirmer qu'une variété d'appartenance fut atteinte, et qu'au moins 8 groupes différents sont représentés dans notre étude. Comme déterminé dans notre échantillon théorique, nous avons rencontré des personnes ayant été impliquées pour une durée minimale de 6 mois dans le groupe, la durée autodéclarée allant de 2 à 17 ans. Les entretiens ont été menés dans la langue de prédilection des participants, l'anglais ou le français. Le tableau récapitulatif des personnes rencontrées, situé en annexe, permet de résumer les informations biographiques pouvant être partagées au lecteur.

Alors que nous avions prévu faire usage de l'effet boule de neige pour atteindre un échantillon de douze personnes, nous avons été surpris de constater la facilité d'identifier d'anciens membres par l'activation du réseau de la chercheuse. Il est possible que certains éléments propres à la chercheuse aient facilité l'accès à d'anciens membres de groupes extrémistes de droite. L'âge, le genre, ainsi que le fait d'être étudiante ont pu faciliter la prise de contact avec certains interviewés potentiels qui aurait pu être sur leurs gardes ou moins s'ouvrir auprès d'un chercheur masculin, plus âgé ou au profil plus académique. En effet, les entrevues se sont déroulées de la façon la moins formelle possible, selon les préférences de l'interviewé, tant dans le contenu que sur les modalités de la rencontre (lieu, durée, thèmes abordés, personnes présentes, etc.). Les connaissances préexistantes de la chercheuse sur l'extrémisme de droite et cette scène dans certaines villes du Québec ont aussi facilité l'activation de réseau. Nous avons limité l'échantillon à treize personnes, non par saturation des données, mais bien en raison de la capacité à traiter et analyser les données recueillies dans le seul cadre du présent mémoire.

3.3. Traitement des données

Compte tenu du caractère exploratoire de cette recherche et de la quantité de données produites à la suite de nos entrevues – un peu plus de 200 pages, notre stratégie fut de débiter l'analyse par l'identification de thèmes pour un nombre limité d'entrevues. À partir des quatre entrevues qui nous semblaient les plus riches au regard du nombre de facteurs facilitants et inhibant évoqués clairement par les sondés, nous avons recherché ces facteurs tels que décrits les travaux de Bjorgo (2002, 2005) sur le désengagement de groupes extrémistes de droite. Nous avons analysé de façon verticale chacun de ces entretiens pour en faire ressortir les facteurs et, plus largement, les propos faisant échos à la revue de littérature effectuée précédemment. Les thèmes de ces six premières entrevues ont été extraits de façon verticale, nous avons ensuite appliqué cette grille aux autres entrevues de façon horizontale, ce qui a produit une liste des éléments nommés par les anciens extrémistes comme ayant été des facilitateurs de leur désengagement. Nous avons divisé ces éléments en deux catégories, soit les ressources ayant aidé et les attitudes dont leurs proches ont fait preuve qui leur ont été utiles. Nous avons aussi regroupé les descriptifs évoqués pour décrire

les motivations de l'engagement et le processus de désengagement, mise en contexte nécessaire pour bien apprécier les différents facteurs.

La littérature sur le désengagement de l'extrémisme nous a certes été utile au moment de structurer notre analyse du matériel, mais une fois l'ensemble des ressources et attitudes catégorisées, nous avons constaté qu'ils dépassaient la systématisation disponible dans cette littérature. Certains des thèmes évoqués, notamment le désir d'être traité sans jugement, la valorisation du savoir expérientiel et l'opportunité d'aider les autres en retour nous ont mis sur la piste d'une littérature différente qui nous permettrait de mieux faire parler le matériel que nous avons devant nous. C'est le propos d'un ancien extrémiste en particulier, Andrew, qui a engendré le début de cette réflexion: « And its funny that all those years I spent judging people; it was really important to me that I'd no be judged for doing... This is kind of ironic. » C'est donc en suivant le fil rouge dessiné par le thème du non-jugement entre pairs que nous avons exploré la littérature sur les groupes de soutien de type Alcooliques Anonymes (AA). Les recherches sur ce type de groupe, et plus largement sur le rôle du soutien social ou informel nous a fourni une grille d'analyse encore plus pertinente pour les données recueillies, en ce sens où les composantes du soutien social et les comportements d'aide correspondaient à davantage d'éléments évoqués par les anciens extrémistes rencontrés. Nous avons repris l'analyse de chacune des entrevues de façon verticale en identifiant ces nouveaux thèmes.

4. Identification de biais

La recherche en sciences humaines a ceci de riche qu'elle s'intéresse à l'humain, son comportement et son interprétation du monde qui l'entoure. Notre recherche n'a ainsi pas la prétention d'identifier des vérités absolues sur le phénomène de l'extrémisme violent. Au contraire, notre approche interactionniste nous incite à « rendre compte » de la réalité des personnes que nous avons rencontrées, à partir du sens qu'ils y donnent (Becker, 1963; Bertaux, 2016; Blumer, 1969; Poupart, 2011). Ainsi, nous visons à décrire le plus justement possible une réalité, telle que rapportée par les personnes qui l'ont vécue, et ce, en exposant les biais potentiels ayant pu se glisser dans le processus.

L'approche des récits de vie permet de reconnaître la place tout comme l'influence du chercheur dans le processus bidirectionnel de collecte d'information (Merrill & West, 2009). Bien qu'encadrée, la subjectivité du chercheur est reconnue. Le présent projet de mémoire a ceci d'intéressant qu'il est mené par une personne travaillant déjà dans la thématique de l'extrémisme violent, au CPRMV. Les connaissances tant théoriques qu'empiriques de la chercheuse sont donc à nommer compte tenu de la méthodologie choisie. En effet, le fait de travailler sur la thématique de l'extrémisme violent peut teinter tant la façon de mener les entrevues que l'interprétation du matériel obtenu. Cela dit, nous postulons que cet élément constitue davantage un atout à la présente recherche qu'une limite, puisque les connaissances de la chercheuse l'ont certainement guidé au moment d'effectuer son terrain.

La participation à cette recherche s'est faite sur une base volontaire, il est donc important de noter que le désengagement de l'extrémisme est ici raconté du point de vue de personnes à l'aise, pour différentes raisons, de parler de leur passé. Il est donc possible de croire que notre collecte de données n'inclut pas la perspective d'anciens membres ne désirant pas partager leur passé, ce profil d'individus ne faisant pas partie de l'échantillon.

Au cours des entretiens, nous avons utilisé les expressions comme « désengagement », « sortie de groupe », « quitter le mouvement », pour centrer le propos des interviewés sur le désengagement et non sur la déradicalisation. Une rigueur dans la terminologie utilisée nous semblait importante afin de limiter le champ de notre collecte de données au désengagement du groupe extrémiste, ne voulant pas diriger le regard sur l'aspect « déradicalisation ». Sans grande surprise, les répondants ont répondu aux questions en intégrant des réflexions sur le processus, mécanismes et facteurs en cause dans leur changement d'idéologie. À cela s'ajoute un biais potentiel dans les réponses des personnes rencontrées, répondant parfois en faisant tantôt référence à leur désengagement, tantôt à l'ensemble de cette période de leur vie, incluant d'autres phénomènes sociaux. À titre d'exemple, certaines personnes rencontrées ont été en situation d'itinérance ou ont arrêté de consommer à la même période. Le caractère organique des expériences humaines vécues en simultanée rend donc impossible la tâche d'isoler une seule variante à analyser. Cette réalité est à prendre en compte au moment de lire les propos rapportés par les participants.

5. Limites

La présente recherche se veut exploratoire, en ce sens où elle a permis de toucher du doigt un phénomène peu étudié jusqu'à présent, en générant des données primaires de base utiles à sa compréhension. L'utilisation d'une méthodologie de récits de vie a permis d'explorer plusieurs aspects du désengagement et de laisser les participants guider la recherche dans les thématiques abordées. Les récits de vie étant des matériaux très subjectifs, ils peuvent être sujets à des omissions ou des reconstructions de la part des personnes interrogées pour différentes raisons. Nous avons décidé d'embrasser cette subjectivité, mais il nous apparaît tout de même important de nommer cette limite. Nous ne remettons pas en doute la sincérité des personnes rencontrées. Il en demeure qu'il est possible (et profondément humain) que la honte ou le désir de donner une meilleure image d'eux-mêmes ait altéré leur récit.

Le nombre de personnes rencontrées, soit treize, ne permet pas de généraliser nos constats à l'ensemble des anciens membres de groupes d'extrême droite. Cela dit, compte tenu du nombre restreint de personnes rencontrées de première main dans d'autres recherches sur l'extrême droite au Canada (Campana & Tanner, 2014; Perry & Scrivens, 2015, 2016), ce chiffre apparaît comme un gain considérable. Nous pouvons penser que les mécanismes, enjeux et facteurs mentionnés par les participants de ce projet de mémoire sont du moins en cohérence avec l'expérience de l'ensemble des personnes qui se désengagent d'un groupe extrémiste.

Malgré les limites inhérentes à la fois à notre collecte de données et à leur analyse, nous sommes persuadés que le matériel produit dans cette recherche permettra d'entrevoir de nouveaux apports à la compréhension du désengagement de l'extrémisme et, plus largement, des groupes extrémistes de droite au Canada.

Chapitre III - Présentations des résultats

**« But then again, that another guy that I met in the pub,
he would have had to like not have been there.
How do I ever get out of that moment that happened that day? I Don't. »**
Matt

Dans ce chapitre, nous présenterons les résultats des entrevues avec les anciens membres de groupes extrémistes de droite rencontrés dans le cadre de cette étude. Rappelons que l'intention de notre démarche est de comprendre les trajectoires de désengagement d'individus hors de groupes extrémistes de droite et mettre en lumière leur point de vue sur ce vécu.

Dans la poursuite de cet objectif et en cohérence avec l'approche de récit de vie privilégiée, il a été demandé aux personnes rencontrées de débiter l'entrevue avec une mise en contexte de leur engagement. Nous avons ensuite dirigé la discussion autour des facteurs ayant façonné leur processus de sortie. Bien que largement idiosyncrasiques, les trajectoires de sorties sont parsemées de points de convergence que nous présenterons par thématiques.

Afin de fournir le contexte suffisant à la lecture des résultats et représenter le plus fidèlement possible la façon dont les sondés ont rapporté leur vécu, nous débiterons en résumant les raisons motivant leur engagement initial dans l'extrémisme de droite. Cette sous-section permettra aussi de jeter les bases nécessaires à la création de liens entre engagement dans l'extrémisme et trajectoire de sortie, une pratique de plus en plus présente dans la littérature sur le désengagement qui tend à comprendre la sortie de groupe dans une temporalité qui dépasse la seule période de désengagement (Bjørge & Horgan, 2009; Sieckelinck et al., 2019).

Nous présenterons ensuite les grands thèmes issus de notre analyse des entretiens, soit la description du processus, les acteurs en cause dans la trajectoire de sortie, les ressources et les attitudes favorisant le désengagement. Nous terminerons en survolant quelques éléments de réflexion sur la prévention, un thème qui s'est imposé de lui-même dans les entrevues et qui, bien que dépassant la thématique du désengagement, ne peut être laissé sous silence.

Les propos relatés dans cette section sont présentés au masculin et certains extraits ont été légèrement modifiés afin d'assurer la confidentialité des participants. Les citations ont été sélectionnées dans l'objectif de représenter au mieux l'ensemble des témoignages et assurer une diversité de parole.

1. Être membre d'un groupe extrémiste de droite

Au moment d'explorer les parcours de désengagement des anciens membres de groupes extrémistes de droite, il a été demandé aux participants de partager quelques éléments sommaires de compréhension quant à leur engagement, afin de nous permettre une analyse contextuelle liant la trajectoire au réseau d'appartenance de la personne (Fillieule 2005, 2012; Hogan, 2009). Ceux-ci ont notamment évoqué les raisons ayant motivé leur engagement initial dans le groupe. Pour la plupart, ces raisons sont multiples et le processus, multifactoriel, comme le résume les propos de Bob : « C'est comme un cocktail Molotov de différents facteurs, d'individus qui sont tous à des endroits différents dans leur vie, tous avec des problèmes psychologiques différents dans leur vie et des besoins, des situations. Parce que c'est une tempête parfaite. » Parmi les motifs évoqués le plus souvent se trouvent les problèmes familiaux, un désir d'arrêter de consommer de la drogue, la recherche d'un sentiment d'appartenance et un besoin de sécurité.

Une très grande partie des répondants (n =7) ont mentionné des problèmes familiaux à l'enfance et à l'adolescence. Bien qu'ils ne citent pas toujours leurs dynamiques familiales problématiques comme étant des causes directes dans leur engagement, ils apparaissent comme centraux dans le contexte ayant mené à l'entrée dans un groupe extrémiste, tel qu'illustré dans cette citation de Keven : « Pis moi j'ai été quelqu'un que j'ai pas de famille, pis quand j'étais jeune, mon père me traitait d'esti de varlope. Ma mère aurait aimé ça que je sois un gay, un criss de folle. En tout cas, c'est spécial ma famille. J'ai quitté ma famille à 12 ans. Ma mère m'a mis dehors avec deux chars de police, pis mon instruction je l'ai fait pas mal moi-même, pis dans la rue. Fallait que je vole pour survivre. »

Parmi les participants ayant évoqué des problèmes familiaux, deux évoquent la consommation de drogue comme point de départ à leur engagement, soit Dylan et Xavier. Pour ceux-ci, ces situations sont des terreaux fertiles pour leur intégration à un groupe néonazis, comme dans le

témoignage de Dylan, où la nécessité d'arrêter de consommer le motive à intégrer un groupe extrémiste de droite dans lequel l'idéologie promue lui donne le cadre nécessaire pour demeurer sobre :

« J'ai trainé jusqu'à ce que je fasse quasi une overdose. [...] Pis quand je suis revenu à moi, je me suis dit : il faut que j'arrête, faut que j'arrête de consommer. Pis j'ai commencé à me tasser de quelques chums, pis j'en avais d'autres, justement, qui se tenaient dans des groupes un p'tit peu plus trash 'd'extrême droite', comme tu dis, mais eux autres, ils ont une politique stricte d'antidrogue. J'avais besoin de m'encadrer, de m'entourer de gens qui prennent pas de dope. Faque j'ai commencé à me tenir avec des skins pis avec des NS [national socialistes] au boutte qui disaient (prend une grosse voix idiote) : 'Du pot, c'est pour les nègres, pis la dope, c'est pour les autres. Toi, tu peux boire, tu peux fumer des clopes. Ça, c'est de l'homme, pis un homme, c'est blanc, ça pisse deboutte, pis ça prend pas de dope. Pis, viens-t-en, on va te montrer.' »

La recherche d'un sentiment d'appartenance avec un groupe est une autre raison majeure incitant les participants à rejoindre un groupe extrémiste de droite. Ce besoin fondamental peut être instrumentalisé par des recruteurs auprès de personnes qui vivent des difficultés, comme nous raconte Dylan :

« Parce que j'avais besoin d'être fort. J'avais besoin d'être accepté. Pis j'avais besoin pour une fois dans ma vie de pas me faire mettre dehors de quelque chose qui était important pour moi. Tsé, j'ai... passé ma vie à me faire crisser dehors des places qui étaient le plus importantes pour moi. Le meilleur exemple que je peux te donner: je me suis fait mettre dehors de l'école. Pis pour moi c'était la place, c'était la seule place où est-ce que j'avais le droit d'être bien. [...] De toutes les années que je me suis tenu avec ces gars-là, il n'y a pas une criss de fois où est-ce que je me suis senti mis à part. Pas une fois. Pas une fois. T'avais besoin de quoi que ce soit, y'avais quelqu'un qui était là pour toi. »

Ce besoin est partagé par la moitié des personnes interviewées. L'envie d'appartenir à un groupe peut aussi être nourri par d'autres motifs, par exemple le besoin de sécurité. Ce fut le cas pour Bob qui s'est affilié à un groupe à l'adolescence, car victime d'intimidation :

« Bin moi, c'est parce que j'étais intimidé toute ma vie quand j'étais jeune, depuis le primaire.

[...]

Rendu à l'école secondaire, début de l'école secondaire, j'avais peur, parce que les mêmes personnes m'attendaient. Et à moment, j'ai décidé de m'associer à un gang. [...] J'avais besoin de me défendre, parce que j'étais pas capable de le faire moi-même. J'aimais le punk rock, pis il y avait des skinheads. C'était bin plus effrayant d'avoir la tête rasée que d'avoir un mohawk vert.

Un mohawk vert, on se moque de toi, pis on t'écœure. Un crâne rasé, tu as l'air un peu plus dangereux. »

2. Le désengagement : un processus à la croisée entre cheminement personnel et social

La littérature sur l'extrémisme est unanime sur le caractère graduel et évolutif du désengagement (Bjørge & Horgan, 2009; Ebaugh, 1988; Fillieule, 2005; S. Becker, 2006). Bien qu'il puisse être le fruit d'une décision spontanée, sortir d'un groupe extrémiste de droite est un processus qui s'étale dans le temps. L'ensemble des personnes sondées dans cette étude décrivent le fait de quitter leur groupe d'appartenance comme un processus graduel, comme l'expose Oliver en affirmant qu'il s'agit du travail d'une vie: « I'm understanding now that I'm older that it's really like a life-long journey. It's not something that never fully ends. You're always educating yourself and always learning throughout life. »

Il est intéressant de noter que des treize personnes rencontrées, onze se sont désengagées de façon volontaire. En effet, Keven et Simon ont tous deux été contraints de quitter leur groupe d'appartenance en raison d'une arrestation. Keven fut incarcéré, ce qui a mis un terme abrupt et complet à sa participation, alors que Simon s'est vu imposer des conditions qui l'ont fait réduire graduellement son engagement. Ce dernier décrit son désengagement comme une suite d'étapes enclenchée par son arrestation :

« J'ai tendance à dire que ça s'est fait en quelques étapes. Je suis pas sur si on peut dire trois ou quatre. La première étape, ça a été peu après mon arrestation en fait. [...] Ça n'a pas été en tant que tel un désengagement de tout le mouvement, mais ça a été une première étape vers un recul un peu plus vers les lignes arrières, si on veut, c'est-à-dire que je participais encore à beaucoup d'événements, je prenais parole, j'allais à tous les shows, toutes les conférences et tout, pis j'organisais encore quelques trucs. Mais à ce moment-là, j'ai comme, j'ai cessé de voir ma situation comme celle d'un organisateur, plutôt comme celle d'un participant et je pense que ça été comme une première étape. »

Un autre élément central dans les récits des personnes rencontrées est l'asynchronicité des processus de désengagement et de déradicalisation qui se vivent sur des temporalités interreliées, mais bien souvent distinctes. Bien que désengagé du groupe d'extrême droite dans lequel il était impliqué, Bob dit avoir eu, malgré lui, des pensées racistes par la suite pendant des années : « Ça m'a pris des années après ça pour déprogrammer le côté raciste. Parce que j'avais jamais cru au racisme, mais j'avais été programmé pour voir les choses différemment. Et je le savais, je m'inquiétais plus quand qu'il y avait des noirs ou quelque chose, mais j'avais aucune justification. » À l'inverse, la déradicalisation d'une personne peut la pousser à vouloir quitter le groupe, sans

pour autant que ce soit possible de le faire pour différentes raisons. Andrew, par exemple, est resté un certain temps dans le groupe même s'il n'adhérait plus à l'idéologie, car il dit ne pas avoir d'alternative, une situation aussi évoquée par Jack, Alex, Oliver, Keven et Stéphane :

« You see, the thing is my mind started to change but I stayed in the group. These were all my friends, this was all I knew. I didn't know how to get out, even though my mind has changed. I really stopped doing things for the group, I just kept on explaining 'oh you know, working all the time, I can't really do this'. But to tell you the truth, my heart wasn't in it. I just didn't believe the same things that I used to believe. I just kept on stepping back, stepping back, trying to think of a way 'how am I gonna get out of this?' »

Parfois, effectuer son désengagement progressivement permet de se retirer du groupe avec moins de heurts, une stratégie mobilisée notamment par Dylan, Alex, Oliver, Andrew et Matt. Ce dernier nous explique comment il a commencé à promouvoir sciemment des façons de faire qui ne plairaient pas aux autres membres afin d'être mis à l'écart du rôle central qu'il jouait dans l'organisation :

« So, basically, I knew I was done with it, like they're had to be some way out. It wasn't as simple as that. [...] I was 'highly involved' so it became rather challenging. I figured like recruiting new people and letting them make their own group. [...] I started talking about like no crime, like just to start, insert stuff that, you know, I know they wouldn't like, and it could maybe give me a better role out. »

2.1. Pourquoi quitter? Les motifs du désengagement

La désillusion face à l'idéologie promue dans le groupe extrémiste est apparue dans près de la totalité des entretiens effectués, ce qui est consistant avec la littérature (Altier et al., 2014; Barrelle, 2015; Bjørgo, 2011; Dalgaard-Nielsen, 2013; Horgan et al., 2017a; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). L'idéologie peut avoir une place secondaire, voire quasi inexistante dans le fait de rejoindre un groupe extrémiste de droite. Différentes circonstances viennent ébranler les convictions des anciens membres envers la doctrine mise de l'avant par l'organisation, tel que résume Jack : « In most our stories and the narratives that we were thought in this movement just start not make sense, like things start to not add up. And for me, I found there was a lot of hypocrisy in the movement. » Il continue en donnant un exemple concret où le message officiel du groupe ne reflétait pas la réalité :

« What happened is that he started doing collections from bikers, went to this guy's house. The homeowner defended himself and this friend of mine got stabbed to death. So essentially, he walked into the death trap himself. However, a lot of member in our group were saying that it was a direct attack on our people - our people meaning white supremacist - because of his affiliation and what not. But if you actually read all the news stories, that's entirely untrue. So, it's started to feel like all the narratives of us being victims were just not true. »

Plusieurs des personnes interviewées avouent n'avoir eu à l'époque qu'une compréhension superficielle de l'idéologie. Andrew explique comment son désir de trouver de meilleurs arguments pour défendre le mouvement et faire du recrutement l'a amené à déboulonner de fausses croyances :

« I started reading. My friends would, they laughed at me because I was reading books, Martin Luther king and Malcom X, and I was buying all these books that told the other side of the story and the skinheads were like 'What the fuck are you buying that stuff for?' You gotta know right? The more I learned and the more I read, and the more I looked into the history of peoples and the history of politics. All of this stuff I have been hearing from so long from my friends and family, my friends I considered family. It wasn't all 100% accurate. »

Lorsqu'ils décrivent leur trajectoire de sortie, plusieurs des personnes rencontrées parlent d'une certaine prise de conscience, d'un événement charnière qui a enclenché le processus de réflexion. Cette prise de conscience peut être engendrée par une variété de situations propres à l'individu, soulignant une fois de plus le caractère hautement idiosyncrasique du désengagement de l'extrémisme. Oliver parle d'un moment où il a réalisé qu'il ne voulait plus faire partie de son groupe :

« Looking around the room and looking at this crazy group of people that we had for this party, like there was everything from hardcore, really dangerous skinheads to strippers to grandparents and university students, like it was in some ways extraordinarily diverse group of people, but we were all just there because of who we hated. We had nothing else in common! And I had this moment of thinking: the only reason we're here is because of who we hate. And I had just this flash in my mind: I don't want my life to be about that. I don't want my life to be that and I just realised I had to get out. »

Pour Dylan, cette prise de conscience fut déclenchée par une conversation avec son père :

Je me rends compte, j'me dis criss, tu as haï ce que t'es. Profondément, t'as profondément détesté tout ce que tu es. Pis il y a une journée. LA journée qui a vraiment, où est-ce que moi je me suis remis en question. Tu te remets en perspective, il y plein de choses qui arrivent, mais il y tout le temps UNE affaire qui varge la. Moi, c'est mon père. J'étais assis avec mon père pis je ne comprenais pas. Je disais : 'ah tabarnak, les nègres sont en train de voler nos jobs, les nègres sont en train de [...]. Là, mon père m'a regardé, tsé Dylan, il n'y a pas de sexe pis pas de couleur pour

être un imbécile. Pis rappelle-toi toujours que peu importe qui que tu vas poignarder, il va toujours saigner rouge. Faque, j'ai compris deux, trois affaires là. »

Pour Bob, l'élément déclencheur est lorsqu'il se fait attaquer par plusieurs membres de son groupe, à la suite d'une bataille où il n'avait pas voulu prendre position et se battre :

« Je suis retourné à la maison, à l'hôpital. Côtes de fêlées, tsé commotion cérébrale, des affaires comme ça. Pis c'était ça. C'était comme genre j'ai mangé une volée, j'me suis quasiment fait tuer parce que je voulais pas prendre de côté, parce que c'était injuste. Donc c'est un peu comme American History X. Un moment de réalisation dans la prison, quand il se rend compte pis il se fait violer. Faque c'était un petit peu ça, c'était... J'ai été violé par des gens que je faisais confiance et c'était ça. C'était mon *claquement de doigts* . »

D'autres personnes parlent d'un décalage entre les valeurs promues par le groupe et les actions des membres. Les valeurs d'entraide et de solidarité sont très importantes au sein des groupes d'extrême droite, où cet idéal est largement utilisé pour motiver les membres à rester fidèles à l'organisation. Cela dit, l'expérience de certaines personnes sondées est tout autre, comme l'expliquent Keven et Stéphane :

« Keven : Moi, je croyais que ça [le mouvement] aiderait les gens à se sortir de la misère.

Stéphane : Des amis qui s'entraident.

Keven : Moi, c'est ça que je pensais. Pis moi, c'est quand j'ai fait des vols à main armée tout ça, bin moi j'ai aidé le monde comme que j'aurais aimé qu'on m'aide. Pis dans le fond, cet esti de monde-là, quand j'étais en dedans, il n'y a pas personne qui m'a écrit une lettre ou de quoi. »

Dylan, qui avait rejoint le groupe pour arrêter de consommer, constate une incohérence entre le discours et les actions de ses amis, puisque ceux-ci vendent et consomment de la drogue :

« Pis moi j'ai arrêté de me tenir avec ces gens-là parce que criss, au sein d'un équipe qui se disait antidroque, ils sniffaient. Faque moi, ça, ça a complètement clashé. Ça a dit non, tu peux pas me prôner un idéal de droite aussi grandiose que ça, que l'homme blanc devrait nah, que... [...] J'me suis rendu compte, bon là, je suis dans une gang qui prône le 'ne-consommez-pas', qui disent que la dope c'est de la marde, qui m'ont aidé à pas en reprendre, mais que là, ils en prennent. Ils en vendent. Faudrait que je sois d'accord avec le fait que 'ouais nous on est pas pareils pis on peut faire ce qu'on veut parce qu'on est supérieurs'? Non, non, ça marche pas là. Ça ne fonctionne plus. »

Alors que la majorité des personnes rencontrées mentionnent qu'une prise de conscience en lien avec l'idéologie est à l'origine de leur désengagement, d'autres, moins nombreux, évoquent plutôt qu'un changement de perspective sur les moyens d'action mis de l'avant par le groupe a motivé leur retrait. Dylan fait mention d'autres anciens membres qui, sans pour autant s'être déradicalisés,

ne se mobilisent plus au sein d'un groupement : « Aujourd'hui, je te dirais, 95% des gens avec qui que je prônais ne sont plus là-dedans. Pas qui sont plus racistes, mais sont moins grand-gueules. Ils ont compris que... tu changes pas le monde à crier des niaiseries. Pis ce que le monde retient dans leur tête quand tu dis 'va chier' c'est pas 'va', mais c'est 'chier'. » Steeve confie qu'il a lui-même arrêté ses activités au sein d'une organisation, non pas par manque de conviction, mais, car le groupe n'était pas le véhicule idéal pour en faire la promotion :

« Mais moi, j'ai quitté, parce que je me suis aperçu... [...] j'ai réalisé qu'il fallait militer en tant que simple citoyen, pis éventuellement monter en politique pour vraiment changer les choses. Donc, ça a été la raison majeure et principale de mon départ. [...] C'est dans tous les groupes qu'il y a au Québec, il y a toujours ce que j'appelle du crossage de mouche. Le monde s'attarde à des niaiseries au lieu de se concentrer sur la cause, comme on aime dire. C'est vraiment tannant, toujours rappeler aux gens pourquoi on milite, pourquoi ci pis ça, pis les chicanes, c'était toujours de même. Ça, j'étais tanné de ça. »

2.2. Un cheminement parfois souffrant, parfois sans histoire

La très grande majorité des sondés utilisent un vocabulaire négatif pour décrire leur processus de sortie de groupe extrémiste de droite, parlant d'un processus solitaire, anxieux et douloureux. Plusieurs éléments semblent être à l'origine de cette souffrance, comme l'illustre le récit de Simon, lorsqu'il nous parle de la période suivant son retrait obligé du groupe :

« La souffrance était causée par tout ce qui existait, y'avais rien qui était... Y'avais rien qui était positif. Mes amis qui restaient auprès de moi, ça me faisait mal d'être avec eux, parce que je savais qu'ils n'étaient pas d'accord avec moi. Les choses qui se passaient dans mon environnement ou dans l'actualité venaient challenger ma vision d'un monde idéal, pis ça me faisait souffrir. J'avais pas accès à internet, j'avais pas d'exutoire [...] J'avais l'impression d'avoir aucun avenir, pis ça c'est une pensée qui me revenait vraiment, vraiment, vraiment comme sur une base quotidienne, ou même sur une base horaire. [...] Le monde était dont bin contre moi, pis toute, tout me faisait comme vraiment souffrir. J'étais une boule de souffrance, j'étais que souffrance. »

Certains sondés parlent du vide causé par le changement de milieu comme générateur de grands questionnements identitaires. En effet, complètement pris en charge au niveau idéologique et identitaire, le membre se retrouve sans repère lorsqu'il quitte le cocon du groupe et doit apprendre à se définir par lui-même, ce qui constitue un défi de taille pour plusieurs, comme l'expose Alex :

« I went from nobody to somebody, from powerless to powerful. And then suddenly it's all gone. And on one hand, it was good, because I could breath, and I could be me! But the problem was: who the fuck am I? And this was this whole gap inside me, where the ideology had filled all that. [...] A lot of people leaving cults or hate groups or any kind of a group where they tell you how to think is: when that's gone you have to fill it with something. »

A contrario des récits de vie difficiles se trouvent quelques exceptions comme les histoires de Steeve, Philippe et Stéphane pour qui ce changement de vie semble s'être fait avec davantage de facilité. Steeve parle de son désengagement comme d'une libération : « Non, ça pas été dur pour moi de quitter. Ça été une libération rendu là. », alors que Stéphane indique que cette période a bien été pour lui : « Honnêtement, ça crissement tout le temps, tout le temps juste toute bin été. J'me suis sorti de là par moi-même. » Pour sa part, le désengagement de Philippe semble avoir été un non-événement, fort probablement en raison de son très faible niveau d'implication dans le groupe.

Finalemnt, nombreuses sont les personnes sondées qui mentionnent d'autres anciens membres de groupe extrémiste n'ayant pas réussi à se sortir de ce type de milieu. Ce sont Bob, Matt, Dylan et Jack qui évoquent d'anciens « frères d'armes » ou des connaissances qui, à leur dire, ont eu moins de chance qu'eux et sont décédées en raison de leur engagement. Considérant la nature violente de certains groupes extrémistes de droite, il n'est pas étonnant de constater que la mort peut faire partie de la réalité des adhérents à ce type de mouvement. Jack nous parle du décès d'un de ses amis et co-membre de groupe, événement qui fut un des éléments déclencheur de sa propre sortie de groupe : « When I was 22, another member who was involved in all of this. [...] He was stabbed to death from all the crap that he was into. It was directly linked to the movement. » Bien que la violence puisse parvenir d'autres personnes, elle peut aussi être autodirigée et devenir une façon de mettre fin à un style de vie qui ne semble plus convenir. Matt nous parle d'un homme qu'il connaissait et qui s'est suicidé, ne sachant pas comment trouver un chemin hors du groupe.

« This guy I knew he... I could tell he wanted to leave. He was into drugs a bit too, right. And I soon as I moved out to [city], my friend calls me and then goes: 'yes you know, so and so, he jumped off a building.' And I'm like... When I started thinking about how people leave, I'm like.. Well that's a drastic way to... [...] It's too overwhelming so they just cancel themselves up the whole thing. »

Les récits des anciens extrémistes nous permettent donc de constater le caractère processuel du désengagement, souvent enclenché par une désillusion envers l'idéologie du groupe ou encore une

prise de conscience personnelle. Ce processus multifactoriel et idiosyncrasique est majoritairement vécu de façon douloureuse pour la personne qui se désengage, quoique quelques témoignages nous démontrent qu'il peut aussi se vivre de façon plutôt positive.

3. Le soutien social dans le processus de désengagement

3.1. Le désengagement comme responsabilité personnelle

Bien que les personnes rencontrées évoquent divers acteurs – surtout les proches – comme centraux dans leur trajectoire de désengagement, ils sont nombreux à indiquer que le processus de sortie de groupe est tout d'abord une expérience personnelle, dont la seule responsabilité revient au premier concerné. En effet, la très grande majorité des répondants parlent d'un parcours individuel, où le soutien de personnes extérieures aide, mais ne peut remplacer un cheminement personnel, comme l'affirme Philippe : « C'est préférable que les gens le fassent par eux-mêmes. Tu ne peux pas sortir les gens de cette idéologie-là du jour au lendemain. » Lorsque questionné sur le soutien qui aurait pu lui être octroyé lors de son désengagement, Dylan parle lui aussi d'un processus individuel, malgré la mention de proches l'ayant soutenu :

« Je te dirais c'est moi qui l'ai fait pour moi ça. J'ai pas eu besoin de monde autour de moi pour me féliciter. [...] Je souhaite de tout cœur que ceux qui veulent se sortir de là, s'en sortent, mais souhaiter que quelqu'un prenne une prise de conscience ça serait égoïste de ma part. Ça serait de sous-estimer leur intelligence. Ma mère m'a toujours dit : 'penses jamais à part à la place des autres.' »

Oliver ajoute que l'aide extérieur ne peut épargner la personne qui ne peut pas échapper aux émotions vécues lors du processus : « What I had to do ... nobody could do this experience for me. I had to do it myself obviously. So, it's not like they could take away what I was feeling and what I was going through. »

Bien que motivé par une décision personnelle, sortir d'un groupe extrémiste violent est largement décrit comme un processus social par les personnes sondées. Lorsqu'interrogés sur leur trajectoire de sortie, la très grande majorité des personnes rencontrées soulignent le rôle, voire l'importance de certains acteurs sociaux dans ce cheminement comme l'affirme Jack : « Because I kind of know

that disengaging, like, that one was mostly my responsibility, but I also know that I couldn't have done that without support. »

Dans cette section, nous explorerons donc les différentes facettes du soutien social en fonction des acteurs qui apparaissent dans les trajectoires de sortie des anciens membres de groupes extrémistes. Nous ferons tout d'abord un état des lieux sur l'aide fournie aux personnes rencontrées de par des acteurs formels, tels des organismes communautaires et les services policiers, puis mettrons en lumière le soutien informel provenant des proches.

3.2. Le soutien d'acteurs formels dans le désengagement: une aide limitée

Parmi les ressources pouvant soutenir un individu pendant le processus de désengagement d'un groupe extrémiste se trouvent tout d'abord les acteurs formels. Lors des entretiens, aucune personne rencontrée n'a affirmé avoir eu recours à une aide spécialisée en extrémisme violent. Ceci peut s'expliquer notamment par notre méthodologie qui excluait explicitement les personnes prises responsables par le CPRMV au moment de la recherche et que ce type de ressources spécialisées n'existent que depuis 2015 au Canada.

Ce manque de soutien formel semble susciter un sentiment d'insécurité chez certains sondés qui doivent faire face seuls aux risques sécuritaires associés à leur processus de sortie, comme le nomme Oliver :

« Of course, I really had no idea how to do that. This was way before anything like Exit Canada or Exit USA or the groups you're involved. There was nothing. There were no blueprints, nothing on how to do this. It was very frightening, even just to be in that room and think I want to get out, because I felt like, if anyone in the room had an incline of what I was thinking, my safety could be in jeopardy. »

Devant ce manque de ressources spécialisées, certains sondés indiquent avoir cherché de l'aide, soit du côté des services policiers, ou encore auprès d'une ressource communautaire. Alex et Andrew indiquent avoir contacté les services policiers pour obtenir du soutien, malgré leur réticence initiale. Aucun des deux n'a obtenu l'aide souhaitée, comme l'illustrent les propos d'Andrew :

« Its basically they're forcing me to prove myself before they'll accept and that's just the wrong approach from somebody without any outstanding criminal charges, without any sort of sneaky motivation being had. I just decided I've been wrong; I need to change my life and I've still been met with suspicion from the police force and the gang force that had been here. [...] That's the police, they're supposed to support me. I'm leaving and all they did is look at me with suspicion and that's not serving and protecting. They were actually making people's exit more difficult than it needs to be. [...] »

Stéphane relate une occasion où il a tenté sans succès de faire appel à une ressource communautaire pour demander de l'aide. Il nous raconte sa tentative échouée de trouver une ressource qui lui permettra de sortir du milieu et délaissier sa vie d'itinérance. Bien qu'anecdotique, cet événement constitue une opportunité manquée pour Stéphane qui, selon lui, aurait pu quitter le milieu à ce moment :

« 14-15 ans. J'ai décidé de, j'ai toute décidé de laisser ça là. J'ai été à la cabine téléphonique parler avec une intervenante qui parlait avec moi. La ligne s'est coupée. J'avais juste 50 cents en change. J'avais le goût de parler à quelqu'un là. J'avais pas le goût de retourner squeegee pour réussir à rappeler à cette place-là, faque j'ai décidé de trouver le numéro de Tel-Jeune. Tsé, moi, j'étais un blagueur. Moi, je blague même quand ça va pas. Je parle avec la fille : 'Bin écoute, je m'appelle Stéphane, j'ai 16 ans, je reste dans le parc pis je sers à quoi? Je veux juste que quelqu'un me réponde, comprends-tu? Faque elle dit 'là, t'as-tu le goût de vivre?' . Moi j'ai tout le temps le goût de vivre, faque quand tu me dis ça, je suis sarcastique, faque j'ai dit 'oui, autant que mourir tsé'. La fille a dit 't'es tu armé?'. Je me penche les yeux, je te jure, il y a un couteau en plastique de restaurant. Je dis 'non, mais je pourrais l'être.' Je continue à lui parler avec elle, il y a des ambulances qui virent le coin en malade avec la police. Ils m'obligent à embarquer dans le coffre, pis ils m'amènent à Pinel. Il y a pas de problème, je souris encore. J'embarque dans l'ambulance, on va y aller, il y a pas de problème. Ils m'amènent là, j'arrive là-bas. Le docteur me dit 'qu'est-ce que tu veux' . Faque j'ai dit : 'Je m'appelle Stéphane, j'ai 16 ans, je reste dans le parc Viger pis je sers à quoi? Moi c'est juste ça j'ai demandé à la fille pis on m'a emmené ici. Tsé t'es la relève de la société pis bla bla bla pis des grosses phrases que grosso modo je comprenais même pas à cet âge-là. Pis ils m'ont renvoyé dans le parc Viger. »

3.3. Les relations sociales dans le désengagement : le rôle des proches

En l'absence de soutien formel spécialisé ou adéquat, les anciens extrémistes se tournent plutôt vers leurs proches afin d'être épaulés dans la période de désengagement, comme nous raconte

Matt : « But you have to have that, because there was no formal like the Centre¹⁴, there's no formal thing that I went to. There has to be somebody who's interested in changing, like in that change, or sees that there's change. » En effet, dans les récits de désengagement des sondés, la famille, les amis et la conjointe sont nommés comme les personnes ayant apporté un soutien lors de cette période de transition. La famille est le soutien social qui est le plus évoqué, étant citée par plus de la moitié des personnes. En effet, que ce soit au moment de raconter l'histoire de leur désengagement de façon spontanée ou au moment d'être questionné sur ce qui les a aidés dans ce processus, huit personnes indiquent que le soutien de leur famille leur fut bénéfique, tel qu'illustré dans ce témoignage de Jack :

« A big thing I gotta say is my family. Because of my involvement at first I became homeless, like my family was really opposed to what I got into. They gave me the chance to come home and we would talk openly about everything and they could see that I actually wanted to change. So, I finally got their support. And that was important to me, because I think what ultimately what led me into the movement was, I felt disenfranchised at home. »

Au moment de parler de famille, les sondés réfèrent quasi majoritairement à leurs parents, à l'exception de Andrew qui, n'ayant pas de lien avec sa famille outre son frère, souligne plutôt le rôle de ce dernier. L'importance pour Andrew du soutien inconditionnel de son frère au moment de son désengagement est mise en exergue dans cette citation : « I'm not very close to my family except from my brother. [...] It's my brother, we didn't have much of a family, so we raised each other, right. It doesn't matter what one of us do, the other will support him, like be there for him. » L'importance pour Andrew du soutien inconditionnel de son frère, même au moment de son désengagement est mise en exergue dans cette citation,

Pour les personnes ayant évoqué la famille comme élément facilitant dans leur processus de sortie de groupe, quatre d'entre eux font référence à une attitude d'acceptation et de non-jugement de la part de leurs parents comme des éléments positifs dans cette période de leur vie. Nous y reviendrons dans la section réservée aux attitudes facilitant le désengagement.

Les amis sont aussi d'autres acteurs sociaux d'importance dans les trajectoires de désengagement. Ces moments charnières sont décrits comme étant d'une grande solitude autant dans la littérature, conceptualisés comme des facteurs inhibant, que dans plusieurs trajectoires de cette recherche (Bjorgo, 2002; Demant et al., 2008). En effet, quitter le groupe veut bien souvent dire rompre tous

¹⁴ En faisant référence au Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence (CPRMV)

liens avec les membres, ce qui constitue parfois l'ensemble du cercle social de la personne. Devoir se faire de nouveaux amis hors du milieu extrémiste devient alors un défi, comme l'évoque Matt : « Really, it's been challenging, people know, like they find out, they have like Google, so they look 'ohhhh! This can't be '. [...] It's very hard to make regular friends. I guess, people they don't trust you. » Malgré les défis que comportent les relations amicales dans le désengagement, le soutien d'amis demeure un élément positif évoqué dans six trajectoires. Plus particulièrement, le fait de se rapprocher ou reprendre contact avec des amis hors du mouvement permet aux personnes se désengageant de faciliter le retrait du groupe. Jack raconte comment reconnecter avec ses amis du secondaire l'a aidé : « And then I started reconnecting with some friends of mine, from high school and that were never involved ever in the white supremacy in the first place. So, we go out for lunch or coffee and what have you and it was just hanging out right? But inside, it was actually quite helpful. »

Bien que désengagés ou en processus de désengagement, tant Andrew, Xavier et Simon indiquent que de garder des liens d'amitié avec certains des membres du groupe leur ont offert un certain réconfort dans cette période, comme en témoigne Simon :

« Je pense aussi que j'ai été chanceux sur le fait que les deux personnes de qui j'étais les plus proches, au moment où j'ai eu comme entamé mon désengagement, c'est des personnes qui étaient assez critiques du mouvement skinhead et du milieu en général, même s'ils en faisaient partie. C'est des personnes qui avaient, par exemple, beaucoup de réserve sur le mode de vie skinhead, sur la façon dont les choses s'articulaient. [...] Ils m'ont permis, de rester amis avec des gens qui partageaient mes idées, tout en me désengageant du gros du mouvement. Faque ça aurait pu être un obstacle, si j'avais eu personne près de moi quand je l'ai fait, parce que j'aurais pas trouvé satisfaction comme interlocuteur, mettons dans mon cercle social non politique pour m'exprimer sur ces sujets-là. C'est quelque chose que tous les radicaux ont besoin de faire. Faque le fait d'avoir gardé ces deux personnes-là proche de moi pendant que je me désengageais, d'une certaine façon, ça m'a permis de me désengager, même si je gardais le contact avec des personnes assez radicales. C'est paradoxal, mais ça a été assez important pour moi. »

En plus des relations familiales et amicales, les relations amoureuses sont aussi des points d'ancrage important pour les personnes qui se désengagent. Ce sont six des anciens extrémistes qui évoquent leur conjointe comme élément de soutien au moment de cette période. Aux dires des sondés, ces dernières, hors du mouvement, permettent de remettre l'idéologie en perspective. Matt évoque comment sa copine, en relation avec lui pendant son engagement, lui a permis de remettre en question l'idéologie ce qui l'amène éventuellement à délaisser le groupe : « Because we would

work around multiculturalism so, maybe she just didn't believe it, that there's no way I could be that person which turns out it's true, but it takes a long time, you know. She always says: 'you know, you owe me', because it's a long time, working on this. It's just been a long time getting me out of it. » Pour Simon, c'est l'absence d'intérêt de sa copine pour son engagement qui le mène à s'éloigner de ce milieu : « Pis là, quand j'ai commencé encore plus à me tenir avec ma blonde, ça me tentait pas mal moins de faire mon skin, parce qu'elle est pas tellement politisée. [...] Ça faisait encore moins de place pour le politique dans ma vie, parce que ça l'intéressait pas plus qu'avant. » Victime d'une campagne de salissage suite à sa sortie de groupe, Xavier indique que sa conjointe de l'époque, minorité visible, lui a permis de mettre en perspective ses comportements avec les critiques qui lui étaient adressés et d'en apprendre sur la perspective des personnes racisées :

« C'est quelqu'un qui m'a beaucoup, beaucoup aidé, dans le sens où c'est facile de dire que je ne suis pas raciste ou je suis tolérant ou nanana. Mais ça, c'est ton point de vue personnel. Je veux dire, à ce moment-là, moi j'allais voir ma copine, pis j'étais comme 'Est-ce que c'est vrai que ça dérange? Est-ce que toi, ça te dérange personnellement? Comment est-ce que tes amis le voient? Est-ce que je peux faire ci?' Ça m'a permis d'apprendre beaucoup de choses sur la manière dont les immigrants voyaient certaines choses aussi. Ça m'a toujours permis d'essayer d'aller voir comment les personnes visées se sentaient vraiment par rapport à ça. »

Le soutien informel apparaît donc central dans le désengagement des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche. Bien que des ressources formelles, voire spécialisées auraient été souhaitables selon les anciens extrémistes rencontrés, ce sont surtout les proches qui offrent le soutien nécessaire lors de la période de transition hors du groupe. La famille, plus particulièrement les parents, ainsi que les conjointes sont les personnes centrales dans les trajectoires de sortie. La prochaine section qualifiera le soutien qu'ils ont offert aux personnes se désengageant.

4. Les ressources et les attitudes facilitant le désengagement

Une large partie des entrevues menées auprès des anciens membres de groupes extrémistes rencontrés est dédiée aux facteurs facilitants et endiguant le désengagement. Ceux-ci ont identifié certaines ressources et attitudes ayant été positives dans leur trajectoire de sortie, parfois en racontant leur sortie de groupe de façon spontanée, d'autres fois lorsque questionnés sur le sujet.

Il est tout d'abord intéressant de noter que le fait de se voir offrir de l'aide n'aurait pas été reçu positivement pour plusieurs répondants. En effet, lorsque questionnés à savoir quel type de soutien leur aurait été utile, ils sont nombreux à indiquer qu'ils n'auraient pas pu ou voulu recevoir de l'aide. À cette question, Philippe réponds : « J'aurais dit va chier avec ton aide. J'ai pas besoin de ton aide. Je travaille, je paye mes bills. [...] Je l'ai fait par moi-même, c'est un processus. J'avais besoin de personne. C'était la meilleure façon de faire ça. » Ceci fait échos aux propos de Dylan qui affirme qu'il n'aurait pas osé demander du soutien de la part de ses parents, bien que ceux-ci étaient disposés à lui en offrir :

« C'est pas un dossier que j'ai voulu mettre sur le dos de mes parents parce que ... C'est pas à eux autres de régler mes niaiseries tsé. J'ai pas voulu demander à personne de régler ce dossier-là à ma place, parce que, criss, ça aurait été égoïste de ma part que de penser que je peux faire autant de mal que ça, pis aller me cacher derrière quelqu'un pour y demander 'aide-moi dont à être meilleure' tsé. »

De façon plus précise, Simon indique que rien n'aurait pu être fait pour lui dans son récit de désengagement, puisque cela ne l'aurait que déresponsabilisé davantage face à ses actions. À la question « Qu'est-ce qui aurait pu être fait pour toi dans tout ce que tu viens de me raconter? », il répond :

« Objectivement, absolument rien. Ça aurait alimenté mon locus de contrôle externe. Ça n'aurait pas aidé, de me donner ce que je voulais. Ce qui m'aurait fallu, aux moments les plus difficiles, pis c'est ce qui a fini par se faire par besoin de survivre, c'est d'inverser le lieu de contrôle dans ma réflexion, pour que je commence à réaliser que [...] Tout ce qui m'arrivait, c'était pas de ma faute. Pis ça, si on m'avait tendu une perche, ou essayer de m'aider, objectivement, en me disant, 'Simon, bin là, tu te radicalises, qu'est-ce qu'on peut faire pour toi?'. Ça aurait peut-être pu m'aider superficiellement, mais ça aurait risqué d'alimenter mon lieu de contrôle externe. »

Bien que plusieurs des anciens membres rencontrés aient indiqué qu'il aurait été inutile, difficile, voire impossible, de leur offrir de l'aide, ils ont presque tous nommé des ressources ou des attitudes qui auraient pu faciliter leur trajectoire de désengagement, incluant les personnes s'étant exprimé précédemment à la négative (Philippe, Dylan, Simon et Keven). Dans cette sous-section, nous présenterons tout d'abord les ressources identifiées par les répondants comme facteurs facilitants le désengagement : l'orientation et le savoir expérientiel, une éducation, un travail et le soutien matériel. Seront ensuite détaillées les attitudes aidantes dans le processus de désengagement, soit la non-confrontation, la confrontation, l'écoute, l'acceptation et le non-jugement, et finalement aider les autres.

4.1. Les ressources facilitant la trajectoire de sortie

4.1.1. L'orientation et le savoir expérientiel

Lorsqu'interrogée sur ce qui aurait pu faciliter leur désengagement, près de la moitié des personnes rencontrées répondent qu'être conseillé ou guidé par une personne aurait pu être d'un grand soutien. Comme mentionné précédemment, les trajectoires de sortie sont vécues douloureusement et empreintes d'une grande solitude. Bien que soutenu par des proches, quitter un groupe extrémiste de droite apparaît comme un défi de taille pour lequel il n'existe pas de marche à suivre. Certes, le soutien des proches est utile, mais ceux-ci ne sont pas en mesure de « guider » l'ancien extrémiste dans cette transition. Oliver fait la comparaison avec les groupes de soutien en 12 étapes et indique que ce type de pratique permet de guider l'individu, en plus d'offrir une communauté, soutien dont pourraient bénéficier des personnes qui se désengagent ou d'anciens extrémistes :

« Because I needed somebody to tell me that I was really doing the right thing and reassure me about that, and just stand there with me so I wasn't alone. I didn't get that. [...] I was joking about, you know, there's really no 12-step program for former extremists and I think, I really do think it's that kind of community or that kind of support to help people stay on track, because, you know, even if you leave, even if you know that it's absolutely the thing that you have to do and that there's absolutely no way you're going to go back, the feeling of wanting that kind of belonging and wanting to go back, it's still there. It's still strong, because it's so much easier than trying to figure out how the world really works. So, to be able to provide somebody with a map of some kind; these are the steps that you take within yourself to deal with this and you know not that you should check off all these points and be done with it. [...] but to really have somebody to show you, this is the way to progress. »

D'autres sondés ont eu l'opportunité de vivre ce type de relation dans leur trajectoire de sortie. L'orientation d'une personne de confiance fut instrumentale dans le désengagement d'Andrew, notamment en raison d'expériences de vie similaires qui leur permettaient une connexion privilégiée :

« He just, he knew me, he knew the type of person that I was, because he's been there, on the street. He had a thought upbringing. He knew how to relate to me and he just kind of brought me to it. [...] That guy that I mentioned, sort of probably would have used about 4 of them, but for different aspects of my live. So, he really helped me in terms of how to get back and look at things a little bit differently, but it would have been nice if I had somebody who could help me in other areas where I was really beginning to feel a pinch, one being worried these guys would gonna come after me [...]. But maybe not so much of a life coach, but somebody who have a little bit of experience to tell me 'you got this Andrew, you can do this. »

L'apport d'une personne extérieure est aussi soulevé par Bob, Matt, Dylan et Simon. Matt, pour sa part, souligne comment le savoir expérientiel d'un ancien est unique pour comprendre l'extrémisme violent :

« Imagine, waking up each day hating everything, including yourself. The shame, the guilt, all those shit things going to your head when you've involved in these movements. [...]. I think that's the... We can, former people can give a perspective there, that I don't think can be found anywhere else. »

Bob et Oliver expriment toutefois des limites au soutien offert par le soutien basé sur le savoir expérientiel. Oliver nous partage ses réticences face au fait de mobiliser d'anciens extrémistes pour aider: « Like the problem I have with just the general idea of other former extremists trying to help people, we all have our own baggage. We all are deeply damaged people and not entirely convinced that we are the best people to help people. »

4.1.2. Une éducation

Le fait d'obtenir une éducation est un élément qui ressort dans cinq des récits des anciens extrémistes sondés. La grande majorité des personnes rencontrées n'avaient peu ou pas d'éducation au moment de leur engagement et le fait d'intégrer un cursus scolaire fut aidant pour Matt, Alex, Oliver, Keven et Simon. Keven affirme que d'aller à l'école aide au désengagement, car cela permet de comprendre la réalité sous un angle différent : « Quand tu retournes à l'école, si t'as le goût d'y retourner, pas juste te faire forcer d'y aller, si tu retournes à l'école, pis tu t'instruis plus. Tsé y'a deux cotés à une médaille, pas juste celle qu'on veut te faire voir. Je pense que c'est important d'être instruit. » Alex affirme que d'aller à l'école lui a permis non seulement de s'instruire, mais aussi de se fixer des buts à atteindre :

« Just having a process when you give something to hope for, because the problem is its not only about the shelter and the food and the counselling: you need to give people something to reach and aspire toward right. Hope! And that hope for me was my ambition to get my schooling done. [...] because my goal was to be the best at everything after, just to prove to myself that I could. So that was my system that gave me something to accomplish and reach toward. »

4.1.3. Un travail

Le fait d'avoir un travail est un facteur facilitant dans le désengagement de Jack, Philippe, Andrew, Keven, Stéphane et Simon. Le dialogue entre Stéphane et Keven indique que le fait de trouver un travail où la personne s'accomplit est un facteur facilitant le désengagement :

« Qu'est-ce que les gens qui sortent de ces milieux-là ont besoin?

Stéphane : Une job!

Keven : de trouver qu'est-ce qu'ils aiment dans la vie, pis de le faire. Qu'on les aide à les amener vers ça. Pas juste dire 'il y a tant de tests, pis toi tu vas devenir un mécanicien'. Vraiment les aider pour les amener vers qu'est-ce qu'ils aiment. »

Au-delà de permettre à subvenir à leurs besoins, travailler apporte aussi d'autres bénéfices à la personne qui se désengage, comme en témoigne Simon :

« J'aurais pu avoir vraiment de la misère à me trouver une job après, pis pendant mon procès. Ça aurait pu être vraiment difficile pour moi. Ça aurait pu me repousser vers mes anciennes fréquentations, ou vers une position encore plus radicale. [...] Travailler ça t'aide à faire sens, ça t'aide à t'occuper, ça t'aide à payer tes factures, pis c'est juste quand ... quand t'as un travail qui te plaît, c'est assez en dehors pour te sortir de ta zone de confort, mais pas trop. Pis ça te permet d'interagir avec d'autres personnes, pis découvrir de nouvelles choses. »

Le milieu de travail permet de socialiser avec des personnes hors du milieu extrémiste et parfois même de côtoyer des minorités comme ce fut le cas notamment pour Matt, Jack, Philippe et Simon. Jack nous raconte sa première interaction avec des collègues noires qui lui ont permis d'avoir une expérience positive de la diversité peu après sa sortie du mouvement :

« Good thing is though, I started working in my career very shortly after I left. And my first work crew ever was all black guys. So, I get there and I see all of them. I shake hands with all of them, just introducing myself, but in the back of my head I'm going 'oh I hope I don't slip up and say anything'. Yeah so, but I also told myself: 'ok well, if I actually want to disengage successfully, I have to give these guys a chance. And I'm happy I did because it turns out that they're some of the funniest guys that I've ever worked with at this company. »

4.1.4. Le soutien matériel

Un autre type de ressource mentionné est le soutien matériel. En effet, le retrait du mouvement s'accompagne de précarité, voire d'itinérance pour certaines personnes rencontrées dans cette étude. Un soutien matériel est nommé comme facteur qui aurait pu faciliter cette période de transition, ou du moins alléger les préoccupations financières associées à cette période. Alex fait

référence à la pyramide des besoins de Maslow pour expliquer la hiérarchisation des besoins de la personne qui quitte le groupe, mettant en relief l'importance de répondre aux besoins de base d'hébergement, de nourriture et de sécurité : « I'm thankful for everybody who helped, because it is kind of Maslow pyramid you know. Number one thing to think about is security, basic needs of shelter and housing you know, food. I mean, when I was living in *city*, I was dumpster diving for food you know because there was no money for food and I couldn't use my ID. So the biggest issue is safety, and by safety I mean shelter and food. »

Simon souligne aussi de l'importance du soutien matériel comme ressource aidant au désengagement, précisant qu'une personne vivant certaines problématiques psychosociales n'a pas nécessairement la capacité de faire certaines démarches administratives pour obtenir de l'aide sociale :

« Par contre, c'est sûr qu'à certains moments, matériellement, il y a des choses qu'on aurait pu faire... C'est con, là, mais un revenu universel garanti, je me suis intéressé beaucoup à cette idée-là quand je suis arrivé à l'université. Dans les moments les plus durs de ma vie, avoir un revenu qui rentre, même si je travaille, que je travaille pas, avoir de quoi manger, ça aurait fait une sacrée différence. Pis ça a aucun rapport avec ce que n'importe quel organisme peut offrir, mais, quand une personne est au bout du rouleau, a un trouble de la personnalité, qu'est en dépression ou un trouble d'évitement, ou quelque chose, tu peux pas demander à cette personne-là de faire des démarches d'aide sociale. Elle ira pas le chercher son chômage, elle ira pas le chercher son B.S. [...]. Ça, c'est nécessaire, ça aurait été nécessaire là, deux fois au moins dans ma vie, que ça se fasse automatiquement. Parce que moi je l'aurais pas fait tsé. Je l'aurais pris cet argent-là, j'en aurais eu besoin, je l'aurais mangé en maudit. Mais, je l'aurais pas fait. Pis y'a aussi une part de fierté là-dedans. »

L'orientation et le savoir expérientiel, une éducation, un travail et le soutien matériel sont évoqués par les anciens extrémistes comme des ressources qui ont ou auraient pu faciliter leur trajectoire de sortie. Cela dit, ce type de ressource ne suffit pas nécessairement à soutenir la personne qui se désengage, comme l'exprime Oliver dans son récit, au sujet de ses parents : « I feel like they gave me the practical support, and made sure I had my education, made sure I was fed and clothed and all of that sort of thing. But from the emotional point of view, they didn't show up like. » La prochaine sous-section nous permettra d'explorer ce second volet du soutien informel, soit les attitudes aidantes dans le processus de désengagement.

4.2. Les attitudes aidantes dans le processus de désengagement

En plus d'avoir mis en lumière des ressources qui ont ou auraient pu faciliter leur trajectoire de sortie, les entrevues menées auprès des treize anciens membres de groupes extrémistes de droite ont aussi permis de toucher du doigt les attitudes aidantes dans le désengagement. Des liens sont à faire avec les acteurs impliqués dans le processus présentés précédemment : membres de la famille, conjointes, amis.

4.2.1. La confrontation

Le fait d'avoir été confronté par un proche s'est avéré positif pour trois des personnes rencontrées, soient Jack, Matt et Oliver. Jack nous raconte comment ses amis hors du mouvement l'ont aidé en lui parlant franchement :

«So, yeah, my friends outside of the movement, they were really compassionate, but they were real at the same time, not afraid to call me out on anything which I appreciate. I have an example. My friend, who I talk pretty often still. What he told me when I was saying all these things about them pushing me to have kids, they're discouraging me to getting a good job, and so on and so forth. What he said to me: 'ok you know, you identified all these things before. However, I don't see that in you. I see somebody with enough will and determination to tell somebody to back off if you need to, so why are you accepting all this shit?' So, like it was kind of a harsh way to tell me that I could do better like I suppose. »

Matt, à son tour, mets en évidence comment l'attitude de confrontation de sa conjointe lui a permis de remettre en question l'idéologie promue par le mouvement. En pointant les incohérences de l'idéologie et en lui faisant des ultimatums au sujet de leurs enfants, elle lui a permis de développer un esprit critique important dans sa décision de quitter :

« Those times where like you know, people would be sitting around they're like 'yeah the blacks, they're taking our jobs' and she'd sit there and go 'which ones? Which jobs? Which? Like the ones at Mc Donald's? You're gonna work there? You're gonna do that, for nine dollars an hour? There's no way out of it.' So, she's very skeptical, or she would say like, [...] 'so you're gonna hate everybody? Just based on... You're never met this person before, you're gonna hate them, just based on what it is that they look like.' So, she'd say 'what about your friend so and so, what about this guy, they're not white people' and just kept me skeptical. [...] So yeah, that was very helpful, and not to mention, she did ultimatums where like pretty extreme lined about 'you have kids, so if you... you're gonna teach them that? We're not having a thing anymore, it's not If you're gonna teach THAT to them?' [...] So, I start really wondering about these things, maybe

read more. That's what she did, she motivated me to go and like, go fact check stuff, like really fact check. Go read real books. »

Oliver, alors négationniste, fut amené à un musée de l'Holocauste par un ami. Avoir été confronté de telle façon lui a permis d'avoir une prise de conscience par rapport à ses valeurs. Il affirme toutefois que la confrontation, bien que parfois une bonne stratégie, n'est pas la meilleure porte d'entrée auprès d'une personne extrémiste ou en processus de désengagement.

« I certainly was confronted with my beliefs after *name* took me to the holocaust education centre [...] and I mean that ended up being a very profound experience for me and any doubt that I had in my mind left. I couldn't do it, leaving the movement was too hard, maybe I wanted to stay in. In the face of the evidence of the holocaust, I was a holocaust denier previously, just realising what I had done and what my morals and ethics had deteriorating that there was no going back at all. So, I do think confronting people is important, but it just can't be the first that happens. »

4.2.2. La non-confrontation

À l'opposé de la confrontation, la non-confrontation et le dialogue apparaissent comme des attitudes permettant de créer des liens avec la personne membre d'un groupe extrémiste et d'entretenir – parfois même de faire naître – le doute nécessaire pour tourner le dos au mouvement. Près de la moitié des anciens extrémistes s'expriment positivement sur une attitude de non-confrontation. Poursuivons la pensée d'Oliver sur la confrontation:

« It's important because on the one hand, eventually, you have to challenge people to confront their racism. I don't think you can start out with that. I think just trying to connect with people, saying 'What are you thinking and what are you feeling and now are you processing what has just happened in that illustration?' You know, and just trying to get people to connect with their emotions. »

Ainsi, bien que la confrontation puisse porter fruit, les questions ouvertes ont davantage de chance de permettre d'engager le dialogue avec la personne convaincue d'une idéologie extrémiste. Xavier explique comment, plutôt que de blâmer les membres de groupes extrémistes de droite pour leurs opinions, il suggère de les amener à se questionner sur les causes et mécanismes derrière les phénomènes qu'ils observent :

« Je crois qu'il faut vraiment justement, par rapport à une certaine forme d'éducation, par rapport à des discussions, essayer d'aller chercher le comment du pourquoi, de pourquoi c'est comme ça.

Pis justement, on va arriver à aller provoquer cette petite étincelle-là chez les gens, en leur faisant comprendre que oui en tant, que tel, ils ont raison. Pis c'est con, mais c'est par ça qu'il faut commencer, il faut jamais arriver vers quelqu'un en leur disant : 'non, mais t'as tort!'. Faut toujours arriver en disant : 'oui, tu vois les bonnes choses. Maintenant, demande-toi comment.' Faut leur poser des questions, faut toujours aller vers eux sans pour autant avoir une attitude de je-sais-déjà-de-quoi-je-parle. Faut leur poser des questions pour les forcer à essayer de réfléchir eux-mêmes. »

Alex raconte comment l'attitude non-confrontante d'une amie fut significative dans son désengagement et sa déradicalisation, le tout avec une approche similaire à celle décrite par Xavier :

« She was also somebody who was in a non-confrontation way, so I could share my concerns with whatever it was. And that's the kind of thing that I tell people now, well what can we do to fight hate? I say well fighting and being combative with people doesn't work because they're just gonna retreat in their echo chamber and never tell anybody. I want people to be able to voice whatever their fear is, because people are afraid these days to even be able to say what are you really afraid of, you know? OK, I'm afraid that I'm gonna lose, I'm not gonna have any more opportunities or I'm gonna whatever, whatever it is that the fear is, cause it's always coming from fear. Once that fear is on the table, then we can actually discuss and address it and deconstruct what's really happening. »

Engager le dialogue permet de mettre l'accent sur un des éléments centraux de l'engagement dans l'extrémisme : l'idéologie même. Contrairement à d'autres types d'organisations violentes ou criminelles, les groupes extrémistes carburent – de façon superficielle ou non – à la doctrine promue dans le mouvement. Il est donc majeur d'inclure cette dimension au moment de converser avec les membres, comme nous partage Andrew :

« It would have been good if there were people who could have told me, who could have been able to sit and explain to me: 'yeah this is where you are wrong, because of this'. Because this is what they grasp on, they don't sell drugs, they are not like a regular street gang, the far-right, they are motivated by their ideology. They are motivated by their beliefs, by what they're doing is right and the government is wrong. And nobody was there to explain the difference to me. I had to find it on my own. So, instead of maybe saving a lot of time, maybe even had me exit a lot earlier in life, had there been somebody who could patiently say: 'hey you are making a mistake, try this way. »

Ainsi, bien que la confrontation puisse être une stratégie à prioriser pour certains, pour d'autres, une attitude de non-confrontation semble ouvrir davantage de portes et d'être un levier efficace pour engager le dialogue.

4.2.3. Être accepté sans jugement

« Stéphane : Pour commencer, faudrait juste que quelqu'un les écoute.

Keven : Ouais ça aussi.

Stéphane : Parce que, quand tes un skin, il n'y pas grand monde qui veut t'écouter.

Keven : Non, t'es tout le temps jugé. Tu juges les autres, pour te faire juger en criss. »

L'acceptation des autres et l'absence de jugement de leur part furent évoquées dans neuf des récits de vie, mettant ces attitudes en haut de la liste des facteurs favorisant le désengagement. Oliver résume comment l'attitude de certaines personnes hors du mouvement l'a aidé à parler librement de son engagement et, ultimement, le remettre en question: « They never betrayed any sense of being shocked and appalled by what we were saying and doing. I found that this fashion of looking at things made all of us more comfortable and more relaxed to talk about what was going on. » Simon relate une attitude similaire de la part de ses parents et plus particulièrement de sa mère. Bien qu'ils désapprouvent son engagement dans un mouvement raciste, ils sont demeurés présents pour lui et n'ont pas diminué leur soutien à son égard, comme le démontre cet extrait :

« Ma famille proche a été d'une grande aide, parce qu'ils m'ont quand même amené un support. Ils m'ont fait sentir une désapprobation sur ce que je faisais, mais ils n'ont pas modéré leur appui à cause que je faisais quelque chose qu'ils n'approuvaient pas. J'pense qu'au contraire, ils ont vu que j'étais dans une mauvaise passe et à quelque part, ils n'ont pas resserré les liens, mais ils ont... disons qu'ils ont augmenté le volume des canaux de communications. C'est sûr que quand je suis parti de chez ma mère, elle, j'ai passé un certain nombre de mois sans trop lui parler, mais je savais quelle était là quand même, pis je savais que je pouvais quand même lui demander de l'assistance et qu'elle allait me la donner quand même je lui parlais plus et que j'allais plus la voir, parce qu'elle voulait pas que je sois dans la marde pis tout. »

Vouloir être accueilli sans jugement alors que l'on quitte un mouvement où règnent haine et discrimination peut sembler incohérent. Cela dit, c'est pourtant une telle posture qui permet aux anciens extrémistes d'entrer en relation avec des personnes de confiance auprès de qui ils peuvent se livrer, comme le raconte Andrew : « So I had opened up about my friend [...]. I used to know

him [...] and talking that he was the kind of guy who would understand and not judge in any way, shape or form. And its funny that all those years I spent judging people; it was really important to me that I'd no be judged for doing... This is kind of ironic. »

À de nombreuses reprises dans les récits de cette recherche, ce genre d'attitude provient de personnes de qui l'ancien extrémiste n'aurait osé espérer autant d'acceptation. Ils sont plusieurs à raconter des anecdotes où des minorités ou encore des personnes aux opinions politiques opposés comme des militants antiracistes ou des punks les ont accueillis sans juger de leur implication passée ou présente. Bob se prononce sur l'importance de l'acceptation et se souvient comment ses amis noirs au secondaire ne se formalisaient pas de son affiliation skinhead :

« La meilleure façon de sortir quelqu'un d'un mouvement, c'est de ne pas les juger. C'est de comprendre pourquoi, c'est pas de juger l'individu. C'est de laisser la chance à l'individu de juste changer, de se conformer. [...] J'ai été dans une école secondaire où il y avait 80% de noirs. Tsé, toute ma vie, mon école secondaire, mes amis étaient noirs. Je jouais dans l'équipe de Basket Ball quand j'étais un skinhead, tsé, c'était le running joke. J'ai encore mon annuaire d'école, une des années que j'étais un skinhead. Tous mes amis l'ont signé, noir sur blanc 'hey stupid Bob skinhead blackpower'. Parce qu'on a grandi ensemble, parce que pour eux autres, c'était juste une mauvaise habitude, j'étais stupide. C'était drôle. [...] C'est ces gens-là qui m'ont toujours accepté, que j'aie été skinhead ou non. Faque tsé, je pouvais me retourner dans ce groupe-là, parce que j'étais accepté. »

Selon les sondés, accepter les anciens extrémistes comme ils sont et éviter de les juger est donc une attitude qui facilite le désengagement. De fait, plusieurs témoignages sont autant d'exemples de situations où la compassion est une force motrice du désengagement. Bien que cette attitude soit souhaitable, elle doit être volontaire afin d'avoir l'impact souhaité. C'est cette réflexion qu'a Oliver lorsqu'il se questionne sur la provenance de la compassion :

« But I feel like when formers speak out, the reaction that we get from activists is 'oh, here we go, we're supposed to hug a Nazi and that's not my job and I don't want to do it'. And I just, I guess what I want to express about that is that they're right. That sort of everybody's right about that, but on one hand, compassion does help a person leave and just to be able to form a connection with somebody that you're supposed to be hating is really a powerful thing and can be extraordinary and it helps somebody leave. But at the same time, nobody should be obligated to do that. [...] . So, I guess what I'm trying to make sense of things now is that, the problem that I have is that, on one hand compassion helps, and on the other you can't really ask that of any body. »

4.2.4. Investir sur soi pour s'en sortir : l'estime de soi

Parmi les récits, deux des personnes rencontrées ont fait mention qu'une meilleure estime de soi les a aidés dans après leur sortie du groupe. Autant Bob que Dylan indiquent que d'avoir développé une plus grande confiance en soi les a aidés à devenir plus résilients. Plus précisément, Dylan affirme que de mettre l'emphase sur lui plutôt que sur le groupe fut positif pour lui. À l'aide de métaphores imagées, il nous raconte comment cela lui a permis de se projeter positivement dans l'avenir :

« Mais non, je te dirais, je me suis autofélicité, pis je me suis mis auto-fier de moi. Pis c'est vraiment ce qui m'a facilité le plus. C'est de me rendre compte que j'avais pas besoin des autres pour être fier de moi. [...] Dans le fond là, c'est comme si t'étais un pépin de pomme OK? C'est bin le fun être un pépin de pomme, t'es entouré de PLEIN d'autres pépins de pommes, dans un noyau. Mais une fois que tout ça est séché, tout ça se ramasse chacun de leur bord pareil. Faque, t'es bin mieux de focusser sur le fait que tu vas finir un arbre. Plutôt que de te rappeler que tu sors d'un trou sec. [...] En tout cas moi c'est ça qui m'a aidé. Cristi. C'est de me rendre compte que j'étais pas un noyau qui faisait partie d'un... Non je pouvais devenir un arbre! [...] C'est vraiment un peu comme je te disais tantôt, le moment où la personne va se rendre compte que c'est pas juste un accessoire à un tout. Mais que c'est un tout à elle-même. Quand tu te rends compte que t'es pas un morceau de linge, mais que t'es un wetsuit au complet, pas si pire que ça tsé. »

4.2.5. Quand aider les autres permet de s'aider soi-même

Être confronté ou ne pas l'être, être accepté, avoir une meilleure estime de soi : Les attitudes présentées précédemment ont en commun qu'elles sont toutes dirigées vers la personne qui se désengage. Lorsqu'interrogés sur les facteurs facilitants leur désengagement, la majorité des individus sondés évoquent des éléments centrés sur eux-mêmes : leur ressenti, les gens et ressources autour d'eux qui ont fait en sorte que cette période de transition a été ou aurait pu être plus aisée. Or, la dernière des attitudes aidantes que nous présentons se distingue puisqu'elle permet à l'ancien extrémiste de s'aider lui-même en aidant les autres. Selon certains sondés, cette solidarité est une attitude facilitante, car cela leur permet de combler un certain fossé moral, de gérer la culpabilité ressentie. Alex explique pourquoi agir contre le mouvement à sa sortie l'a aidé à faire la paix avec une partie de son sentiment de culpabilité : « This is very important, very important to deal with any kind of guilt, any sort of feeling like 'My god, I was used by this

organization'. [...] And its sort of like anybody who's been in any kind of hate, they know, there's a kind of guilt. »

Faire amende honorable à différents niveaux est un élément constitutif de neuf des treize récits de vie récoltés dans cette recherche. Ils sont plusieurs à évoquer une « dette » à payer en raison de leur appartenance passée à un groupe extrémiste de droite. Avec des moyens d'action divers, ils disent tenter de redonner à la société en mettant à profit leur expérience personnelle, comme le souligne Philippe en parlant de sa participation à la présente recherche : « J'essaie de redonner, parce que je sais que c'était mal. Si je peux aider des personnes avec mon histoire comme toi, je vais le faire. J'essaie de me reprendre. J'ai une petite dette. » Oliver, quant à lui, témoigne de son passage dans l'extrême droite à son université pour réparer les torts causés à la communauté antifasciste :

« Once I did believe fully, I turned around almost immediately to start to speak out about my experience and what happened to me. In a way, just trying to make amends with the anti-fascist community, especially at my university because I caused a lot of people lot of fear and anger and you know, I owed it to them to try to explain myself. »

Si certains veulent rétablir des torts commis envers les groupes rivaux comme Oliver, pour d'autres, il s'agit de mettre à profit leur passage dans l'extrême droite pour prévenir que d'autres - plusieurs parlent de jeunes - ne se retrouvent dans des situations fâcheuses. Bob, qui partage son vécu auprès de jeunes vulnérables ou membres de gangs de rue, explique pourquoi il est important pour lui d'aider les jeunes aujourd'hui :

« C'est weird, mais je garde ces affaires-là... Comme mon bummer... Mon bummer est encore dans mon sous-sol. Je sais exactement où il est. C'est pas parce que j'y crois à ces affaires-là. Pour moi, c'est un rappel physique important de quelque chose que, si j'ai le pouvoir d'aider quelqu'un d'autre à jamais vivre ces affaires-là... Peu importe quel genre de gang de rue, peu importe quoi, une difficulté [...] C'est le genre de choses qui me motive à m'assurer que les jeunes sont en sécurité. »

Les propos de Dylan font échos à ceux de Bob sur les possibilités de mettre à profit positivement leur savoir expérientiel. Après avoir vécu une expérience de vie telle l'engagement dans un groupe extrémiste, l'ancien membre peut partager à d'autres ce qu'il en tire comme apprentissage, comme l'illustre cet extrait :

« Pis moi, je trouve ça vraiment le fun. C'est ça que t'apportes aussi avec le temps tsé. Quand tu t'es senti tout seul, pis que t'as eu besoin de t'entourer, bin ce que t'es capable de montrer aux gens, c'est comme : 'écoute, t'es loin d'être tout seul, man. Le matin, tu te réveilles avec la meilleure personne du monde, c'est toi! Pis le soir, la personne qui est là pour t'endormir, c'est toi aussi! »

En effet, des liens sont à tisser entre l'orientation et le savoir expérientiel nommés précédemment parmi les ressources facilitant le désengagement et le type d'aide que peuvent offrir les anciens extrémistes. Tout comme certains ont déclaré qu'une figure de guide leur a ou aurait permis de naviguer plus aisément cette période de leur vie, Bob, Matt, Dylan, Alex, Oliver, Andrew et Simon misent sur la singularité de leur vécu pour soutenir, à leur façon et à différents niveaux, d'autres personnes qui s'aventurent sur le même chemin sinueux. Andrew expose comment la personne qui l'a guidé dans son désengagement l'a aussi amené à redonner à la communauté, et, ce faisant, se sentir mieux avec lui-même :

« And because he was able to reach out, he always thought that I was an ideal candidate to reach out to others youth who may venture down my path. He said: you're gonna be very relatable to them Andrew, because you had to do this'. He wasn't forcing me, he was telling like: 'look inside myself, you'll know what you'll have to do' and he was right because after doing it, I felt way better with myself and it was my progress in terms of exiting the far-right. »

Les valeurs de fraternité et d'entraide sont centrales dans les groupes d'extrême droite. Les autres membres font office de famille, de clan pour lequel on doit apporter un soutien indéfectible. Matt dresse le parallèle entre l'importance de ces codes d'honneur dans son passé, aujourd'hui remplacée par un investissement qui donne sens à sa vie. Son besoin d'appartenance, autrefois répondu dans le groupe extrémiste, est maintenant assouvi au sein d'une communauté prosociale, comme le souligne cet extrait :

« It just sort of gave life a meaning, that attachment thing. Back at that guy sitting at that pub, and telling me 'well, this is a brotherhood. It's us against them, bla bla bla.' But now, it's all of us together, attachment, sort of thing which seems to be having more positive outcomes. As it goes on, and on, and on positive outcome, after positive outcome, after positive outcome. I can't expect everything is going to be positive, but I see that it's more humanist then the hatred and the dehumanizing of people as a day to day thing. »

L'opportunité d'aider les autres apparaît donc comme un facteur facilitant d'importance dans les trajectoires de sortie des personnes que nous avons rencontrées, notamment puisqu'elle permet

de réhabiliter et réinsérer socialement les anciens extrémistes, et jusqu'à un certain point, donner du sens à leur existence à la suite de leur sortie.

Les entretiens menés auprès d'anciens extrémistes ont permis de mettre en lumière un certain nombre d'éléments relatifs au phénomène du désengagement de l'extrémisme. Dans le présent chapitre, nous avons tout d'abord résumé l'engagement des treize personnes rencontrées au sein de différents groupes faisant partie de la mouvance extrémiste de droite. Comprendre l'engagement nous semblait un incontournable avant de décortiquer les trajectoires de sortie. Les motivations à la racine de leur engagement ont été présentées, parmi lesquels se retrouvaient les besoins d'appartenance et de sécurité, certaines problématiques familiales et des enjeux avec la consommation de drogues. Nous avons ensuite exploré les trajectoires de sortie des sondés, tout d'abord en résumant les propos abordés par les anciens extrémistes pour décrire ce processus. Nous nous sommes ensuite intéressés aux acteurs impliqués dans ce cheminement, à savoir les acteurs formels, les proches et la personne qui se désengage elle-même. Ceci nous a permis de constater l'importance du soutien social et des relations humaines dans les trajectoires de désengagement de l'extrémisme de droite. Les ressources et attitudes ayant ou qui auraient pu faciliter la trajectoire de sortie des personnes rencontrées ont ensuite été présentées. Nous avons terminé ce chapitre avec une réflexion de certains anciens membres sur la prévention de l'engagement dans l'extrémisme violent.

La présentation des résultats de notre cueillette de données nous permet de cibler quelques constats sur lesquels nous poursuivrons la discussion au chapitre suivant. La mise en commun des récits de vie des anciens extrémistes nous a permis de valider le caractère idiosyncrasique de leurs expériences, tout en mettant en relief différents facteurs communs. Le rôle d'un soutien de type informel, notamment personnifié par les parents, les conjointes et les ami-e-s est instrumental dans la majeure partie des parcours. De plus, nous voulons souligner certaines ressources et attitudes en particulier, soit la valorisation du savoir expérientiel, une attitude de non-jugement et l'opportunité d'aider les autres en raison de l'importance de ces facteurs facilitants dans nombre des trajectoires de désengagement évoquées.

Chapitre IV – Discussion

**« Faque c'est ça. Ce fut mon retrait.
Aujourd'hui, je me tiens avec un million de personnes, j'aime la vie, j'aime tout le monde.
Il a fallu que je prenne du recul dans mes affaires. »
Dylan**

Ce dernier chapitre nous permettra de discuter des liens à tisser entre la littérature sur le soutien social et les récits de vie des anciens membres de groupes extrémistes de droite rencontrés dans le cadre de notre recherche. Ce faisant, nous exposerons comment nos résultats nous permettent de comprendre les trajectoires de désengagement d'individus hors de groupes extrémistes de droite tout en mettant en lumière leur point de vue sur ce vécu. Plus précisément, nous détaillerons le rôle du soutien social dans les trajectoires de désengagement, au travers des différentes composantes du soutien social tel que résumé par Cutrona & Russel (1990) à partir des recherches de Weiss (1974), Cobb (1979), Kahn (1979), Schaefer et al. (1981) et Cohen et al. (1985). Nous explorerons les attitudes et ressources facilitant le désengagement de l'extrémisme en nous attachant au soutien affectif, l'intégration sociale (ou le soutien du réseau), le soutien à l'estime de soi, l'aide tangible, le soutien informatif et l'opportunité d'aider les autres. Nous mobiliserons aussi les travaux de Levy (1979) pour identifier de façon plus précise les comportements d'aide qui constituent des facteurs facilitant le désengagement.

La prise en compte du point de vue des anciens extrémistes de droite, peu interpellés jusqu'à présent par les chercheurs, nous permet non seulement d'avoir un accès privilégié à un savoir expérientiel valorisé par les personnes touchées directement par la thématique (Riessman & Carroll, 1995; Scrivens et al., 2019), mais aussi d'entrevoir des nouveaux apports à la compréhension de ce type de mouvement. La mise en lumière des trajectoires de désengagement au travers du prisme de la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement nous permettra de préciser comment les proches peuvent soutenir les personnes qui se désengagent, en plus d'éclairer la thématique sous un angle innovant.

1. Le soutien affectif

Les proches jouent un rôle central dans les trajectoires de sortie de groupe extrémiste, une réalité soulignée tant par la littérature (Bjørge & Horgan, 2009; Blazak, 2004; Dalgaard-Nielsen, 2013; Demant et al., 2008; Gadd, 2006; Kimmel, 2007, 2018; Mattsson & Johansson, 2019; McCauley & Moskalenko, 2011) que par les données empiriques recueillies dans le cadre de cette recherche.

Bien qu'ils aient été nombreux à indiquer qu'ils n'auraient pas pu ou voulu recevoir de l'aide au moment de leur sortie de groupe, la famille, les amis et la conjointe sont identifiés comme des acteurs de soutien de premier plan dans la grande majorité des récits de vie de notre étude. Ceci est cohérent avec la littérature sur le soutien social qui nous indique que les gens préfèrent se tourner vers de personnes dans leur entourage plutôt qu'un professionnel pour surmonter des difficultés (Caplan et al., 1976; Cowen, 1982; Gartner & Riessman, 1979). C'est auprès de leur proche que les personnes qui se désengagent semblent trouver la majorité de leur soutien affectif, c'est-à-dire la source de réconfort et de sécurité qui leur fait sentir que l'on se soucie d'elles pendant une période de stress (Cutrona & Russel, 1990).

Le soutien affectif que leur apportent ces aidants informels est considéré comme un « moyen acceptable » (voir [Levy, 1976](#)) de gérer cette période de transition, contrairement aux ressources de type formel évoquées par certains anciens extrémistes qui les considèrent comme inadéquates, par exemple les services policiers évoqués par Alex et Andrew ou encore la ressource communautaire citée par Stéphane. Non seulement le caractère formel du type d'aide offert par ce type de ressource peut être en cause, mais nous pouvons aussi nous interroger sur l'approche qu'ils adoptent qui pourrait ne pas convenir aux personnes qui se désengagent. En effet, les approches non coercitives et non menaçantes sont préférées au contrôle excessif et à la manipulation comportementale, ces dernières pouvant être perçues comme menaçantes (Levy, 1979). Les anciens extrémistes semblent d'accord avec ceci, comme l'indique Simon « Essaie d'aller les convaincre que des fois, la merde qu'ils vivent, c'est leur faute. Va juste essayer de faire ça, voir. Tu vas te faire rembarrer, tu vas te faire revirer de bord, tu vas te faire traiter de fasciste. » Ceci est cohérent avec les travaux de Bjorge (2002) qui indiquent que les sanctions sociales négatives sont encore moins efficaces lorsqu'elles proviennent d'organisations sécuritaires comme la police.

Les personnes qui se désengagent choisissent donc de se tourner vers les personnes proches d'elles pour trouver du réconfort durant la période de sortie de groupe. Kahn (1979) utilise le concept de « convoi » pour faire référence à l'ensemble de personnes significatives reliées par le fait de donner ou de recevoir de l'aide à un individu dans une période charnière de sa vie. La famille (souvent les parents), les amis et la conjointe composent le convoi pour la personne qui se désengage, en raison de leurs attitudes face à elle.

Les anciens membres de groupes extrémistes nous ont indiqué quels comportements leur apportaient du soutien affectif pendant leur désengagement, à savoir la confrontation et non confrontation, l'écoute, l'acceptation et le non-jugement. Certaines recherches mettaient aussi de l'avant le fait que d'avoir accès à des personnes qui expriment de l'empathie, engagent le dialogue de façon non-confrontant et offrent une rétroaction constructive sont des éléments qui soutiennent la personne qui se désengage (Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019). Ces attitudes ne sont pas sans rappeler les processus d'offre et de réception d'aide présents dans les groupes de soutien. En effet, plusieurs comportements de soutien recensés dans ce type de groupe ont été directement évoqués comme facteurs facilitants ou comme mesure à mettre en œuvre pour soutenir de futurs extrémistes qui souhaitent quitter le mouvement. Tout d'abord, une des pratiques des membres de groupes de soutien est la confrontation bienveillante entre les membres, c'est-à-dire le fait de se demander des explications ou des comptes par rapport au comportement proscrit par le groupe (consommation, jeu compulsif, etc.). Jack, Matt et Oliver ont tous trois indiqué que le fait que leurs proches les aient confrontés fut une stratégie gagnante. On ne parle pas ici que comportement proscrit, mais aussi d'idéologie à laquelle les proches n'adhèrent pas, comme lorsque l'ami d'Oliver l'a amené au musée de l'holocauste : « I certainly was confronted with my beliefs after *name* took me to the Holocaust education centre [...] that ended up being a very profound experience for me, and any doubt that I had in my mind left.

Les anciens extrémistes nous indiquent aussi que le fait de pouvoir s'exprimer librement sur leur vision du monde et d'être amenés de façon non-confrontant à la remettre en question est un comportement aidant la désaffiliation à l'extrémisme. Ceci fait échos à plusieurs des comportements présents dans les groupes de soutien, notamment l'analyse fonctionnelle, c'est-à-dire le fait d'essayer de comprendre un problème en le décomposant (Levy, 1979, p. 263). Cela dit, plutôt que de décortiquer les moments « de faiblesse » et comment la personne l'a gérée, les

anciens extrémistes suggèrent d'utiliser cette technique pour déboulonner l'idéologie et créer le doute.

Dans les groupes de soutien, le groupe peut applaudir ou récompenser le comportement d'un membre que l'on approuve. Le renforcement positif, sans qu'il soit exprimé par des applaudissements réels, est aussi nommé par certaines des personnes rencontrées comme source de soutien affectif (Cutrona & Russel, 1990). Le fait de distinguer le comportement d'une personne et sa valeur, par exemple, a permis aux parents de Dylan de lui faire sentir que l'on se soucie de lui : « Ce qui m'a aidé, c'est le fait que mes parents ont dit : 'Toi, on t'aime, mais on n'est pas obligés d'aimer tout ce que tu fais'. ». Le renforcement positif peut s'opérer avec une interdiction comportementale, c'est-à-dire identifier des actions qui, selon eux, sont des choses qu'ils ne devraient pas faire (Levy, 1979, p. 260). Le même comportement a été évoqué comme positif chez les amis de Bob, la mère de Simon et la femme de Matt.

La majorité des anciens extrémistes a évoqué l'acceptation des autres et l'absence de jugement de leur part comme d'une grande source d'aide dans les trajectoires de désengagement. Ces attitudes font référence au comportement d'aide le plus fréquent dans les groupes de soutien, soit l'empathie (Levy, 1979). C'est cette absence de jugement qui permet à l'extrémiste de s'ouvrir et de partager sa réalité. On parle alors de déclaration volontaire (*self-disclosure*), soit le fait de dévoiler à d'autres des expériences, des pensées ou des émotions personnelles qu'on ne raconterait normalement pas à d'autres, un comportement d'aide favorisé dans les groupes de soutien pour cheminer positivement. Le fait de savoir que l'on recevra une écoute empathique plutôt que du jugement au moment de révéler un comportement ou une idéologie favorise la déclaration volontaire, ce qui permet un sentiment de soutien affectif (Lévy, 1979). Plusieurs des anciens extrémistes ont témoigné de cet aspect comme instrumental dans leur désengagement, comme l'illustre le récit d'Andrew : : « So I had opened up about my friend [...]. I used to know him [...] and talking that he was the kind of guy who would understand and not judge in any way, shape or form. »

2. L'intégration sociale

Cutrona & Russel (1990) décrivent l'intégration comme un sentiment d'appartenance à un groupe dont les membres ont des intérêts et des préoccupations communs, par exemple des liens d'amitié où sont pratiquées des activités sociales et récréatives. Ceci a d'intéressant que l'intégration peut à la fois faire référence au sentiment d'appartenance vécu dans le groupe d'extrême droite et perdu par le désengagement, qu'aux stratégies mobilisées par les anciens extrémistes pour répondre subséquemment à ce besoin. En effet, la très grande majorité des sondés décrivent leur trajectoire de désengagement de l'extrémisme comme un processus solitaire, où le sentiment d'appartenance au groupe et l'adhésion à une doctrine structurante laissent place à un grand vide tant social qu'identitaire. Ceci est confirmé par les autres récits d'anciens extrémistes de droite qu'ils soient récoltés dans le cadre de recherches (Bérubé et al., 2019; Bjorgo, 2002; Demant et al., 2008; Scrivens et al., 2019; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016) ou dans des témoignages publics comme ceux de Maxime Fiset¹⁵ et Elisa Hategan¹⁶.

Le soutien des amis et des groupes d'amis est un élément évoqué directement dans six des trajectoires de cette recherche. Plus particulièrement, le fait de se rapprocher ou reprendre contact avec des amis hors du mouvement permet aux personnes se désengageant de faciliter le retrait du groupe. Ceci fut aussi souligné dans la recherche de Bérubé et al. (2019) et n'est pas sans rappeler la littérature en criminologie sur les liens sociaux comme moyen de se rattacher à la société dite conventionnelle (Hirschi, 1974; Laub et al., 1998; Laub & Sampson, 2001; Sampson et al., 2006; Sampson & Laub, 1993, 2003). Bob et Jack qui renouent avec leurs amis du secondaire ou Oliver qui trouve du réconfort auprès de ses collègues d'université sont quelques exemples de façon dont les anciens membres de groupes extrémistes ont brisé leur isolement. Cela dit, l'appartenance à un groupe extrémiste pose des défis propres à l'intégration sociale des anciens membres qui nous indiquent que ce type de soutien doit tenir compte de la spécificité de la problématique. Tout d'abord, l'incompréhension et le stigma qui accompagnent le fait d'être un ancien membre peuvent être un obstacle à la création de liens d'amitié ou l'intégration d'un réseau social. Rappelons-nous par exemple Matt qui disait : « Really, it's been challenging, people know, like they find out, they

¹⁵ Documentaire « La bombe » diffusé sur Télé-Québec en 2018

¹⁶ Livre autobiographique « Race Traitor : The True Story of Canadian Intelligence Service's Greatest Cover-Up » publié en 2014.

have like Google. [...] It's very hard to make regular friends. ». Pour ceci, l'expérience des groupes de soutien peut être intéressante à explorer, comme elle met en réseau des personnes vivant la même situation. Le fait de briser l'isolement et d'être compris par d'autres au passé similaire est la source de soulagement la plus fréquemment évoqué dans les groupes de soutien. La mise en commun d'expériences comparables normalise des comportements ou des modes de vie généralement considérés comme marginaux - l'appartenance à un groupe extrémiste en l'occurrence - par effet de comparaison et de validation mutuelle (Levy, 1976; 1979).

Ensuite, le besoin de s'exprimer et de réfléchir à des questions d'ordre politique est un élément qui a aussi été identifié directement et indirectement grâce aux entrevues de cette recherche. Bien que sorti du groupe, Simon est resté ami avec des personnes dans le mouvement, car il n'aurait « [...] pas trouvé satisfaction comme interlocuteur, mettons dans mon cercle social non-politique pour m'exprimer sur ces sujets-là. » Les auteurs (Cobb, 1979; Cohen et al., 1985; Weiss, 1974) font plutôt référence à des activités récréatives ou amicales lorsqu'ils parlent du soutien par l'intégration sociale. Or, l'engagement militant semble avoir été une façon de trouver un sentiment d'appartenance à un groupe dont les membres ont des intérêts et des préoccupations communes, comme l'exposait Matt au moment de parler de son engagement actuel : « It just sort of gave life a meaning, that attachment thing. Back at that guy sitting at that pub, and telling me, 'well, this is a brotherhood. It's us against them, bla bla bla.' But now, it's all of us together, attachment, sort of thing which seems to be having more positive outcomes. » Ce sont minimalement cinq anciens extrémistes rencontrés qui ont participé à des activités militantes en groupe à la suite de leur désengagement. Il nous est pour l'heure difficile d'apprécier de façon juste le soutien que l'intégration sociale (tant par des activités sociales que militantes) a pu procurer aux personnes rencontrées, mais cette piste demeure toutefois intéressante à explorer. En effet, le fait de faire partie d'un groupe extrémiste répond à des besoins fondamentaux d'appartenance et d'identité qui demeurent à être comblés une fois hors du groupe (Altier et al., 2014; Bjorgo, 2002; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016). Le besoin d'émotions fortes et d'aventure vécues dans ce type de groupe marginal peut aussi amener les anciens extrémistes à rechercher ces sentiments dans des activités militantes (Bjorgo, 2002). Dans tous les cas, l'émergence d'une structure sociale alternative au sein de laquelle les membres peuvent élaborer de nouvelles définitions de leur identité est l'une des fonctions au plus fort potentiel des groupes de soutien (Cutrona & Russel, 1990). L'intégration sociale semble donc une stratégie prometteuse pour soutenir les extrémistes

dans leur désengagement, et il convient d'explorer cette avenue tout en demeurant ouvert sur les formes que ce type de soutien peut prendre. Alors que Cutrona & Russel (1990) conçoivent l'intégration sociale comme excluant le travail, il semblerait que pour certains anciens extrémistes, le fait d'avoir un emploi ait été un moyen efficace de s'intégrer socialement. Par exemple, Simon indique que socialiser avec des collègues aux opinions politiques divergents fût aidant dans son désengagement, alors que pour Matt, Jack et Philippe, le travail a permis des interactions positives avec des personnes racisées.

3. Le soutien à l'estime de soi

L'estime de soi ne fut évoquée que par les deux personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche, soient Dylan et Bob. Malgré la faible fréquence de cette thématique dans l'ensemble des entrevues, ce type de soutien demeure l'un des facteurs facilitant les plus importants de leur trajectoire personnelle. Le renforcement de l'estime de soi, comme évoqué par ces deux sondés, ne se décline toutefois pas comme un sentiment de confiance et de compétence renforcé par une autre personne, tel que conceptualisé dans le soutien à l'estime de soi décrit par Cutrona & Russel (1990). Dylan et Bob font plutôt référence à une prise de conscience intérieure de leur propre valeur qui leur a permis de se mobiliser et d'aller de l'avant malgré les défis inhérents à leur sortir de groupe. En effet, bien que l'élément déclencheur et les facteurs facilitant le désengagement de l'extrémisme puissent être extérieurs, la force intérieure nécessaire pour parcourir ce chemin doit forcément provenir de l'intérieur de l'individu. Ce sentiment de responsabilisation face aux actions à prendre pour se désengager est partagé par la très grande majorité des répondants : « C'est préférable que les gens le fassent par eux-mêmes » (Philippe), « Je te dirais c'est moi qui l'ai fait pour moi » (Dylan) « Nobody could do this experience for me. I had to do it myself. » (Oliver).

La littérature sur l'autodéveloppement devient un complément pertinent pour adapter cette composante du soutien social à la réalité du désengagement de l'extrémisme. En effet, plutôt que d'aller puiser dans les pratiques de groupes de soutien, il serait plus juste d'explorer comment la philosophie de l'autodéveloppement nous permet d'expliquer comment promouvoir une meilleure estime de soi qui facilite le désengagement. La pierre angulaire de la philosophie de l'autodéveloppement est la conviction profonde que la force intérieure ainsi que la proximité du

problème sont les outils qui permettent à un individu de cerner ses propres besoins pour y répondre (Maruna, 2001; Riessman & Carroll, 1995). Ceci est cohérent avec Cobb (1979) qui avance que les personnes confiantes ont un plus grand sens d'autonomie, ce qui permet de mieux adapter leur comportement à leur environnement dans le but de répondre à leurs besoins face à un stress. Appliqué au désengagement de l'extrémisme de droite, il serait ainsi plus juste de parler du renforcement de l'estime de soi, plutôt que de soutien à l'estime de soi, en ce sens où l'augmentation du sentiment de valeur et de compétence peut provenir tant de soi que des autres. Ce qui importe est plutôt ce que cette estime de soi permet, c'est-à-dire l'atteinte d'un sentiment de capacité d'agir qui permet de mobiliser des ressources internes nécessaires pour naviguer le désengagement. La personne qui se désengage passe ainsi d'une vision négative de soi à une vision positive, où elle a la conviction d'avoir les capacités de maîtriser sa vie et d'avoir de la valeur (Lévy, 1979). Rappelons-nous Dylan qui utilisait la métaphore du pépin de pomme qui devient un arbre pour exprimer comment il avait travaillé sur soi pour sortir de cette période difficile de sa vie : « Je me suis autofélicité, pis je me suis mis auto-fier de moi. Pis c'est vraiment ce qui m'a facilité le plus. C'est de me rendre compte que j'avais pas besoin des autres pour être fier de moi. »

Ce processus peut s'opérer de façon individuelle, tel qu'exposé par Bob et Dylan, ou encore être catalysé par une personne qui permet au membre du groupe extrémiste de passer à l'action et d'aller de l'avant avec les changements nécessaires pour se désengager, comme mentionné de façon indirecte par Matt. Maruna (2001) parle de « rétablissement par le miroir » (*looking-glass recovery*), ce processus par lequel une personne internalise l'estime de soi exprimée par une personne extérieure et nécessaire pour décider de sa propre destinée. Il est possible que Matt fasse référence à un processus de ce type lorsqu'il parle du soutien que lui a offert sa femme et qui l'a ultimement amené à quitter le mouvement : « She just didn't believe it, that there's no way I could be that person which turns out it's true, but it takes a long time, you know. »

L'estime de soi, bien qu'évoquée par certains sondés dans le cadre de cette étude, n'apparaît donc pas comme une des composantes principales du soutien social pour les personnes qui se désengagent. Cela ne veut pas dire pour autant que ce type de soutien est à mettre de côté, au contraire, mais bien qu'il pourrait être pertinent d'explorer ce volet du vécu des anciens membres des groupes extrémistes de droite afin d'identifier quelles sont les ressources internes qu'ils ont

mobilisées pour se désengager avec succès, ainsi que les personnes extérieures qui ont permis cette capacité d'agir.

4. L'aide tangible

Quitter un mouvement d'extrême droite apporte son lot de difficultés socioémotionnelles, comme nous l'avons exposé jusqu'à présent. Au-delà du soutien affectif et social qui permet à la personne qui se désengage de cheminer plus aisément le désengagement, un soutien concret est aussi nommé comme un des facteurs qui a ou aurait pu faciliter cette période de transition. Une aide tangible fait référence à l'aide concrète et instrumentale grâce à laquelle une personne en situation de stress reçoit les ressources nécessaires pour faire face à l'événement stressant, par exemple de l'aide financière ou matérielle (Cutrona & Russel, 1990). Les anciens extrémistes ont nommé des mesures d'aide tangible qui les ont soulagés. Certains sont retournés vivre chez leurs parents, alors que pour d'autres, ce sont des amis qui leur ont ouvert la porte.

Alex fait référence à la pyramide des besoins de Maslow pour faire référence aux besoins de base – se loger, se nourrir, être en sécurité - auxquelles une aide tangible doit répondre avant même que l'on s'attarde aux besoins plus complexes, tels les besoins psychologiques ou socioaffectifs. Dylan abonde en ce sens pour souligner l'importance d'avoir les ressources matérielles pour subvenir à ses besoins : « C'est quand que tu perds toute une fois que tu te rends compte que... des petites affaires, c'est immense. Il n'y a pas un esti de matin que je ne remercie pas d'avoir un toit au-dessus de la tête, pis du manger dans le frigo. »

Il est toutefois important de préciser que l'obtention des ressources nécessaires pour faire face au désengagement de l'extrémisme ne se limite pas qu'au fait d'être bénéficiaire d'aide financière ou matérielle, mais aussi d'avoir accès à des opportunités qui permettent à la personne qui se désengage de se donner les moyens de subvenir à ses besoins. Le fait de réussir à décrocher un travail malgré un passé de membre de groupe d'extrême droite est un soutien tangible qui fut cité par au moins trois personnes rencontrées.

L'aide matérielle ne se résume pas non plus à un soutien de type informel comme pour les autres composantes. Deux des anciens membres rencontrés insistent aussi sur les mesures gouvernementales pouvant aider les personnes vulnérables, parmi lesquelles les personnes qui sortent des mouvements extrémistes. On donne en exemple un revenu minimal garanti ou des prêts et bourses pour retourner aux études. On souligne toutefois qu'il est nécessaire d'accompagner les personnes pour accéder à ces ressources, car bien souvent les individus qui quittent un groupe extrémiste n'en ont pas la connaissance, ou ne sont pas en mesure d'effectuer ce type de démarche seuls. La complémentarité du soutien informel et formel devient alors très intéressante, où le premier permet de faciliter l'accès au second.

5. Le soutien informatif

Lorsqu'interrogés sur ce qui aurait pu faciliter leur désengagement, près de la moitié des anciens membres de groupes extrémistes de droite rencontrés répondent qu'être conseillé ou guidé par une personne aurait pu être d'une grande aide. En effet, les personnes qui se désengagent expriment le sentiment d'être seuls dans leur situation et de ne pas savoir comment gérer une situation qu'ils perçoivent comme unique (Bjorgo, 2002; Scrivens et al., 2019; Windisch, Simi, Scott Ligon, et al., 2016).

Si certains des anciens extrémistes rencontrés ont eu la chance de rencontrer des personnes qui leur ont offert ce type de soutien, pour la plupart il s'agit plutôt d'une recommandation. En effet, ils sont plusieurs à indiquer qu'une personne avec une expérience de vie similaire serait en mesure de guider efficacement quelqu'un qui désire quitter ce milieu. Cutrona & Russel (1990) définissent le soutien informatif comme des conseils ou de l'orientation que l'on donne à une personne en situation de stress concernant les solutions possibles à son problème. Tant le partage de conseils que le fait de fournir de l'information neutre et objective sont des comportements d'aide présents dans les groupes de soutien qui nous permettent de cadrer le type de soutien pertinent pour les anciens extrémistes.

Au niveau du partage de conseils, plusieurs des comportements d'aide sont en jeu dans ce type de soutien social, tel qu'évoqué par les anciens extrémistes. La prescription comportementale, c'est-à-dire le fait de recevoir des conseils d'autres personnes sur la bonne façon de surmonter une

difficulté (Levy, 1979, p. 260) est un comportement d'aide pertinent selon les sondés, comme le résume Oliver : « [...] provide somebody with a map of some kind; these are the steps that you take within yourself to deal with this. [...] to really have somebody to show you, this is the way to progress. » La prescription comportementale semble intimement liée au renforcement positif et au renforcement du moral, en ce sens où la personne qui se désengage désire non seulement se faire guider, mais aussi que l'on valide ses actions, comme le résume Andrew : « Not so much of a life coach, but somebody who have a little bit of experience to tell me 'you got this Andrew, you can do this. »

Le modelage est un processus cognitif largement mobilisé par les groupes de soutien. Leur approche repose sur cette idée que le témoignage de personnes au vécu similaire ayant fait face à leurs problèmes avec succès offre de l'espoir aux autres, en plus de constituer une « preuve » que les moyens mis de l'avant sont efficaces (Levy, 1979, p. 248). Le partage de ce savoir expérientiel permet de cheminer positivement face à une problématique donnée, car il fournit aux autres une meilleure compréhension de leurs problèmes ou de leur détresse, et réduit l'impression d'être seul à vivre une situation donnée (Cutrona & Russel, 1990; Levy, 1979, Khan; 1979). Ainsi, tous comme les membres d'un groupe de soutien utilisent l'expérience des autres pour résoudre leurs propres problèmes, le vécu de d'autres anciens extrémistes pourraient être mis à profit pour aider les personnes qui se désengagent : « Former people can give a perspective there, that I don't think can be found anywhere else » (Matt). Ceci est cohérent avec les observations de Scrivens et al. (2019) où le savoir expérientiel est aussi mis de l'avant par plusieurs des anciens extrémistes interviewés. En effet, les anciens extrémistes disent se sentir plus enclins à se tourner vers d'autres extrémistes en raison du vécu similaire (Scrivens et al., 2019). Ceci est cohérent avec la littérature sur le soutien informel qui nous indique qu'une compréhension intime d'une problématique et l'expérience d'un individu sont préférées à des connaissances professionnelles (Borkman, 1999). En effet, tel que mentionné précédemment, l'efficacité d'un soutien n'est pas le fruit d'une compétence, mais plutôt de la perception d'un comportement tel que perçu par la personne aidée, ainsi que la relation avec ce dernier (Collins & Pancoast, 1974). En d'autres mots, il est possible que la mobilisation d'autres anciens extrémistes puisse augmenter l'efficacité potentielle du soutien obtenu, car leur vécu les rend crédibles aux yeux de la personne qui se désengage. Un soutien informel risque de provoquer davantage de changements d'attitudes et de comportements

qu'un soutien formel, comme la personne aidée se sent plus proche de la personne qui offre du soutien que dans une relation formelle (Lévy, 1979).

Cela dit, tout comme dans l'étude de Scrivens et al. (2019), certaines personnes rencontrées dans notre recherche ont exprimé des réserves quant à la capacité des anciens extrémistes à guider seuls d'autres dans la même situation, ce qui diffère de la littérature sur les groupes de soutien. En effet, on indique que les vulnérabilités potentielles des anciens extrémistes peuvent les limiter s'ils offrent du soutien de façon autonome. Un accompagnement professionnel serait donc à prévoir pour soutenir ce type d'intervention.

Le fait de fournir de l'information neutre et objective est une autre forme d'aide donnée à une personne en situation de stress que l'on retrouve dans les groupes de soutien et qui s'applique aux personnes qui quittent l'extrême droite. Ce mécanisme est à adapter pour tenir compte de la spécificité du désengagement de l'extrémisme, car l'ancien membre ne désire pas seulement être guidé au niveau de sa sortie de groupe, mais aussi être orienté au niveau idéologique, afin de déclencher ou faciliter sa déradicalisation. Andrew fait référence à ceci lorsqu'il exprime qu'il aurait aimé que quelqu'un prenne le temps de lui expliquer que sa vision du monde était erronée : « [...] had there been somebody who could patiently say: 'hey you are making a mistake, try this way. » En effet, ils sont plusieurs à indiquer des situations où des proches leur ont indiqué des sources d'information neutres qui pouvaient leur être utiles tant pour leur désengagement que leur déradicalisation. Selon eux, ceci permettrait non seulement de favoriser le désengagement de membres actuels, mais aussi de prévenir l'engagement et la radicalisation de plus jeunes, comme l'indique Jack : « What I would actually do, I would show them all the things that don't add up in this ideology and why it doesn't make any sense. » Pour être efficace, cette orientation informative doit bien entendu être menée avec les attitudes suggérées par les anciens extrémistes précédemment, c'est-à-dire sans jugement ou confrontation et avec empathie.

Cette recherche d'information peut certes être soutenue par un proche, comme dans les groupes de soutien, mais elle peut aussi être menée de façon autonome par la personne qui se désengage dans une perspective davantage ancrée dans l'autodéveloppement. Plusieurs anciens extrémistes rencontrés (Matt, Alex, Oliver, Keven et Simon) font mention d'avoir fait le choix de retourner à l'école qui leur a notamment permis d'élargir leurs horizons idéologiques. Des recherches personnelles peuvent aussi apporter des résultats similaires. Ce fut la lecture de livres qui a amené

à Andrew l'information lui permettant de se déradicaliser, alors que pour Simon, c'est la consultation de pages anarchistes ou communistes sur Facebook qui lui ont permis de se « nourrir intellectuellement ».

6. L'opportunité d'aider les autres

La composante du soutien social qui apparaît comme la plus importante pour les anciens extrémistes sondés est l'opportunité d'aider les autres, c'est-à-dire le fait d'offrir du support aux autres, incluant les bénéfices que l'individu en retire, par exemple le sentiment d'être utile et compétent (Cutrona & Russel, 1990). Neuf des treize récits de vie de cette recherche font, à différents niveaux, mention de mettre à profit leur vécu pour redonner aux autres de différentes façons. Ils sont plusieurs à avoir affirmé vouloir se rattraper ou faire amende honorable par rapport à leur passage dans l'extrême droite, par exemple Philippe lorsqu'il parlait de motivation à participer à cette recherche : « Si je peux aider des personnes avec mon histoire comme toi, je vais le faire. J'essaie de me reprendre. J'ai une petite dette. »

Ce type de soutien social est le socle sur lequel repose la philosophie des groupes de soutien, qui croit que chaque individu vivant une problématique est un aidant potentiel (Caplan et al., 1976; Cobb, 1976; Riessman & Carroll, 1995). La réussite des groupes d'entraide repose sur la transformation des problèmes des individus en atouts pouvant être mis à la disposition des autres. Par exemple, un ex-alcoolique n'est pas seulement quelqu'un avec un problème d'alcool, il devient aussi une source de connaissances singulières pour d'autres dans la même situation (Reissman et Carroll, 1995). Ce savoir expérientiel est valorisé par plusieurs personnes rencontrées, par exemple Dylan : « Quand tu t'es senti tout seul, pis que t'as eu besoin de t'entourer, bin ce que t'es capable de montrer aux gens, c'est comme : 'écoute, t'es loin d'être tout seul, man.' ».

Plusieurs des anciens extrémistes affirmaient qu'ils souhaitaient que leurs histoires puissent servir à d'autres, afin qu'ils ne commettent pas les mêmes erreurs. C'est ce qu'expliquait Bob lorsqu'il expliquait pourquoi il gardait son *bummer* : « Pour moi, c'est un rappel physique important de quelque chose que, si j'ai le pouvoir d'aider quelqu'un d'autre à ne jamais vivre ces affaires-là... ». La déclaration volontaire, mentionnée précédemment dans le soutien affectif, permet aussi aux anciens extrémistes de mettre leur vécu au service de d'autres. Ce partage peut se faire sur une

base personnelle, comme les personnes rencontrées dans cette étude, ou encore publiquement, comme les quelques anciens extrémistes ayant pris parole publiquement au cours des dernières années. La déclaration volontaire est un comportement d'aide puissant dans un contexte de soutien social, en raison de la relation de confiance interpersonnelle qu'elle génère, comme l'explique Bob : « Parce que c'est quand je le partage, c'est une question de confiance. [...] Faque tu peux me faire confiance, parce que j'ai partagé quelque chose de très personnel avec toi. S'ils savent que je partage ça publiquement, ça n'a pas le même impact [...] ». »

Une des caractéristiques centrales des groupes de soutien et des processus d'aide y opérant est le caractère interchangeable des rôles d'aidant et d'aidé. Cette vision humaniste de l'individu permet non seulement de responsabiliser la personne face à son problème, elle lui donne aussi l'opportunité de se définir autrement. La personne qui se désengage n'est donc pas réduite au rôle d'aidé, elle peut, notamment grâce à son vécu, être une aidante potentielle pour d'autres personnes vivant des situations similaires, soit dans des temporalités différentes, ou en simultané (Caplan et al., 1976; Cobb, 1976; Maruna, 2001; Riessman & Carroll, 1995). Le fait de passer d'aidant à aidé a été évoqué par certaines des personnes rencontrées, notamment Andrew qui racontait comment la personne qui l'avait aidée, soit un ami au vécu similaire au sien, l'avait encouragé à endosser le rôle d'aidant à son tour : « And because he was able to reach out, he always thought that I was an ideal candidate to reach out to others youth who may venture down my path. He said: you're gonna be very relatable to them Andrew, because you had to do this. » Le soutien social permet donc d'aplanir la hiérarchie entre aidant et aidé, créant une structure de relation d'égal à égal où les rôles sont interchangeables simultanément (Caplan et al., 1976; Maruna, 2001; Riessman & Carroll, 1995).

La mise à profit du savoir expérientiel d'Andrew nous permet de tisser un lien intéressant entre l'opportunité d'aider les autres et le soutien informatif évoqué précédemment. En effet, les anciens extrémistes rencontrés nous ont indiqué que la prescription comportementale et le modelage peuvent s'appuyer sur l'expérience d'autres anciens extrémistes pour être efficaces. La mobilisation des récits de vie d'anciens extrémistes n'est pas qu'une stratégie qui facilite le désengagement d'autres personnes, mais aussi une façon de s'aider soi-même. L'opportunité d'aider les autres est aussi d'un geste intéressé, en ce sens où il crée un sentiment de bien-être et d'accomplissement (Levy, 1979), ce que confirmaient plusieurs des récits de vie de cette

recherche, dont celui d'Andrew : « [...] and he was right because after doing it, I felt way better with myself and it was my progress in terms of exiting the far-right. »

Maruna (2001) parle de la rhétorique de la rédemption, un narratif qui permet aux anciens criminels de faire du sens de leur désengagement en considérant leur passé houleux comme un passage nécessaire vers la personne qu'ils sont aujourd'hui. L'opportunité d'aider les autres, dans le contexte du désengagement de l'extrémisme, permet de donner du sens au passage dans le mouvement. Ceci est évoqué par certains des anciens membres de groupes extrémistes, comme Dylan : « « Faque c'est ça. Ce fut mon retrait. Aujourd'hui, je me tiens avec un million de personnes, j'aime la vie, j'aime tout le monde. Il a fallu que je prenne du recul dans mes affaires. »

En somme, les résultats de notre recherche nous ont permis de mieux comprendre les trajectoires de désengagement de l'extrémisme de droite à l'échelle individuelle, en nous intéressant au rôle du soutien social des proches. La mobilisation des six composantes du soutien social telles que définies par Cutrona & Russel (1990) nous a permis de discuter des liens possibles à faire entre les comportements d'aide présents dans les groupes de soutien et les facteurs facilitant le désengagement de l'extrémisme. Il nous a ainsi été possible d'avancer que les anciens extrémistes consultés dans cette recherche considèrent comme pertinent l'ensemble des composantes du soutien social. Ce concept de soutien social est fondamental aux processus de désengagement, puisqu'il s'exprime de manière transversale dans tous les parcours de désengagement des personnes que nous avons rencontré. Il est nécessaire de rappeler à cette étape-ci que trois des anciens extrémistes rencontrés dans le cadre de cette recherche se sont désengagés de façon involontaire – Bob, Keven et Simon. Malgré cette distinction dans leur parcours de désengagement, leurs récits concordent tout de même avec l'ensemble de notre échantillon, en ce sens où ils ont aussi nommé plusieurs composantes du soutien social comme des facteurs facilitants cette période transitoire de leur vie. En outre, ce sont plusieurs des comportements des groupes de soutien systématisés par Lévy (1979) qui ont été évoqués par les anciens extrémistes comme des attitudes ou des ressources qui leur ont permis de cheminer positivement face à leur désengagement. De façon générale, ces relations informelles ont permis de réduire des attitudes négatives envers eux-mêmes, leur propre comportement et la société de façon générale, tout comme le permettent les mécanismes des groupes de soutien (Levy, 1979).

Force est de constater que certaines des composantes du soutien social doivent toutefois être adaptées pour tenir compte de la réalité de l'extrême droite. Pour des personnes sortant de milieux extrémistes de droite, il serait plus juste de parler d'intégration sociale en incluant le travail et l'engagement militant. De plus, la conception du soutien à l'estime de soi mériterait d'être élargie pour inclure le renforcement de la valeur personnelle dans une perspective d'autodéveloppement.

Il est certes intéressant d'aborder les trajectoires de désengagement en puisant dans la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement. Il est toutefois important de rappeler qu'aucune des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche n'a affirmé avoir fait partie d'un groupe de soutien qui lui aurait permis de faciliter son retrait de l'extrémisme. C'est le cumul des composantes du soutien social offert par les proches ou le réseau de proches qui a agi comme facteurs facilitants auprès des anciens extrémistes rencontrés.

Conclusion

**« This is not something you can do by yourself.
You know that saying: 'no man is an island'?
We're not meant to be alone in this world. »**

Oliver

Nous avons entrepris ce mémoire avec l'intention d'amener un regard plus humain sur la thématique de l'extrémisme violent. En allant à la rencontre de personnes ayant fait l'expérience de première main de l'engagement puis du désengagement de l'extrémisme de droite, nous avons voulu leur donner une voix. Nous avons postulé que la mise à profit de l'expérience de ces anciens extrémistes permettrait de générer de nouvelles connaissances, et croyons avoir relevé le défi. Nous espérons que cette contribution à la recherche sera utile et que l'angle du soutien social, exploré dans ce projet, continuera d'être investi. La revue de la littérature sur le désengagement de l'extrémisme et d'autres groupes sociaux marginaux avec laquelle nous avons débuté notre propos nous a permis de faire un état des lieux sur la thématique et identifier une base solide sur laquelle construire notre réflexion. Nous avons vu que le caractère processuel, multifactoriel et idiosyncrasique du désengagement est souligné tant par la littérature sur le désengagement de l'extrémisme (Altier et al., 2014; Bjørgo & Horgan, 2009; Fillieule, 2012; Horgan, 2008, 2014) que celle abordant d'autres problématiques sociales comme les groupes criminels ou les sectes. En accord avec la littérature sur le désengagement de l'extrémisme qui tend à se distancer du modèle de facteurs d'attraction et de répulsion (Barrelle, 2015; Fillieule, 2012; Horgan, 2014; Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019; Sieckelinck et al., 2019; Sommier, 2012), nous avons plutôt opté pour un cadre qui nous permettrait de rendre compte de ce phénomène dans toute ses nuances et sa complexité. Nous avons suivi le filon du soutien social informel, certes abordé dans la littérature sur le désengagement de l'extrémisme et d'autres groupes marginaux, ce qui nous a amenés vers une grille d'analyse différente pour éclairer notre matériel, soit la littérature sur le soutien social et l'autodéveloppement. Plus particulièrement, c'est en mobilisant les composantes de soutien social (Cutrona & Russel, 1990) et les comportements d'aide présents dans les groupes

de soutien de type AA (Lévy, 1979) que nous avons fait interagir les propos des anciens extrémistes que nous avons rencontrés.

C'est en campant notre démarche dans une approche à la fois constructiviste, mais surtout interactionniste que nous avons mis à profit une méthodologie de récits de vie qui nous semblait la plus à même de rendre justice aux témoignages des participants de cette recherche. La mise en parallèle de treize parcours de désengagement de l'extrémisme nous a permis de mettre en exergue des points de convergence entre les histoires de sortir de groupe auquel nous avons eu accès. En effet, bien que largement idiosyncratique, les trajectoires de désengagement que nous avons étudiées ont ceci en commun qu'elles sont parsemées de moments où le soutien social des proches a facilité cette période transitoire de leur vie. La variété des formes de soutien social évoquées par les personnes rencontrées, combinées à l'importance accordée à ce type de soutien dans la littérature sur le désengagement de l'extrémisme nous a permis de discuter avec pertinence des résultats de notre recherche. En effet, alors que notre troisième chapitre nous a permis de présenter les propos des anciens extrémistes, le chapitre quatre fut l'opportunité de boucler la boucle en illustrant comment ceux-ci rappelaient les six composantes du soutien social tel que conceptualisé par Cutrona & Russel (1990) : le soutien affectif, l'intégration sociale, le soutien à l'estime de soi, l'aide tangible et l'opportunité d'aider les autres. Plus précisément, nous avons fait de nombreux comparatifs entre les comportements d'aides présents dans les groupes de soutien (Lévy, 1979) et les facteurs facilitant le désengagement, tels que nommés par nos sondés. Bien que ces éléments doivent être adaptés à la réalité de l'extrémisme, notamment en raison du volet idéologique et politique de ce type d'engagement, nous avons sommes parvenus à montrer l'importance du soutien informel dans les trajectoires de sortie de l'extrémisme de droite, aussi bien que la pertinence de se tourner vers les bonnes pratiques systématisées du côté des groupes de soutien de type AA. Plus particulièrement, ce sont la mise en valeur du savoir expérientiel d'autres anciens extrémistes et l'opportunité de devenir à son tour un aidant pour d'autres personnes qui vivent des parcours similaires que nous retenons parmi les facteurs évoqués par les personnes que nous avons rencontrées. De plus, ce sont des attitudes de non-jugement, d'empathie et de dialogue qui sont à prioriser au moment d'accompagner des personnes qui se désengagent d'un groupe extrémiste de droite. Non seulement les anciens extrémistes confirment le grand potentiel de ces facteurs et

attitudes, ce constat rejoint aussi des résultats scientifiques similaires tant au Canada qu'à l'international (Bérubé et al., 2019; Mattsson & Johansson, 2019; Scrivens et al., 2019; Sieckelinck et al., 2019). Le désengagement est donc un processus à la croisée entre cheminement personnel et social et, bien qu'entre les mains de la personne qui se désengage, ce passage hors du groupe se peut devenir plus doux grâce aux autres.

Au-delà du soutien pertinent à offrir aux personnes qui se désengagent, les anciens extrémistes nous ont aussi partagé des pistes de réflexion au sujet de la prévention de l'extrémisme violent. Bien que hors du cadre de cette recherche, il nous semblait tout de même important de partager ces réflexions, puisque près de la moitié des individus rencontrés ont fait mention tant de la prévention primaire et secondaire que tertiaire. À titre d'exemple, Alex nous rappelait avec justesse qu'il ne suffit pas pour une personne de se désengager avec succès du groupe extrémiste, encore faut-il mettre en place des stratégies efficaces de prévention de la récurrence : « The risk though is when they have a major disaster, family drama or something happens in their life that causes stress, they can return to that life, because that was their main support system. »

En effet, nous nous appuyons sur le vécu des treize personnes que nous avons rencontré pour conclure ce mémoire en soulignant l'importance de comprendre le désengagement comme un processus sans début ni fin définis. Pour bien comprendre le désengagement de l'extrémisme, il convient de prendre en compte l'ensemble de la vie d'une personne, et surtout comprendre le désengagement non pas comme une destination, mais bien un parcours qui parfois peut s'étendre sur toute une vie.

Bibliographie

- Alonso, R. (2011). Why Do Terrorists Stop? Analyzing Why ETA Members Abandon or Continue with Terrorism. *Studies in Conflict & Terrorism*, 34(9), 696–716.
<https://doi.org/10.1080/1057610X.2011.594944>
- Altier, M. B., Thoroughgood, C. N., & Horgan, J. G. (2014). Turning away from terrorism: Lessons from psychology, sociology, and criminology. *Journal of Peace Research*, 51(5), 647–661. <https://doi.org/10.1177/0022343314535946>
- Barnett, A., Blumstein, A., & Farrington, D. P. (1987). PROBABILISTIC MODELS OF YOUTHFUL CRIMINAL CAREERS. *Criminology*, 25(1), 83–108.
<https://doi.org/10.1111/j.1745-9125.1987.tb00790.x>
- Baron, S. W. (1997). Canadian Male Street Skinheads: Street Gang or Street Terrorists? *Canadian Review of Sociology/Revue Canadienne de Sociologie*, 34(2), 125–154.
<https://doi.org/10.1111/j.1755-618X.1997.tb00204.x>
- Barrelle, K. (2015). Pro-integration: Disengagement from and life after extremism. *Behavioral Sciences of Terrorism and Political Aggression*, 7(2), 129–142.
<https://doi.org/10.1080/19434472.2014.988165>
- Becker, H. S. (1963). *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*.
- Bertaux, D. (1996). *Les récits de vie: Perspective ethnosociologique*. Nathan Université.
- Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie—4e édition*. Armand Colin.
- Bérubé, M., & Campana, A. (2015). Les violences motivées par la haine. Idéologies et modes d'action des extrémistes de droite au Canada. *Criminologie*, 48(1), 215.
<https://doi.org/10.7202/1029355ar>

- Bérubé, M., Scrivens, R., Venkatesh, V., & Gaudette, T. (2019). Converging Patterns in Pathways in and out of Violent Extremism: Insights from Former Canadian Right-Wing Extremists. *Perspectives on Terrorism*, 13(6), 73–89.
- Bjorgo, T. (2002). *Reducing Recruitment and Promoting Disengagement from Racist Groups*. Norwegian Institute of International Affairs.
- Bjorgo, T. (Ed.). (2005). *Root causes of terrorism: Myths, reality, and ways forward*. Routledge.
- Bjorgo, T. (2011). Dreams and disillusionment: Engagement in and disengagement from militant extremist groups. *Crime, Law and Social Change*, 55(4), 277–285.
<https://doi.org/10.1007/s10611-011-9282-9>
- Bjorgo, T., & Carlsson, Y. (2005). *Early Intervention with Violent and Racist Youth Groups*. Norwegian Institute of International Affairs.
- Bjorgo, T., & Horgan, J. (Eds.). (2009). *Leaving terrorism behind: Individual and collective disengagement*. Routledge.
- Blazak, R. (2004). “Getting it”: The role of women in male desistance from hate groups. In *Home-grown hate: Gender and organized racism* (pp. 154–171). Routledge.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism: Perspective and method*. Prentice-Hall.
- Borkman, T. (1999). *Understanding self-help/mutual aid: Experiential learning in the commons*. Rutgers University Press.
- Borum, R. (2003). Understanding the Terrorist Mindset. *FBI Law Enforcement Bulletin*, 7–11.
- Borum, R. (2011a). Radicalization into Violent Extremism II: A Review of Conceptual Models and Empirical Research. *Journal of Strategic Security*, 4(4).
<https://doi.org/http://dx.doi.org/10.5038/1944-0472.4.4.2>

- Borum, R. (2011b). Radicalization into Violent Extremism I: A Review of Social Science Theories. *Journal of Strategic Security*, 4(4), 7–36. <https://doi.org/10.5038/1944-0472.4.4.1>
- Borum, R. (2011c). Radicalization into Violent Extremism I: A Review of Social Science Theories. *Journal of Strategic Security*, 4(4), 7–36. <https://doi.org/10.5038/1944-0472.4.4.1>
- Bubolz, B. F., & Simi, P. (2015). Leaving the World of Hate: Life-Course Transitions and Self-Change. *American Behavioral Scientist*, 59(12), 1588–1608. <https://doi.org/10.1177/0002764215588814>
- Burke, R. H. (2014). *An introduction to criminological theory* (Fourth edition). Willan.
- Bushway, S. D., Piquero, A. R., Broidy, L. M., Cauffman, E., & Mazerolle, P. (2001). AN EMPIRICAL FRAMEWORK FOR STUDYING DESISTANCE AS A PROCESS*. *Criminology*, 39(2), 491–516. <https://doi.org/10.1111/j.1745-9125.2001.tb00931.x>
- Campana, A., & Tanner, S. (2014). *The radicalization of right-wing skinheads in Quebec*. The Canadian Network for Research on Terrorism, Security, and Society.
- Caplan, G., Killilea, M., & Abrahams, R. B. (Eds.). (1976). *Support systems and mutual help: Multidisciplinary explorations*. Grune & Stratton.
- Cobb, S. (1976). Social Support as a Moderator of Life Stress: *Psychosomatic Medicine*, 38(5), 300–314. <https://doi.org/10.1097/00006842-197609000-00003>
- Cobb, S. (1979). Social Support and Health through Life. In M. W. Riley, R. P. Abeles, & M. S. Teitelbaum (Eds.), *Aging from birth to death* (pp. 93–106). Published by Westview Press for American Association for the Advancement of Science.

- Cohen, S., Mermelstein, R., Kamarck, T., & Hoberman, H. M. (1985). Measuring the Functional Components of Social Support. In I. G. Sarason & B. R. Sarason (Eds.), *Social Support: Theory, Research and Applications* (pp. 73–94). Springer Netherlands.
<https://public.ebookcentral.proquest.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=5577583>
- Cohen, S., Underwood, L. G., Gottlieb, B. H., & Fetzner Institute (Eds.). (2000). *Social support measurement and intervention: A guide for health and social scientists*. Oxford University Press.
- Collins, & Pancoast. (1974). *Natural helping networks*. National Association of Social Workers.
- Cowen, E. L. (1982). Help is where you find it: Four informal helping groups. *American Psychologist*, 37(4), 385. <https://doi.org/10.1037/0003-066X.37.4.385>
- Crenshaw, M. (1991). How terrorism declines. *Terrorism and Political Violence*, 3(1), 69–87.
<https://doi.org/10.1080/09546559108427093>
- Crenshaw, M. (Ed.). (1995). *Terrorism in context*. Pennsylvania State University Press.
- Cronin, A. K. (2006). How al-Qaida Ends: The Decline and Demise of Terrorist Groups. *Quarterly Journal: International Security*, 31(1), 7–48.
- Cutrona, C. E., & Russel, D. W. (1990). Type of social support and specific stress: Toward a theory of optimal matching. In *Social support: An interactional view* (pp. 319–336). John Wiley & sons.
- Dalgaard-Nielsen, A. (2013). Promoting Exit from Violent Extremism: Themes and Approaches. *Studies in Conflict & Terrorism*, 36(2), 99–115.
<https://doi.org/10.1080/1057610X.2013.747073>

- Decker, S. H., & Lauritsen, J. L. (2002). Leaving the Gang. In *Gangs in America Gangs in America* (pp. 51–68). SAGE Publications, Inc.
<https://doi.org/10.4135/9781452232201.n4>
- Decker, S. H., & Pyrooz, D. C. (2011). *Leaving the gang: Logging off and moving on*.
- Decker, S. H., & Weerman, F. M. (Eds.). (2005). *European street gangs and troublesome youth groups*. AltaMira Press.
- Decker, S. H., & Winkle, B. van. (1996). *Life in the Gang: Family, Friends, and Violence* (1st ed.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781139174732>
- Demant, F., Slootman, M., Buijs, F., & Tillie, J. (2008). Decline and disengagement. An analysis of processes of deradicalisation. *IMES Reports Series*.
- Dorvil, H., & Mayer, R. (2001). *Problèmes Sociaux - Tome I: Théories et Méthodologies*. PUQ.
- Ebaugh, H. R. F. (1988). *Becoming an ex: The process of role exit*. University of Chicago Press.
- Elder, Glen H.; Monica Kirkpatrick Johnson & Robert Crosnoe: *The Emergence and Development of Life Course Theory*. In: Jeylan T. Mortimer and Michael J. Shanahan (ed.). *Handbook of the Life Course*. Springer, 2003, pp. 3–19.
- Fillieule, O. (Ed.). (2005). *Le désengagement militant*. Belin.
- Fillieule, O. (2012). Le désengagement d'organisations radicales. Approche par les processus et les configurations. *Lien social et Politiques*, 68, 37. <https://doi.org/10.7202/1014804ar>
- Gadd, D. (2006). The role of recognition in the desistance process: A case analysis of a former far-right activist. *Theoretical Criminology*, 10(2), 179–202.
<https://doi.org/10.1177/1362480606063138>
- Gartner, A., & Riessman, F. (1979). Self-Help in the Human Services. *Social Work*, 24(2), 168–169. <https://doi.org/10.1093/sw/24.2.168>

- Glueck, S., & Glueck, E. (1940). *Juvenile delinquents grown up*. Commonwealth Fund.
- Harris. (2010). Review: Disillusionment with Radical Social Groups. *Australian Counter Terrorism Conference*. <https://ro.ecu.edu.au/act/4>
- Harris, Gringart, E., & Drake, D. (2018). Leaving ideological groups behind: A model of disengagement. *Behavioral Sciences of Terrorism and Political Aggression*, 10(2), 91–109. <https://doi.org/10.1080/19434472.2017.1299782>
- Harris-Hogan, S., & Barrelle, K. (2016). Assisting practitioners to understand countering violent extremism. *Behavioral Sciences of Terrorism and Political Aggression*, 8(1), 1–5. <https://doi.org/10.1080/19434472.2015.1104711>
- Hastings, R., Dunbar, L., & Bania, M. (2011). *Leaving Criminal Youth Gangs: Exit Strategies and Programs*. Institute for the Prevention of Crime. http://www.crimepreventionottawa.ca/uploads/files/initiative/final_report_-_leaving_criminal_youth_gangs_exit_strategies_and_programs.pdf
- Hirschi, T. (1974). *Causes of delinquency* (1. paperback ed., 3. print). Univ. of California Press.
- Horgan, J. (2005). *The Psychology of Terrorism* (Routledge; 1 edition).
- Horgan, J. (2008). From Profiles to Pathways and Roots to Routes: Perspectives from Psychology on Radicalization into Terrorism. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 618, 80–94.
- Horgan, J. (2010). Deradicalization or Disengagement? *Perspectives on Terrorism*, 2(4). <http://www.terrorismanalysts.com/pt/index.php/pot/article/view/32>
- Horgan, J. (2014). *The Psychology of Terrorism* (Routledge; 2 edition).
- Horgan, J., Altier, M. B., Shortland, N., & Taylor, M. (2017). Walking away: The disengagement and de-radicalization of a violent right-wing extremist. *Behavioral*

- Sciences of Terrorism and Political Aggression*, 9(2), 63–77.
<https://doi.org/10.1080/19434472.2016.1156722>
- Horgan, J., & Braddock, K. (2010). Rehabilitating the Terrorists?: Challenges in Assessing the Effectiveness of De-radicalization Programs. *Terrorism and Political Violence*, 22(2), 267–291. <https://doi.org/10.1080/09546551003594748>
- Horney, J., Osgood, D. W., & Marshall, I. H. (1995). Criminal Careers in the Short-Term: Intra-Individual Variability in Crime and Its Relation to Local Life Circumstances. *American Sociological Review*, 60(5), 655–673. <https://doi.org/10.2307/2096316>
- Hoskins, A., & O’Loughlin, B. (2009). Media and the myth of radicalization. *Media, War & Conflict*, 2(2), 107–110. <https://doi.org/10.1177/1750635209105608>
- Huff, C. R. (Ed.). (1990). *Gangs in America*. Sage Publications.
- Huff, C. R. (1997). Life in the Gang: Family, Friends, and Violence . *American Journal of Sociology*, 103(2), 512–514. <https://doi.org/10.1086/231240>
- Kahn, R. L. (1979). Aging and Social Support. In M. W. Riley, R. P. Abeles, & M. S. Teitelbaum (Eds.), *Aging from birth to death* (pp. 77–91). Published by Westview Press for American Association for the Advancement of Science.
- Khosrokhavar, F. (2014). *Radicalisation*. Éditions de la Maison des sciences de l’homme.
- Kimmel, M. (2007). Racism as Adolescent Male Rite of Passage: Ex-Nazis in Scandinavia. *Journal of Contemporary Ethnography*, 36(2), 202–218.
<https://doi.org/10.1177/0891241606298825>
- Kimmel, M. (2018). *Healing from Hate: How Young Men Get into--And Out of--Violent Extremism*. University of California Press.
<http://ebookcentral.proquest.com/lib/umontreal-ebooks/detail.action?docID=5228501>

- Koehler, D. (2015a). Radical Groups' Social Pressure Towards Defectors: The Case of Right-Wing Extremist Groups. *Perspectives of Terrorism*, 9(6), 36–50.
- Koehler, D. (2015b). Right-Wing Extremist Radicalization Processes: The Formers' Perspective. *Journal Exit-Deutschland*, 307–377.
- Koehler, D. (2016). *Understanding Deradicalization: Methods, Tools and Programs for Countering Violent Extremism*. Routledge.
- Kruglanski, A. W., Gelfand, M. J., Bélanger, J. J., Sheveland, A., Hetiarachchi, M., & Gunaratna, R. (2014). The Psychology of Radicalization and Deradicalization: How Significance Quest Impacts Violent Extremism: Processes of Radicalization and Deradicalization. *Political Psychology*, 35, 69–93. <https://doi.org/10.1111/pops.12163>
- L, M. R., Karan, H., & Karan. (1997). *A Symbolic Interactionist Theory of Role-Transitions, Role-Commitments, and Delinquency*. *Developmental Theories of Crime and Delinquency*. <https://doi.org/10.4324/9780203793350-5>
- La Presse. (2018). L'extrême droite tente une incursion à coups d'affiches et de graffitis. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/actualites/elections-quebec-2018/201809/11/01-5196179-lextreme-droite-tente-une-incursion-a-coups-daffiches-et-de-graffitis.php>
- Laub, J. H., Nagin, D. S., & Sampson, R. J. (1998). Trajectories of Change in Criminal Offending: Good Marriages and the Desistance Process. *American Sociological Review*, 63(2), 225. <https://doi.org/10.2307/2657324>
- Laub, J. H., & Sampson, R. J. (2001). Understanding Desistance from Crime. *Crime and Justice*, 28, 1–69.

- Levy, L. H. (1979). Processes and activities in groups in Self-help groups for coping with crisis. In M. A. Lieberman & L. D. Borman (Eds.), *Self-help groups for coping with crisis: Origins, members, processes, and impact* (1st ed, pp. 234–271). Jossey-Bass.
- Levy, Leon H. (1976). Self-Help Groups: Types and Psychological Processes. *The Journal of Applied Behavioral Science*, 12(3), 310–322.
<https://doi.org/10.1177/002188637601200305>
- Maruna, S. (2001). *Making good: How ex-convicts reform and rebuild their lives* (1st ed). American Psychological Association.
- Mattsson, C., & Johansson, T. (2019). Leaving Hate Behind – Neo-Nazis, Significant Others and Disengagement. *Journal for Deradicalization*, 0(18), 185–216.
- Mayer, R., & Mayer, R. (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. G. Morin.
- McCauley, C. R., & Moskaleiko, S. (2011). *Friction: How radicalization happens to them and us*. Oxford University Press.
- Meisenhelder, T. (1977). An Exploratory Study of Exiting from Criminal Careers. *Criminology*, 15(3), 319–334. <https://doi.org/10.1111/j.1745-9125.1977.tb00069.x>
- Merrill, B., & West, L. (2009). *Using Biographical Methods in Social Research* (SAGE Publications Inc). <https://us.sagepub.com/en-us/nam/using-biographical-methods-in-social-research/book230393>
- Moghaddam, F. M. (2005). The Staircase to Terrorism: A Psychological Exploration. *American Psychologist*, 60(2), 161–169. <https://doi.org/10.1037/0003-066X.60.2.161>
- Mucchielli, A. (Ed.). (2009). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (3. éd. mise à jour et augmentée). Colin.

- Nesser, P. (2004). *Jihad in Europe: Exploring the sources of motivations for Salafi-Jihadi terrorism in Europe post-millennium*. <https://www.duo.uio.no/handle/10852/13382>
- Neumann, P. R. (2013). The trouble with radicalization. *International Affairs*, 89(4), 873–893. <https://doi.org/10.1111/1468-2346.12049>
- Parent, R., & Ellis III, J. (2014). *Right-Wing Extremism in Canada*.
- Perry, B., & Scrivens, R. (2016). *Right Wing Extremism in Canada An Environmental Scan*.
- Perry, B., & Scrivens, R. (2016). Uneasy Alliances: A Look at the Right-Wing Extremist Movement in Canada. *Studies in Conflict & Terrorism*, 39(9), 819–841. <https://doi.org/10.1080/1057610X.2016.1139375>
- Poupart, J. (2011). Tradition de Chicago et interactionnisme: Des méthodes qualitatives à la sociologie de la déviance. *RECHERCHES QUALITATIVES*, 3(1), 178–199.
- Powell, T. J. (Ed.). (1994). *Understanding the self-help organization: Frameworks and findings*. Sage Publications.
- Pyrooz, D. C., & Decker, S. H. (2011a). *Leaving the Gang: Logging Off and Moving On*. Google Ideas.
- Pyrooz, D. C., & Decker, S. H. (2011b). Motives and methods for leaving the gang: Understanding the process of gang desistance. *Journal of Criminal Justice*, 39(5), 417–425. <https://doi.org/10.1016/j.jcrimjus.2011.07.001>
- Pyrooz, D. C., Decker, S. H., & Webb, V. J. (2011). The Ties That Bind: Desistance From Gangs. *Crime & Delinquency*, 60(4), 491–516. <https://doi.org/10.1177/0011128710372191>
- Rae, J. (2012). Will it ever be possible to profile the terrorist? *Journal of Terrorism Research*, 3(2), 64–74.

- Rappaport, J., & Seidman, E. (2000). *Handbook of community psychology*. Springer Science+Business Media, LLC. <http://site.ebrary.com/id/10649404>
- Reinares, F. (2011). Exit From Terrorism: A Qualitative Empirical Study on Disengagement and Deradicalization Among Members of ETA. *Terrorism and Political Violence*, 23(5), 780–803. <https://doi.org/10.1080/09546553.2011.613307>
- Riessman, F., & Carroll, D. (1995). *Redefining self-help: Policy and practice* (1st ed). Jossey-Bass.
- Robert J. Sampson, John H. Laub, & Christopher Wimer. (2006). Does Marriage Reduce Crime? A Counterfactual Approach to Within-Individual Causal Effects. *Criminology*, 44, 465–508.
- Ronel, N., & Elisha, E. (2011). A Different Perspective: Introducing Positive Criminology. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 55(2), 305–325. <https://doi.org/10.1177/0306624X09357772>
- Rose, J. A. (1986). *An intensive investigation of social support in the elderly* [Unpublished Doctoral Dissertation]. University of Iowa.
- Ross, J. I. (1992). Contemporary radical right-wing violence in Canada: A quantitative analysis. *Terrorism and Political Violence*, 4(3), 72–101. <https://doi.org/10.1080/09546559208427161>
- Roy, O. (2004). *Globalized Islam: The search for a new Ummah*. Columbia University Press.
- S. Becker, H. (2006). « Notes sur le concept d'engagement ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 11. <https://doi.org/10.4000/traces.257>
- Sageman, M. (2004). *Understanding terror networks*. University of Pennsylvania Press.

- Sampson, R. J., & Laub, J. H. (1993). *Crime in the making: Pathways and turning points through life* (3. print). Harvard Univ. Press.
- Sampson, R. J., & Laub, J. H. (2003). Desistance from Crime over the Life Course. In J. T. Mortimer & M. J. Shanahan (Eds.), *Handbook of the Life Course* (pp. 295–309). Springer US. https://doi.org/10.1007/978-0-306-48247-2_14
- Sampson R.J., Laub J.H. (2016). Turning Points and the Future of Life-Course Criminology: Reflections on the 1986 Criminal Careers Report. *Journal of Research in Crime and Delinquency*. 2016;53(3):321-335. doi:10.1177/0022427815616992
- Schaefer, C., Coyne, J. C., & Lazarus, R. S. (1981). The health-related functions of social support. *Journal of Behavioral Medicine*, 4(4), 381–406.
<https://doi.org/10.1007/BF00846149>
- Scrivens, R., & Perry, B. (2017). Resisting the Right: Countering Right-Wing Extremism in Canada. *Canadian Journal of Criminology and Criminal Justice*, 59(4), 534–558.
<https://doi.org/10.3138/cjccj.2016.0029>
- Scrivens, R., Venkatesh, V., Bérubé, M., & Gaudette, T. (2019). Combating Violent Extremism: Voices of Former Right-Wing Extremists. *Studies in Conflict & Terrorism*, 1–21.
<https://doi.org/10.1080/1057610X.2019.1686856>
- Sedgwick, M. (2010). The Concept of Radicalization as a Source of Confusion. *Terrorism and Political Violence*, 22(4), 479–494. <https://doi.org/10.1080/09546553.2010.491009>
- Shover, N. (1996). *Great pretenders: Pursuits and careers of persistent thieves*. Westview Press.
- Sieckelinck, S., Sikkens, E., van San, M., Kotnis, S., & De Winter, M. (2019). Transitional Journeys Into and Out of Extremism. A Biographical Approach. *Studies in Conflict & Terrorism*, 42(7), 662–682. <https://doi.org/10.1080/1057610X.2017.1407075>

- Silke, A. (1998a). Cheshire-cat logic: The recurring theme of terrorist abnormality in psychological research. *Psychology, Crime & Law*, 4(1), 51–69.
<https://doi.org/10.1080/10683169808401747>
- Silke, A. (1998b). Cheshire-cat logic: The recurring theme of terrorist abnormality in psychological research. *Psychology, Crime & Law*, 4(1), 51–69.
<https://doi.org/10.1080/10683169808401747>
- Simi, P., Blee, K., DeMichele, M., & Windisch, S. (2017). Addicted to Hate: Identity Residual among Former White Supremacists. *American Sociological Review*, 82(6), 1167–1187.
<https://doi.org/10.1177/0003122417728719>
- Simi, P., Sporer, K., & Bubolz, B. F. (2016). Narratives of Childhood Adversity and Adolescent Misconduct as Precursors to Violent Extremism: A Life-Course Criminological Approach. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 53(4), 536–563.
<https://doi.org/10.1177/0022427815627312>
- Slootman, M., & Tillie, J. (2006). *Processes of Radicalization. Why some Amsterdam Muslims become radicals*. [Amsterdam: Institute for Migrations and Ethnic Studies].
- Sommier, I. (2000). Repentir et dissociation: La fin des “années de plomb” en Italie ? *Cultures & conflits*, 40. <https://doi.org/10.4000/conflits.475>
- Sommier, I. (2012). Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et lignes de fracture. *Lien social et Politiques*, 68, 15. <https://doi.org/10.7202/1014803ar>
- Spector, M., & Kitsuse, J. I. (1977). *Constructing social problems*. Cummings Pub. Co.
- Suárez-Ortega, M. (2013). Performance, Reflexivity, and Learning Through Biographical-Narrative Research. *Qualitative Inquiry*, 19(3), 189–200.
<https://doi.org/10.1177/1077800412466223>

- Sweeten, G., Pyrooz, D. C., & Piquero, A. R. (2013). Disengaging From Gangs and Desistance From Crime. *Justice Quarterly*, 30(3), 469–500.
<https://doi.org/10.1080/07418825.2012.723033>
- Taylor, Max, & Horgan, J. (2006). A Conceptual Framework for Addressing Psychological Process in the Development of the Terrorist. *Terrorism and Political Violence*, 18(4), 585–601. <https://doi.org/10.1080/09546550600897413>
- Taylor, Maxwell. (1988). *The terrorist*. Brassey's Defence Publishers.
- Taylor, S. J., & Bogdan, R. (1984). *Introduction to qualitative research methods: The search for meanings* (2nd ed). New York : Wiley. <https://trove.nla.gov.au/version/45659215>
- Vice. (2018). *Le chef d'Atalante a été arrêté en lien avec l'irruption chez VICE - VICE Québec*.
https://www.vice.com/fr_ca/article/pav87z/le-chef-datalante-a-ete-arrete-en-lien-avec-irruption-chez-vice
- Wasserman, H., & Danforth, H. E. (1988). *The human bond: Support groups and mutual aid*. Springer Pub. Co.
- Weiss, R. S. (1974). The Provisions of Social Relationships and Adaptation to Stress. In Z. Rubin (Ed.), *Doing unto others* (pp. 17–26). Engerwoods Cliffs.
- Wiktorowicz, Q. (Ed.). (2004). *Islamic activism: A social movement theory approach*. Indiana University Press.
- Windisch, S., Scott Ligon, G., & Simi, P. (2017). Organizational [Dis]trust: Comparing Disengagement Among Former Left-Wing and Right-Wing Violent Extremists. *Studies in Conflict & Terrorism*, 1–22. <https://doi.org/10.1080/1057610X.2017.1404000>

Windisch, S., Simi, P., Ligon, G. S., & McNeel, H. (2016). Disengagement from Ideologically-Based and Violent Organizations: A Systematic Review of the Literature. *Journal for Deradicalization*, 0(9), 1–38.

Windisch, S., Simi, P., Scott Ligon, G., & McNeel, H. (2016). Disengagement from Ideologically-Based and Violent Organizations: A Systematic Review of the Literature. *Journal of Deradicalization*, Winter 2016/2017(9), 38.

Young, K., & Craig, L. (1997). Beyond White Pride: Identity, Meaning and Contradiction in the Canadian Skinhead Subculture*. *Canadian Review of Sociology/Revue Canadienne de Sociologie*, 34(2), 175–206. <https://doi.org/10.1111/j.1755-618X.1997.tb00206.x>

Annexes

Annexe 1 : Grille d'entretien

Sections	Thèmes à aborder/ Questions à poser	Informations à connaître
I. Introduction : Informations socio-démographiques	<p>Présentation de l'étudiante et du projet de recherche</p> <p>Explication du déroulement de l'entrevue et obtention du consentement éclairé du participant</p>	Partager le document d'information ou le formulaire de consentement
II. Le/la répondant.e Un aperçu	<p>Parlez-moi un peu de vous :</p> <ul style="list-style-type: none"> - ± d'où vous venez (ville, quartier) - ± Occupations (emploi, études, temps plein, temps partiel, hobbies, autre) - ± famille et histoire familiale 	<p>Information de base sur la personne</p> <p>Obtenir une meilleure compréhension du parcours de vie de la personne, de son âge, sa provenance</p> <p>Saisir en surface la dynamique familiale</p>
III. L'engagement du/de la répondant.e dans l'extrême droite	<p>Parlez-moi du(des) groupe(s) dans lequel vous étiez engagé(e)?</p> <ul style="list-style-type: none"> - ± son idéologie, les valeurs promues - ± ce qui vous y a attiré à l'époque - ± les activités auxquels vous participiez - ± les relations avec les autres membres - ± place et rôle occupé dans le groupe - ± niveau d'aisance dans le groupe - ± place des réseaux sociaux/internet 	<p>Groupe(s) dans lequel(s) le\la répondant.e était engagé</p> <p>Idéologie du groupe</p> <p>Type et degré d'engagement dans le(s) groupe(s)</p> <p>Degré de violence du groupe</p> <p>Durée et sérieux de l'engagement</p> <p>Relations entretenues dans le groupe (amicales, amoureuses)</p>

		Processus d'engagement et de radicalisation du répondant.e
IV . Le désengagement	<p>Parlez-moi de comment vous avez quitté le groupe? Quelles étaient vos raisons?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Un événement en particulier? - Relations avec les autres membres? - relations avec des personnes extérieures au groupe? - Désillusionnement? - place des réseaux sociaux/internet dans le désengagement <p>Qu'avez-vous trouvé difficile en quittant le groupe, ou en voulant le quitter?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pertes d'amitiés? - Perspectives d'emploi? - Sécurité? Menaces ou représailles? - Détresse émotionnelle? - Relations avec les autres membres? - relations avec des personnes extérieures au groupe <ul style="list-style-type: none"> o Famille o Amis o Conjoint(e) o Enfants - Place de l'idéologie? 	Raisons et circonstances ayant amené la personne à se désengager du groupe Facteurs inhibant le désengagement Facteurs facilitant le désengagement
V. Besoins et aides	<p>Qu'est-ce qui vous a aidé à quitter le groupe?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Relations familiales? Sociales? - Un emploi? Études? - Projet de vie? 	Mesures pouvant être mises en place pour aider des personnes en processus de désengagement

	<ul style="list-style-type: none"> - De l'aide reçu (juridique, psychologique, social, autre)? - De la part de qui? Services et institutions? La communauté? La famille? Les amis? - Efficacité? <p>Si nous pouvions revenir en arrière et vous mieux vous soutenir dans le processus de sortie, que pourrait-on faire pour vous?</p>	
VI. Conclusion	Fiche signalétique Remerciements	.

Annexe 2: Tableau récapitulatif des codes attribués aux participants

Surnom	Code	Âge lors de l'engagement	Durée de l'engagement	Type de groupe	Motif principal d'engagement	Type de désengagement	Motif principal du désengagement
Bob	P1	14 à 17	3	Violent	Besoin de sécurité et sentiment d'appartenance	Involontaire	Conflit avec le groupe
Matt	P2	18 à 30	12	Violent	Sentiment d'appartenance	Volontaire	Avoir des enfants et désillusions face à l'idéologie
Dylan	P3	19-20 à 24-25	4 à 5	Violent	Désir d'être dans un environnement sans drogue	Volontaire	Consommation dans le groupe
Jack	P4	18 à 22	5	Violent	Sentiment d'appartenance, conflits avec la famille	Volontaire	Pression pour avoir des enfants, mort d'un ami, désillusion face à l'idéologie
Alex	P5	16 à 18	2	Violent	Sentiment d'appartenance, famille absente	Volontaire	Désillusion face à l'idéologie
Oliver	P6	17-18 à 21	4 à 5	Violent		Volontaire	Désillusion face à l'idéologie
Steeve	P7	46 à 47	2	Non-violent	Envie de militer	Volontaire	Désillusion face au groupe comme moyen d'action efficace
Philippe	P8	30 à 34-35	4 à 5	Non-violent	Idéologie	Volontaire	Désillusion face à l'idéologie
Andrew	P9	18 à 35	17	Violent	Sentiment d'appartenance, famille absente	Volontaire	Désillusion face à l'idéologie

Xavier	P10	13 à 17	4 ans	Violent	Sentiment d'appartenance et problèmes familiaux	Volontaire	Désillusion face à l'idéologie
Keven	P11			Violent	Sentiment d'appartenance et problèmes familiaux	Involontaire	Arrestation et incarcération
Stéphane	P12			Violent	Sentiment d'appartenance et problèmes familiaux	Volontaire	Non mentionnée
Simon	P13	2005 à 2008	3 ans	Non-violent	Sentiment d'appartenance, intérêt idéologique	Involontaire	Arrestation

